

Claude Daigneault

Le courage du mouton

Roman



La Caboché

R
A
N
T



Le courage du mouton

CLAUDE DAIGNEAULT

LE COURAGE DU MOUTON

ROMAN



Couverture une idée originale de

François Lapierre

Mise en pages

Pyxis

Photo

Jean-Pierre Rivest

Catalogage avant publication de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Daigneault, Claude, 1942-

Le courage du mouton

ISBN 978-2-923447-95-7

I. Titre.

PS8557.A445C68 2012 C843'.54 C2012-941598-7
PS9557.A445C68 2012

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2012
Bibliothèque nationale du Canada, 2012

Éditions la Caboché

Téléphones : 450 714-4037

1-888-714-4037

Courriel : info@editionslacaboche.qc.ca

www.editionslacaboche.qc.ca

Vous pouvez communiquer avec l'auteur par courriel :
cdaigneault@ilavaltrie.com

Toute ressemblance avec les événements ou les personnages
ne pourrait être que fortuite.

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que
ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

La religion, ce luxe des pauvres...
Alice Parizeau

François Lapierre

Prix du meilleur dessinateur couleur canadien (2009) pour “*Gédéon et la bête du lac*” Contes et légendes du Québec (Glénat Québec) ainsi que pour *Magasin général 4* (Casterman)

Après avoir décroché le Bédélys Québec 2012 du meilleur album de BD pour le premier chapitre des *Chroniques sauvages* (Glénat Québec), intitulé *Teshkan*, le bédéiste François Lapierre a reçu deux nominations aux Joe Shuster Awards 2012 pour le même album, le premier en tant que Créateur Exceptionnel, et l’autre en tant que Dessinateur de la Couverture.

*À mes fils,
Thierry et Mathieu*

Un

Le modeste restaurant de quartier, *La Galette de Séraphin*, ne servait que les repas du matin et du midi. Il fermait ses portes vers 17 heures, après le départ des derniers chauffeurs de taxi haïtiens, venus boire un café et manger une pointe de tarte à la ferlouche avant de prendre leur service de nuit.

À la cuisine, le vide insonore enveloppait tout, après une journée de cacophonie. La journée du lendemain promettait d'être encore plus exténuante pour François-Marie (dit F.-M. ou « Flanc-Mou » dans le langage de sa mère). C'était jour de paye. Le nombre de clients augmentait à tout coup. M. Gingras, Rachel et lui seraient comme des queues de veau pendant des heures.

Il s'essuya les mains à son tablier, jeta un dernier regard sur les plats de pâtés au poulet qu'il commença à étager sur les tablettes des frigos.

Il les mettrait au four vers 11 heures demain matin pour bien cuire la pâte et la dorer à souhait. Il faudrait entrer plus tôt pour préparer plus de légumes et glacer les gâteaux au chocolat refroidis sur un comptoir, protégés de linges blancs. Il faudrait aussi monter quelques caisses de bière de la cave.

Une douleur sourde lui soutira une plainte retenue. Les

mains sur les reins, il se cambra pour chasser la crampe qui paralysait ses omoplates.

F.-M. retira son filet à cheveux, accrocha son tablier au mur et passa dans la salle à manger. M. Gingras s'entretenait à voix basse avec une femme près de la porte. Rachel s'approcha de lui. Ses yeux noirs étincelaient. Depuis la venue de François-Marie quelques semaines plus tôt, elle s'était enhardie à modifier sa coiffure et à se maquiller légèrement. Parfois, elle affichait une allure moins sévère et François surprenait un regard affectueux. Mais, cette fois, elle ne dissimulait pas sa froideur.

— Il y a quelqu'un pour toi...

Il braqua les yeux dans la direction de la porte. Le visage maquillé pour accentuer son reste de jeunesse, Eugénie le dévisageait avec un sourire moqueur.

— Salut F.-M. ! Sauve-toi pas comme un voleur encore une fois. Je te cherche depuis deux semaines. Tu ne lis pas les journaux ? Tu ne regardes pas la télé ?

— Non. Durant mes loisirs, je dors. Seul. Le travail est dur ici.

— Ouen... Tout un changement pour toi !

— Et toi ? Dommage que tu n'aies pas de réservation. De toute façon, nous avons épuisé tout le foie gras et toute la réserve de La Gravière Monbazillac 1996 ce midi.

L'allusion à son snobisme fit fondre le sourire narquois d'Eugénie.

— Monte pas sur tes grands chevaux, mon pit. Je suis venue pour te rendre un service d'ami.

— On partait justement Rachel et moi, dit M. Gingras. Barre la porte derrière nous, François. Vous serez à l'aise pour parler à la cuisine. Éteignez les lumières de la salle, au cas où d'autres clients penseraient que c'est encore ouvert.

— Okay. Bonsoir, M. Gingras, bonsoir Rachel. À demain matin.

Rachel jeta un regard suspicieux à Eugénie puis à François et sortit derrière son père.

Dès que la porte fut fermée, Eugénie susurra mi-ironique, mi-insultée :

— Tu m’as remplacée par une *waitress* de *binerie* de quartier ?

— Tu vois, je grimpe dans l’échelle sociale.

Le sarcasme fit mouche. Le visage d’Eugénie s’empourpra.

— Tes nouvelles fréquentations te rendent insolent, mon petit F.-M.

— Je ne suis plus ton petit F.-M. ! Je m’appelle François. Tout court.

— Je pourrais faire une farce plate à propos d’un certain appendice génital, mais je suis trop bien élevée. On peut s’asseoir ?

François se rembrunit en accusant le coup et murmura sur un ton sec :

— Suis-moi.

Il ferma à clé la porte du commerce, éteignit les plafonniers et ne laissa allumée qu’une petite veilleuse fluorescente près de la caisse enregistreuse.

Des effluves subsistaient dans la cuisine, rappel des plats préparés pour le lendemain. Ils prirent place à une table bistro où deux employés pouvaient manger à la fois. François y retrouvait Rachel ou son père lorsque le repas du midi avait vu les derniers clients s’empiffrer.

— Tu veux boire quelque chose ? J’ai surtout de la bière.

— Je m’en doute. Donne-m’en une. N’importe laquelle. Dans un verre s’il te plaît.

— Tous nos clients boivent dans des verres, Eugénie. En dehors de ton quartier de snob, les gens ont aussi des manières.

Eugénie souriait. Elle était parvenue à l'agacer. Toute petite revanche la consolait de la défection de son amant.

François décapsula deux bouteilles, les déposa sur la table, allongea le bras pour prendre deux chopes. Eugénie se versa un peu de bière, pendant que son hôte déposait des pièces de monnaie dans une petite caisse sous la table de travail.

— Quelle honnêteté !

— C'est l'entente entre nous. C'est normal.

— On dirait que t'as changé mon F.-M... Je veux dire, mon François.

— J'suis le François de personne, non plus.

Eugénie sirota sa bière. Son regard s'appesantissait sur lui sans méchanceté cette fois. Elle parut hésiter.

— Pourquoi ne m'as-tu pas donné signe de vie ?

— J'avais... égaré ton numéro de téléphone.

— Tu ne pouvais tout de même pas avoir oublié ton ancienne adresse ? T'es con F.-M., tu l'es souvent et tu l'es longtemps. Vas-tu finir par devenir adulte un jour ?

— Ce n'est pas parti pour devenir une conversation très passionnante. Est-ce que tu remarques que tu m'insultes tandis que je demeure poli ? Et toi, comment m'as-tu retrouvé ?

— Grâce au notaire Paul Lafleur.

— Qui est-ce ?

— Celui qui a conseillé ta mère lors de la vente du condo.

— Ah... Lui...

— Ta mère ne lui avait pas laissé ton adresse, mais il l'a obtenue d'un fonctionnaire de l'Hôtel de Ville. Je le connais bien. Il s'occupe de tous mes contrats de vente. J'ai sonné chez toi à plusieurs reprises, sans succès, puisque tu n'avais pas eu la courtoisie de me laisser ton numéro de

téléphone cellulaire en te sauvant. Hier, j'ai croisé le concierge dans le hall d'entrée et il m'a donné le nom de ta *binerie*.

— C'est un res-tau-rant, Eugénie. Modeste, mais un vrai.

— D'accord. Un res-tau-rant. Pour finir mon histoire, c'est ainsi que je me suis présentée ici.

— Et qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— C'est moi qui peux faire quelque chose pour toi, François. Je viens t'apprendre en personne que... que ta mère est décédée.

L'annonce brutale le saisit. Il pâlit, incertain de l'attitude à adopter.

— Hein ? Si c'est une de tes farces...

— Arrête tes niaiseries ! Ta mère est vraiment morte. Elle s'est probablement suicidée comme... comme une vieille Inuit, en se couchant dans le marais gelé en face de Berthierville. Les journaux et la télé en ont parlé. Vous n'avez pas de journaux à votre restaurant ?

— Oui, oui. Mais je ne les lis jamais. Et je fuis les nouvelles de la TV. Rien que des documentaires et des séries de science-fiction, pour moi. J'en ai marre de la violence des informations. Les attentats terroristes et la propagande patriotique autour des cercueils des soldats de retour d'Afghanistan, ce n'est pas dans mes cordes.

— Cesse donc tes petits commentaires de gogauche.

Elle contempla le bout de ses bottes élégantes, durant quelques secondes, puis reprit d'un ton plus ferme :

— Ta mère s'était enveloppée dans un drapeau du R.I.N.¹ Ça ne s'invente pas, ça. La SQ a fait transporter le corps à Montréal pour une autopsie. Il n'y avait aucune

trace de violence. À la maison de retraite où elle demeurait, les enquêteurs ont appris qu'elle souffrait d'Alzheimer. Tu le savais ?

François baissa la tête, secoué. Sa réponse se fit hésitante :

— J'avais commencé à avoir des soupçons. À l'époque de Noël, lorsque nous avons mangé ensemble, j'avais constaté que sa mémoire était un peu en déroute. Où... Où est la dépouille ?

— Encore à la morgue. Tu peux contacter la SQ. À propos, je t'ai apporté la carte d'affaires de Me Lafleur pour lui rendre service. Peux-tu avoir la décence de l'appeler ? Ta mère avait laissé un testament.

F.-M. absorbait la nouvelle. Il but une gorgée de bière, déposa sa chope et appuya ses avant-bras sur la table. Sa voix était à peine audible.

— Quand est-elle morte ?

— Il y a un mois environ. Il y a eu une violente tempête de neige le lendemain de sa disparition. Son corps était recouvert de neige. C'est un raquetteur qui a été attiré par la forme sur la glace du marais.

François-Marie frémit, comme pour chasser la vision morbide qui l'assaillait.

Eugénie ne le perdait pas des yeux. Son jeune ex-amant la désarçonnait ; il se renfrognait comme un garçon esseulé qui s'interroge sur la résolution d'un théorème d'examen de fin d'année. Il l'attirait toujours en dépit de son air renfrogné.

— Tu ne parlais jamais au téléphone avec ta mère ?

— À vrai dire, non... Elle ne m'appelait pas et... moi non plus. Je ne voulais pas la déranger.

— Elle vivait seule, François-*tout court*. Elle n'aurait pas été dérangée par un appel de son fils de temps à autre.

— Je... Je n'avais pas beaucoup de temps pour les mondanités.

— Ta mère, une mondanité ?

Il haussa le ton.

— Je suis sûr qu'elle n'avait pas besoin de moi. Je ne savais même pas où elle demeurait. Elle ne voulait pas que je le sache. Elle m'appelait d'une boîte téléphonique lorsqu'elle voulait me voir ou me dire quelque chose.

— Berthierville n'est pas New York. Tu aurais pu visiter les quelques maisons de retraite qu'on y trouve.

Il se renfrogna, comme s'il méditait son comportement d'évitement. Eugénie se leva d'un mouvement brusque, le visage dur.

— Je n'ai pas l'impression que tu es spécialement heureux de me revoir. Je vais mettre fin à ton calvaire. Je m'en vais.

Il hocha la tête et la suivit dans la salle à manger. Pendant qu'il tournait la clé dans la serrure, elle lui mit la main sur l'avant-bras, dans un geste voulu comme un témoignage de sympathie. François réagit en lui écartant la main.

— Je ne te laisse pas mon numéro de téléphone, puisque tu ne veux pas me laisser le tien. Mais, si le cœur t'en dit, viens prendre un verre, dit Eugénie.

Elle sortit sans l'embrasser ni le saluer.

Encore sous le coup de l'émotion, François referma la porte à clé et retourna aussitôt à la cuisine, sans un coup d'œil en direction de l'auto d'Eugénie, encore garée dans la rue, phares allumés, peut-être en attente d'un revirement d'attitude de sa part.

La voiture s'éloigna lentement, comme à regret, en l'absence de François.

La disparition de sa mère l'apaisait en quelque sorte.

Le point final à leur vie de querelles et d'affrontements n'avait rien d'un point d'exclamation rageur sur sa vie blanche. Plutôt de trois points de suspension. Ses yeux s'embuèrent. Pour la première fois de sa vie, il comprenait ce que voudrait dire maintenant la solitude.

Il se rassit à la petite table de la cuisine où il vida sa chope d'un seul trait. Puis, il but lentement celle qu'avait abandonnée Eugénie, en posant ses lèvres sur la marque laissée par son rouge à lèvres. Il frémit en se passant la langue sur les lèvres pour goûter au souvenir parfumé.

Il songea à téléphoner à sa tante Madeleine, pour se rappeler aussitôt qu'il ne l'avait pas vue depuis qu'elle était partie vivre à Shippagan, au Nouveau-Brunswick, dix ans plus tôt ; elle avait épousé un pêcheur dont il n'avait jamais su le nom.

Le visage de sa mère, avec l'effet d'égarement aperçu lors de son ultime visite, s'imprima dans son esprit. Il avait hâte de dormir. Il passerait à la pharmacie du coin pour s'acheter des somnifères avant de rentrer. Pour l'instant, il ne voulait plus penser à personne.



Deux jours après cette rencontre sans aménité, François tenait de la main gauche une enveloppe épaisse de format légal. Il toussa en poussant l'unique porte de son petit appartement qui dégageait une odeur de poussière. Il n'avait jamais vu l'intérêt d'aménager l'endroit ; il vivait encore dans ses caisses et ses valises. Pour lui, loisir et travail avaient chaque jour le même sens.

Il retira son anorak, son foulard et ses gants. Il s'agenouilla pour délayer ses gros bottillons qu'il laissa sur le tapis de porte.

Il haussa la température du chauffage électrique. Chaque matin à son départ pour le travail, il tournait la molette du vieux thermostat pour abaisser le chauffage, inutile en son absence. Chaque soir, en rentrant, il remettait le chauffage en marche, une habitude qu'il avait prise après avoir reçu sa première facture d'électricité. L'héritage maternel serait le bienvenu, pensa-t-il.

Des craquements irréguliers retentirent dans les deux plinthes chauffantes et une odeur de vieille poussière chaude s'insinua dans l'air frisquet du petit réduit.

François décapsula une bière et en prit une gorgée avant de mettre au four à micro-ondes la portion de pâté chinois qu'il avait rapportée du restaurant.

En attendant que son repas soit chaud, il décacheta la grande enveloppe que lui avait remise Me Lafleur après la lecture du testament à voix haute ; un objet dur faisait un renflement.

Une audiocassette tomba sur la table quand il renversa l'enveloppe. Sa mère n'avait jamais franchi le pas vers des moyens électroniques plus modernes. Il sortit alors la copie du testament et une brève lettre du notaire décrivant le contenu.

Il inséra la cassette dans son antique baladeur qu'il mit en marche. La voix de Liliane, hésitante, presque gênée, remplit les écouteurs.

— *Hhmmm... Euh... Bonjour, François-Marie. Si tu m'entends, c'est que je suis devenue complètement inapte et que Me Lafleur a jugé bon de te remettre ce dernier message. Ou encore que j'ai trouvé le courage, à travers le brouillard dans ma tête, de m'autoriser moi-même à ne plus embêter personne.*

— *Si tu écoutes cette cassette, c'est que tu es au courant des dispositions que j'ai prises dans mon testament.*

Ce n'est pas une blague. Malgré tout ce que je t'ai fait, j'ai confiance que tu peux prendre le contrôle de ta vie et... euh... qu'est-ce que je voulais dire donc ?

Au même moment, l'avertisseur du micro-ondes retentit. F.-M. mit le magnétocassette sur pause et sortit l'assiette de pâté chinois du petit four à la peinture blanche jaunie et égratignée, acheté dans une vente de garage.

Il la déposa sur la table, se rassit, bu une gorgée de bière et avala une bouchée avant de remettre le lecteur en marche. Un silence suivait la dernière phrase dans un gricement rythmé. Enfin, la voix éraillée de Liliane résonna de nouveau.

— *J'ai retrouvé ce que je voulais dire. En partie, en tout cas. Ta... passion pour les femmes plus... plus vieilles que toi m'a toujours paru très égoïste... J'ai l'impression que tu t'aimais à travers elles. Comme... Narcisse... Tu étais convaincu d'être généreux... Mais c'était toi que tu dorlotais... As-tu remarqué comme tu t'es vite éloigné de moi lorsque tu as compris que j'étais atteinte d'Alzheimer ?*

— *Ce n'est pas un reproche. Je constate, tout simplement. Tu n'aimes pas les vieux. Surtout les vieux malades. Qui ont besoin des autres. Tu ne t'intéressais pas aux femmes trop âgées, même à celles qui avaient beaucoup d'argent. Eugénie était le prototype de la femme qui te plaisait. Une fois et demie ton âge, à l'aise financièrement, en pleine forme, dominatrice et encore attrayante.*

— *Je m'arrête. Ce n'est pas cela qui importe. Et d'ailleurs, je ne suis plus sûre de savoir où je m'en vais avec ce placotage. Je pense que j'ai pris un scotch de trop pour me donner du courage.*

Un autre silence se fit, brisé aussitôt par le bruit des glaçons dans un verre. Il résista à l'envie d'avancer le déroulement de la cassette. Mais il savait que les silences et les

hésitations de sa mère avaient autant de signification que ses paroles.

— *Je... euh... Tu connais à l'heure qu'il est la partie qui te concerne dans mon testament ? Euh... il me semble que je viens de dire quelque chose à ce sujet... Tant pis ! Je sais, tout cela est bien vague. J'aurais pu te laisser l'argent tout de suite. Mais j'avais le goût de te lancer un dernier défi. Du coup, je veux te faire comprendre à quel point il est important d'être utile dans la vie, en particulier aux personnes qu'on parque dans des mouiroirs pour mieux les oublier.*

— *J'ai fait le pari, avant de me débarrasser de moi-même, que tu peux apprendre à te rendre utile. Comment ? Je ne le sais pas. Mais la vie nous réserve un tas de signes qui nous indiquent quelle voie emprunter pour... euh... pour aller... jusque...*

Ici, la voix de sa mère devint inintelligible sous un gargouillis. Comme si elle avait bu en même temps à son verre. Un autre silence suivit, toujours ponctué du déroulement grincheux de la cassette.

— *C'est ça que je voulais que tu saches. Tu peux te moquer... Mais, je crois encore que tu en vaux la peine... C'est le temps de prouver que tu peux être original.*

— *Adieu... Mon fils...*

Divers bruits et jurons sur la bande révélèrent que Liliane avait eu de la difficulté à interrompre l'enregistrement.

F.-M. poussa l'interrupteur.

Il remit son assiette de pâté chinois au micro-ondes. L'écoute du message lui avait fait oublier de manger et le repas était moins que tiède.

Le texte du testament était bref. Il le lut d'abord en diagonale, puis, une fois son repas terminé, il le relut attentivement. En résumé, une fois payés les funérailles et les frais

du notaire, sa mère léguait une somme de 398,657 \$, cumul d'assurances, de placements et de caisses de retraite.

Cette somme était divisée en deux parts égales ; la moitié était destinée à une clinique d'avortement de l'Est de Montréal et l'autre lui serait destinée à condition « *qu'il fasse la preuve, vérifiée par Me Lafleur, qu'il s'est investi dans l'aide aux personnes du troisième âge, soit par le travail, soit par tout autre moyen efficace.* »

Six mois auparavant, il se serait cru la victime d'un complot, ou d'un geste aberrant de sa mère alcoolique. Aujourd'hui, son penchant pour la paranoïa s'était estompé.

Sa référence aux personnes âgées n'était-elle qu'un dernier trait sarcastique de la part de Liliane ? Une façon de se moquer de son ancienne activité de gigolo ?

N'y avait-il pas d'autres façons de prouver qu'il pouvait « être original » ? Grimper au sommet du Kilimandjaro pour aider la recherche sur la leucémie ? Passer six mois au Tibet sous le regard d'un gourou muet à la recherche du sens de la vie ? Devenir bénévole dans un parti politique ? Donner du sang à la Croix-Rouge ? Combattre la cruauté faite aux chiots dans des chenils misérables ?

Il jeta le contenu de l'enveloppe sur la table d'un geste irrité et alla prendre place dans le fauteuil inclinable défraîchi (don du précédent locataire inconnu). Il alluma le téléviseur et chercha une émission qui lui ferait oublier la colère qui naissait. Un documentaire sur des fouilles archéologiques au Pérou retint son attention.

La chute au sol de son assiette vide et de sa fourchette le réveilla. Un coup d'œil à sa montre lui apprit qu'il était 22 h 33. Il avait dormi plus de deux heures. Il se massa la nuque, raidie par l'inconfort.

Il bâillait au point de perdre l'équilibre au moment de se préparer à se mettre au lit. Par réflexe, il vérifia si le réveil de sa montre était enclenché.

« Si seulement elle avait précisé ce qu'elle voulait que je fasse. Des signes... Des signes... Ça peut être n'importe quoi... » pensa-t-il en sombrant dans un sommeil aussi noir que vide.



F.-M. observait le tapis roulant emmener avec lenteur le cercueil verni jusqu'à l'ouverture du four crématoire.

Il n'éprouvait pas tant du chagrin qu'une tristesse glauque. Et de la déception. Liliane ne saurait jamais qu'un François nouveau venait au monde. Il se reprochait de ne pas avoir fait l'effort de retourner la visiter.

Aurait-elle modifié son testament ? Peut-être. Il se serait ainsi évité une foule de problèmes.

Les Gingras père et fille se tenaient debout à ses côtés, à la tête d'une délégation d'une dizaine de *Pitonneux grisonnants*, venus par métro ou autobus et dont l'une des membres avait récité trois *Pater Noster* devant le cercueil fermé. Le restaurant avait été fermé à 9 heures pour permettre à tous d'assister aux funérailles.

Les chuchotements se faisaient polis. On aimait François pour sa gentillesse et sa disponibilité lors des réunions et l'on voulait lui témoigner que son deuil touchait tous et chacun. Aucune de ces personnes n'aurait pu penser que le jeune homme se cherchât, lui, une raison de s'émouvoir.

Il se rendit compte qu'il ne lui était pas venu à l'idée de communiquer avec les consœurs et confrères du journal pour les inviter à assister aux obsèques. « Je me demande si j'ai vraiment des dispositions pour remplir la condition de Liliane » pensa-t-il.

Le cercueil avait franchi un rideau et se glisserait dans les flammes hors de leur vue. Ils sortirent.

François fit bonne figure et accepta les baisers mouillés des vieilles dames et les poignées de mains osseuses des vieux messieurs. La répétition des mêmes formules de sympathie ne le heurtait pas. Tout compte fait, il se sentait bercé par le ronron des témoignages et en tirait un certain apaisement. Il s'en voulut de n'avoir pas prévu d'organiser une cérémonie plus digne ou une petite réception. « Maladroit un jour, maladroit toujours », pensa-t-il.

Lorsque le dernier retraité se fut fondu dans le décor, F.-M. se vida les poumons de l'odeur du funérarium, par deux ou trois longues respirations.

La pluie de fin mars pourrissait la neige du cimetière en lui donnant l'allure d'une peau de vache. Il n'avait pas neigé depuis trois semaines. Des taches de gazon jaune et de terre remuée empiétaient sur la neige grisâtre aux endroits où les derniers cercueils avaient été enterrés avant la gelée de l'automne. Cinq ou six gros merles *picossaient* la terre pour se gaver de vers.

François leva le regard au ciel en pensant : « Ça ne peut pas déjà être le printemps. L'hiver a été bien trop moche ».

M. Gingras jeta un regard discret à sa montre. Le geste n'échappa pas à Rachel.

— Il faudrait qu'on y aille... Ça va être le *stampede* de l'heure du *lunch*, dit-elle.

François-Marie hocha la tête.

— Okay. On n'a plus rien à faire ici.

L'antique R-5 démarra sans rechigner pour une fois, comme si elle avait voulu, à sa manière, témoigner de la compassion à son propriétaire éprouvé.

À un feu rouge, Rachel lui demanda d'une voix voulue neutre :

— Qu'est-ce que t'a appris le notaire lorsque tu lui as rendu visite ?

— Pas grand-chose. Ma mère avait prévu un bon montant pour payer ses funérailles, de sorte que je ne serai pas pris avec le problème.

— C'est tout ?

— Non. L'argent de la vente du condo a été investi dans des placements sûrs. Une somme intéressante. La moitié va à une clinique d'avortement pour femmes monoparentales démunies...

— *Torrieux*, grogna M. Gingras, qui était un nationaliste soucieux de voir augmenter la population francophone.

— Vas-y François, dit vivement Rachel. Le feu est vert. Et l'autre moitié ?

F.-M. prit le temps de franchir une cinquantaine de mètres dans la file des automobiles en formation d'attaque et ajouta, d'un ton posé :

— L'autre moitié pourrait me revenir.

Le père et la fille attendaient la suite. Rachel se hasarda à poursuivre.

— Il y a un « si » je suppose ?

— Oui... Il y a une condition attachée au legs... J'aurai l'argent lorsque j'aurai fait la preuve que je peux être... comment je dirais ça... euh... utile aux personnes âgées... Ou quelque chose du genre.

— C'est dans quelle branche ça, demanda M. Gingras ?

— Ce n'est pas spécifié. C'est le notaire qui a été chargé de juger si j'aurai rempli les conditions quand le temps sera venu.

— C'est cinglé une condition de même, dit Rachel. C'est par vengeance ?

F.-M. demeura évasif.

— J'saurais pas dire. Elle m'a laissé un mot qui disait seulement « *C'est le temps de prouver que tu peux être original.* »

La R-5 luttait avec peine pour se maintenir à la hauteur des voitures récentes. Elle lui faisait l'effet d'un lièvre épuisé, poursuivi par des chiens rageurs. Des coups de klaxon impatients ponctuaient parfois sa progression tranquille. Un jour ou l'autre, il faudrait bien se décider à changer de voiture.

Il essaya de ne plus penser à rien. Il n'allait pas laisser sa mère se moquer de lui de l'au-delà dans son urne funéraire. « Merde ! L'urne ! Il faut que j'aie la récupérer prochainement, pensa-t-il soudain. Qu'est-ce qu'on fait d'une urne ? Je n'y avais pas réfléchi. C'est le premier geste que je vais poser pour une personne âgée. Ça va m'initier ». Les deux autres ne remarquèrent pas son petit sourire ironique.

— Au fait, demanda M. Gingras, ça représente combien d'argent ta moitié ?

— Deux cent mille dollars. Plus ou moins.

M. Gingras émit un long sifflement admiratif.

— C'est pas pire, mon jeune. Tu devrais peut-être ouvrir une popote roulante pour les vieux. T'as du talent pour cuisiner, j'te l'ai dit dès le premier jour.

La conversation mourut sur ce compliment. Rachel pensait que François pourrait partir bientôt, sans que se soit noué un véritable lien d'amitié entre eux deux. M. Gingras regrettait de ne pas avoir pensé à transcrire les recettes que François improvisait avec tant de facilité. François ne pensait à rien, ou du moins faisait semblant.

La voiture s'avança dans la cour arrière de *La Galette de Séraphin* et s'immobilisa près des bacs de compostage et de récupération, en retrait des deux énormes poubelles du restaurant.

Avant d'ouvrir la portière, il bredouilla :

— Je ne suis pas sûr de mon avenir. J'aimerais rester encore quelque temps si vous acceptiez...

Rachel lui sourit. M. Gingras hocha la tête en lui faisant un clin d'œil.

Tous trois coururent à la porte du restaurant pour se soustraire à la pluie qui gagnait en intensité.

Deux

L'horaire hebdomadaire de *La Galette de Séraphin* était inhabituel. Pour accommoder les ouvriers de fin de semaine, le restaurant de quartier ouvrait ses portes le samedi matin de 7 heures à 11 heures et ne servait que des petits-déjeuners. La pancarte « Fermé » était ensuite accrochée dans la vitrine jusqu'au lundi matin.

Le samedi après-midi, François faisait ses courses, sa lessive, le ménage sommaire de l'appartement étroit et allait savourer des sushi au centre-ville, accompagnés d'un flacon de saké, avant de se réfugier dans une salle de cinéma où il choisissait un film policier ou de science-fiction. De préférence, dans la salle où la trame sonore était maintenue à un niveau de décibels au-delà de la limite du danger pour ses tympans.

Ainsi, il se prémunissait contre l'envie de succomber au sommeil qui était récurrent chez lui. Il quittait la salle de projection au milieu de la soirée, ahuri, à moitié sourd, secoué par des rappels visuels de scènes de violence ou de combats surréalistes.

En quête de calme, il flânait dans la rue d'un air nonchalant, attendant qu'une fille lui fasse une proposition accommodante pour son porte-monnaie. Il faisait l'amour en douceur, avec condom, sans fantaisie mais avec la satis-

faction d'un agréable repos. Il avait définitivement renoncé au commerce de séduction des riches délaissées du troisième âge.

En fin de soirée, il réintérait son minuscule appartement et se plongeait dans la lecture d'un roman policier déjà entamé, emprunté à la bibliothèque de son quartier, faute de moyens pour s'acheter des livres neufs. Il achevait d'oublier qu'il s'était pris pour un écrivain, en se laissant captiver par le texte d'un véritable auteur. Il ne battait en retraite jusqu'à son lit qu'une fois perdue la lutte contre la venue d'un sommeil épais et visqueux, qui se prolongerait jusqu'au milieu de l'après-midi. Tout son corps retrouvait ainsi la vitalité dont l'avaient privé les longues heures de travail.

Aucun appel téléphonique n'interrompait sa quiétude puisque personne ne connaissait son numéro de cellulaire, sauf le père Gingras et sa fille qui n'avaient aucun motif de l'appeler. Il se savait à l'abri. Ses anciens amis s'étaient évanouis dans leurs propres vies ; en fait, il appréciait qu'ils ne cherchent plus à le revoir.

La fin de l'après-midi se passerait à boire un grand verre de jus et à manger deux ou trois fruits tout en naviguant sur Internet.

Les éclats de querelles dominicales dans les appartements contigus l'incommoderaient parfois. Il glisserait un CD dans le lecteur de l'ordinateur, coifferait son casque d'écoute et reviendrait à ses moutons électroniques.

F.-M. avait pour principe de ne jamais cuisiner chez lui, à moins d'une occasion très spéciale. Ses journées étaient consacrées à faire la cuisine pour les autres ; la fin de semaine venue, il ne songeait qu'à l'évasion. Il mettrait une pizza congelée au four ou un plat déjà cuit, acheté chez un traiteur belge, et lirait en attendant que l'avertisseur de la

minuterie du four retentisse. Le salaire au taux minimum que lui payait le restaurateur ne lui permettait aucune dépense excessive.

Il s'accorderait deux verres de vin d'un vinier passable, assis à la table, face au petit téléviseur qui jouait le rôle d'un invité à l'autre extrémité et regarderait avec attention un documentaire, s'assurant d'appuyer sur le bouton « Silence » de la télécommande chaque fois qu'une pause commerciale s'interposerait sans crier gare. F.-M. aimait se répéter que ce bouton était la plus grande invention des temps modernes... à égalité avec le papier de toilette de recyclage.

Il irait au lit de bonne heure et, grâce à un somnifère acheté en vente libre à la pharmacie du coin, il retrouverait dès le réveil du lundi matin son rythme de travail : couché tôt, levé matin.

Le malaise de n'avoir personne à qui parler le surprenait parfois durant ces journées creuses. Comme de n'avoir aucun ami véritable. S'inventer des dialogues avec lui-même dans sa tête finissait par le déprimer. Dans ces moments, il chantait à mi-voix quelques bribes de la chanson thème d'un vieux film américain, un passage de *Somewhere Over The Rainbow*... N'importe quoi qui sortait des profondeurs de sa mémoire cinéphile. Une sorte de pastille pour sa voix, éraillée à force de ne servir à rien durant deux jours.

Depuis l'enterrement, il lui était impossible de pallier l'image de Liliane qui trouvait des détours inattendus dans sa mémoire pour s'intercaler dans sa réflexion. Des paroles acerbes jadis prononcées par sa mère le surprenaient à l'improviste, comme le bruissement d'un poste de radio qui se met en marche dans une maison déserte où l'on se hasarde.

Dans ces moments, il hésitait entre le chagrin et la tristesse, ce qu'il n'aurait jamais confié à personne. Il avait

beau se dire qu'il ne souhaitait qu'une chose : « Vivre sa vie au je... », il se savait encore accroché à sa relation heurtée avec Liliane, à ce passé sans joie des dernières années. Il ignorait comment effacer le souvenir de son suicide. Pas tant à cause du remords d'être resté éloigné d'elle que de son insouciance à elle face à lui ; elle n'avait même pas réclamé son aide à la direction de la maison de retraite.

L'esprit en mode *Quand j'ai les bleus, bébé, j'croque une couple de 222*, F.-M. considérait son avenir avec le sentiment que son fond de culotte était accroché aux barbes d'une clôture à vaches, au beau milieu d'un champ en jachère où jamais personne ne passait... Il avait opté pour la solitude, mais elle demeurait improductive et aggravait sa neurasthénie.

En ce dimanche qui s'était donné de timides airs de printemps, sa longue nuit de sommeil lui avait procuré un peu de sérénité. Juste assez pour naviguer paresseusement sur Internet.

Il cliqua par erreur sur une adresse électronique et aboutit sur un site de chercheurs d'amis. Il jura à mi-voix. Décidément, la synchronicité lui jouait des tours. Il s'apprêtait à fuir vers d'autres sollicitations plus titillantes lorsque son regard se porta sur deux lignes de texte qui demandaient un ou une célibataire libre de consacrer une demi-journée par semaine à la conversation ou à « regarder des films ensemble ». Pourquoi ne pas avoir dit « aller au cinéma ? »

Le texte laconique l'intrigua. Il pouvait tout aussi bien s'agir d'un acteur ou d'une actrice à la recherche de quelqu'un pour répéter un texte, que d'une personne seule qui s'ennuie. Nulle mention d'âge ni de rétribution. Ni de qualification. Encore moins de durée d'engagement. Un numéro de téléphone précédé de l'indicatif 450 était la

seule indication nette. Et encore ! « C'est grand la zone 450. Qui me dit que ce n'est pas à 100 kilomètres d'ici ? Le prix de l'essence est le même pour les petites R5. »

F.-M. était perplexe. Sa montre marquait 17h24. Valait-il mieux attendre au milieu de la soirée pour appeler ? Le François nouveau n'avait pas encore résolu ses problèmes de bienséance : faire un accroc à l'étiquette lui importait plus que la perte d'un possible emploi à temps partiel au noir pour se permettre de moins tirer le diable par la queue.

Il songea au salaire minimum que lui versait M. Gingras et se dit qu'il se montrerait si poli que l'interlocuteur lui pardonnerait aussitôt.

Il forma le numéro. La sonnerie résonna quatre fois dans son oreille.

— Oui...

C'était une voix de femme. Un peu cassée, un peu neutre.

François fit aussitôt tomber une averse d'excuses avant de demander s'il avait bien rejoint le numéro de l'annonce.

— Oui monsieur. Vous êtes intéressé ?

— C'est-à-dire que je souhaiterais en savoir plus...

— Voilà. Je suis retraitée. Je me déplace en fauteuil roulant la plupart du temps.

— Vous avez un ordinateur ?

— Euh... Oui, mais je ne l'utilise plus beaucoup. Je fais un peu d'arthrose à la main droite.

— Quel métier exerciez-vous ?

— J'ai été enseignante toute ma vie...

Il avait anticipé qu'elle lui répondrait « vendeuse dans un magasin de sous-vêtements pour femmes » ou « caissière de magasin d'alimentation biologique ». Il se fiait toujours à l'impression que suscitaient les voix au téléphone pour s'imaginer les antécédents d'une personne. Généralement, il se trompait.

— Et... il n'y a personne de votre entourage ou de votre famille pour faire ce que vous demandez ? Vous ne pouvez pas avoir d'aide du CLSC de votre localité ?

— J'ai de l'aide d'une personne du CLSC¹, effectivement. Pour le ménage, les soins, les courses. Mais je ne peux lui demander de perdre son temps à regarder un film avec moi. Vous me demandez cela parce que vous cherchez un travail moins exigeant ?

F.-M. fut pris de court. Il bégaya :

— Euh, non, ce n'est pas ça, Madame. Je... Je n'ai aucun préjugé contre quiconque (enfin presque, se dit-il en lui-même). C'est que nous n'avons pas parlé de rétribution. Je ne peux pas me permettre d'être bénévole, vous savez. Je travaille déjà au salaire minimum.

— Je comprends. Salaire minimum hein ? Curieux, vous n'avez pas le vocabulaire d'un décrocheur. Je peux vous offrir 25 \$ de l'heure. Ça... inclut le temps du déplacement, comme pour les plombiers et les électriciens. Plus les frais de déplacement. Avec la hausse des prix de l'essence, c'est indispensable.

François sourit. La bonne dame avait réfléchi à la question. Y avait-il moyen de s'entendre ?

— Au fait, où demeurez-vous ?

— Je ne vous l'ai pas encore dit ? Excusez-moi. Je demeure dans un appartement à Repentigny, avec vue sur le Fleuve.

« C'est bien ma chance » se dit F.-M. « Pourquoi faut-il que les vieux aillent vivre leur retraite si loin du centre-ville à regarder de l'eau couler ? »

— Vous êtes toujours là ?

— Oui, oui, Madame. Je me demandais... Préférez-vous faire la conversation ou visionner des films ?

1 - Centre local de services communautaires

— La conversation a son importance. Je ne parle à personne pendant des jours parfois, sauf à des animateurs et des actrices à la télé qui ne m'entendent pas et qui ne sauront jamais que je les insulte à voix basse.

« Ah non ! Pas une autre Liliane ! » pensa-t-il. Puis, il dit en hésitant :

— Je ne tiens pas particulièrement à me faire chanter des bêtises.

— N'ayez crainte. Je n'insulte pas les vivants.

— C'est toujours ça... Et les films ?

— Mon mari et moi étions des maniaques de cinéma. Il est mort, il y a six ans, en me laissant une importante collection de cassettes de films, de films super-8 et un peu de DVD.

F.-M. était estomaqué. Est-ce que c'était une attrape ?

— Des films super 8 ?

— Vous ne connaissez pas cela ?

— Un peu oui, mais c'est assez étrange.

— Plusieurs sont des films de nos voyages passés, ou d'événements populaires auxquels nous avons assisté. Il y a des années que je ne les ai pas visionnés. Ça me manque. Je ne suis plus suffisamment habile de mes mains pour faire fonctionner les appareils et manipuler les télécommandes. Autant vous le dire, je viens d'avoir 67 ans et je ne suis pas une de ces nymphomanes qui veulent attirer un jeune dans leur lit ou dans un fauteuil roulant, comme je vous le disais plus tôt. Vous avouerez que comme séductrice...

François restait muet. Il ne s'attendait pas à une telle franchise. Mais, visionner des films de voyage sur super-8 avec une femme qui aurait pu être Liliane...

— Êtes-vous encore là ?

— Oui, Madame, oui.

— Écoutez, voulez-vous me rendre visite ? Nous pourrions voir si c'est possible de nous entendre... Ça ne vous

insulte pas si je vous dis que je vais demander à la concierge d'être présente ?

— Au contraire. Je pourrais être un monstre lubrique assoiffé de sang qui s'ignore...

Elle s'esclaffa comme une ado prise en faute.

— D'accord, j'avoue que je suis un peu peureuse.

— La prudence vaut mieux que le remords.

— Mon Dieu que vous faites jeune homme de bonne famille ! J'espère que vous n'abusez pas des clichés. Je vous demanderais de visionner les films en silence alors. Bon, quand pouvez-vous venir ?

— Je ne suis libre que le dimanche après-midi.

— Ça va, je suis souvent mal-en-point le matin. J'ai des douleurs assez prenantes... Vous n'avez pas de blonde, je présume ?

— Vous présumez bien. Je peux être chez vous vers deux heures de l'après-midi les dimanches. Si vous me donnez votre adresse.

Son interlocutrice ricana encore un brin, lui fournit les renseignements et le salua en disant :

— Apportez un film porno au cas où.

— Au cas où ?

— Au cas où vous ne seriez pas un fin causeur.

Pour la première fois depuis des semaines, F.-M. osa rire, tout doucement.

Il allait raccrocher quand elle ajouta :

— Je m'appelle Jeanne. Jeanne Véronneau. Et vous ?

— François Loubier.

— Au plaisir de vous rencontrer, François Loubier.

Elle raccrocha.

La minuterie du four annonça à F.-M. que la pizza était prête. Il but une gorgée de vin et alla déposer la tarte aux tomates dans son assiette.

— Dans quoi me suis-je embarqué ? se dit-il à mi-voix.

Trois

Il fallait plus qu'une pluie de la mi-avril pour inciter *Les Pitonneux grisonnants* à rester chez eux. Ils entraient dans le restaurant un à un ou par petits groupes, embarrassés de leurs parapluies trempés, le regard égaré derrière les verres embués de leurs lunettes.

Rachel et son père les accueillait avec bonhomie dès le seuil franchi.

Une fois par mois, l'association informelle d'âinés maniaques d'Internet se réunissait après la fermeture pour un repas de groupe fort animé où l'on s'échangeait à tue-tête – la moitié des membres étaient durs d'oreille – des informations, des conseils de dépannage et des adresses de sites.

De la trentaine d'hommes et de femmes qui formaient le groupe, quatre ou cinq apportaient leurs ordinateurs portatifs pour présenter des démonstrations de nouvelles façons de naviguer sur la toile, ou de solutions à des problèmes d'opération.

À la cuisine, François sortit difficilement d'un frigo une énorme jatte en acier inoxydable remplie à ras bord de salade de fruits.

Sa célèbre salade de fruits... L'unique complément de repas que le groupe acceptait, désormais. F.-M. regrettait

d'y avoir ajouté un soir quelques cuillerées d'alcool de cerise. Depuis, rien d'autre ne trouvait grâce à leurs yeux, même pas le *Jell-O*TM vert nappé de crème 15 %.

Lors de ces rencontres, il fallait toujours surveiller du coin de l'œil Jérôme Bissonnette, 76 ans bien sonnés et encore fringant, un habitué des sites porno qui essayait de faire admirer aux dames le résultat de ses recherches sur son portable. Fort heureusement pour la sauvegarde de la morale gériatrique, il avait plus de talent pour se souvenir des blagues grivoises que pour jouer au Petit Poucet sur Google, de sorte que très peu de ses trouvailles finissaient en photos porno sur son écran.

Pour l'instant, il s'affairait auprès des veuves et des femmes célibataires de préférence sexagénaires qu'il aidait à retirer leurs manteaux et en profitait pour oublier ses mains baladeuses sur des postérieurs rebondis. Certaines gloussaient de gêne, mais la plupart le rembarraient par de vertes mises en garde :

— On touche pas quand on veut pas acheter !

— Quand on taponne, c'est qu'on n'a rien entre les cuisses !

Jérôme ricanait et trottinait aussitôt vers une nouvelle arrivante pour l'impressionner par sa gentillesse maniérée.

Mal lui en prit.

Rosette Richard, une accorte veuve dont le tour de taille était en soi un hymne à la jouissance et au plaisir, emprisonna prestement la main du vieux lascar dans la sienne sans se retourner. Tout en faisant mine de blaguer avec sa voisine qui accrochait son imperméable au mur, elle écrabouilla les cinq doigts du retraité lubrique dans une prise de soumission qui le fit gémir de douleur. Elle le tira de force devant elle et lui dit sur un ton acerbe de ferme douceur, sa main toujours fermée à double tour sur celle du distributeur de caresses non sollicitées :

— La prochaine fois, mon Bissonnette, je te casse les doigts un par un. T'essaieras de taper sur tes sites porno après ça. Compris ?

Jérôme hocha la tête, la bouche tout étirée, les yeux suppliants, se plaignant comme un chiot. Un peu de salive pendait à sa lèvre inférieure. Il poussa un hoquet de soulagement quand elle libéra sa main blanchie par l'arrêt de la circulation sanguine et, tout penaud, fila s'asseoir, seul à une table, pour se masser inlassablement la main droite de la main gauche, en apparence insouciant des ricanements de ses voisins.

Rachel se mordait les lèvres pour ne pas trop sourire de la déconvenue du séducteur fané et louvoyait entre les arrivants qu'elle invitait à prendre place aux tables déjà dressées. À une secrétaire retraitée, elle suggéra l'adresse d'une nouvelle épicerie bio ; à un policier septuagénaire, elle demanda des nouvelles de son épouse diabétique, confinée à son logis par son embonpoint.

Léon Gingras faisait de même : toutes ces têtes grises ou chauves étaient pour la plupart celles d'amis ou de clients de longue date.

— Ça va Paul-Émile ? Ta femme te fait pas trop de misères dit-il à un colosse à la bedaine de bière et au visage hilare.

— Mon-sieur Gin-gras ! Eh ! que vous êtes tannant ! lança en riant une petite dame d'à peine 1 mètre 40, visiblement l'épouse de l'hercule.

À la cuisine, François *tout court* goûtait à la soupe à l'orge. Il grimaça ; trop salée. Mais juste ce qu'il fallait pour cette assemblée de vieux commensaux au sens du goût sur le déclin.

Il inspecta le contenu de ses chaudrons. La purée de pommes de terre fleurait bon la coriandre qu'il faisait passer

pour du persil pour ne pas effaroucher les *Pitonneux* qui craignaient comme la grippe AH1N1 tout ce qui sortait de l'ordinaire en matière de bouffe. Des bulles discrètes venaient parfois éclater à la surface de la sauce du ragoût de boulettes. Il trempa une cuillère dedans ; elle était juste assez épaisse pour couvrir comme il faut la purée dans les assiettes. Une macédoine maison vite faite, composée de carottes hachées, de céleri en dés, de petits pois verts et assaisonnée d'herbes citronnées sans sel (à cette étape du repas, les vieux clients ne faisaient plus la différence et il leur assurait qu'il avait abondamment salé les légumes) avait des allures de plat santé sur la couverture d'un magazine de marché d'alimentation.

Il remit les couvercles sur les chaudrons et reluqua la salle par le hublot de la porte battante. Les derniers convives achevaient de prendre place dans un échange tonitruant de bons mots et de questions sans réponse. La surdité niée de la moitié des membres du club en était responsable.

Rachel et Léon inscrivaient les commandes de breuvages, généralement de la bière ou du vin chilien très corsé et à petit prix, et beaucoup d'eau dans des carafes. Un sourire ironique se dessina sur les lèvres du cuisinier ; une autre soirée mémorable en perspective.

Les vieux internautes avaient leurs habitudes : d'abord s'engueuler au sujet des mérites de leurs ordinateurs respectifs. Les pro-Mac et les pro-PC appréciaient ce moment où ils pouvaient se tirer la pipe. C'était l'apéritif en somme. Puis, au moment de la soupe, ils reviendraient aux choses sérieuses : le récit de leurs maladies respectives, de l'évolution de leurs rhumatismes, du silence de leurs enfants qui ne venaient jamais les voir ou qui leur rendaient visite à l'improviste pour leur demander de garder leurs petits-enfants ou leur emprunter de l'argent.

Au plat principal, le vin et la bière aidant, on critiquerait les gouvernements « qui ne font rien pour les vieux qui ont payé des taxes toute leur vie » et l'on s'échangerait des adresses Internet de blogues d'opinion pour se renseigner et critiquer les politiques. De préférence sous un pseudonyme imagé, du genre « Le bêta bloquant », « Encore capable », « Vierge éplorée de 68 ans », « Vétéran d'octobre 1970 », etc.

C'est à ce moment du repas que Jérôme Bissonnette évoquerait ses trouvailles lubriques sur la Toile. Au fait, où se cachait-il ? François scruta la salle et finit par le repérer en retrait, assis à une table avec le vieil Elmer Hutchison qui baragouinait un Français de plus en plus inintelligible l'âge aidant. Jérôme avait dû être mis en pénitence.

François hocha la tête en souriant et commença à verser la soupe dans les bols en grosse porcelaine robuste qu'il disposa sur de larges plateaux ronds. Rachel rentra. Elle avait le chic pour deviner le moment exact où il fallait se présenter à la cuisine. Elle et François fonctionnaient comme une mécanique d'automates en vitrine.

Sans mot dire, elle s'empara d'un plateau qu'elle plaça sur son épaule et poussa la porte de son joli derrière arrondi qui fit sourire le jeune cuisinier. La partie de hockey commençait pour François, Rachel et Léon.

Une chanson d'un autre âge lui parvint à travers la porte. Léon Gingras avait mis un CD de Fernand Gignac et le *crooner* suppliait déjà qu'on lui donne des roses... Il perçut quelques « Hooonns » féminins de contentement en s'appliquant à ne pas répandre de gouttes sur les assiettes.

— J'espère qu'ils ne vont pas se mettre à chanter en chœur, soupira-il à voix basse.



Les plats de soupe vides revenaient de la salle. François et M. Gingras avaient entrepris de remplir en silence les assiettes de légumes et de ragoût de boulettes. Leurs mouvements se faisaient sans brusquerie, sans hésitation. Les portions montraient toutes la même dimension, comme si les cerveaux des deux hommes recelaient un sens identique des proportions.

Rachel passa la tête par la porte entrebâillée :

— Avez-vous une seconde ? Venez voir. Ça en vaut la peine...

F.-M. remarqua que la musique dominait maintenant les conversations qui avaient baissé de deux tons. Ébahis, les convives de plus en plus muets avaient les yeux fixés sur la table de Jérôme Bissonnette où une nouvelle arrivante s'était assise entre lui et le vieil Hutchison. Les deux hommes faisaient les yeux grands, la fourchette en l'air.

M. Gingras murmura avec hésitation :

— J'rêve pas. C'est... euh...

— Ludmilla Yperciel en personne, compléta Rachel.

Léon murmura entre ses dents :

— Je ne l'avais pas vue aux réunions des *Pitonneux* depuis des mois. Qu'est-ce que c'est que cet accoutrement ?

— Je pense que c'est la question que tout le monde se pose, conclut Rachel. Elle revient de longues vacances au Colorado chez sa fille Élodie qui a marié un Mormon. On dirait qu'elle a rencontré son chemin de Damas. Elle a toujours été un peu grenouille de bénitier. Mais là, on dirait un gros *ouaouaron* en costume de clown...

Ludmilla portait une étrange bure vert bouteille dont la coupe n'aurait pas rebuté un franciscain et était coiffée

d'un hidjab vert pomme à pois jaunes. Elle arborait à la hauteur des yeux deux longues mèches de cheveux tire-bouchonnées à la hassidique, maintenues à l'horizontale par une laque si puissante que leur rigidité en faisait des tire-bouchons démesurés pour ouvrir des Mathusalems de rouge.

Elle affectait une humilité aussi feinte qu'irritante.

Le visage de Jérôme Bissonnette, qui était « passé à l'acte » avec la veuve sexagénaire la veille de son départ pour les États-Unis, affichait une rougeur couleur vêtements sacerdotaux de la Pentecôte. Que pouvait-elle donc cacher sous ce costume ridicule à part ses bourrelets ?

Le bruissement des conversations reprit tout doucement. La gêne suscitée par l'apparition de *Notre-Dame de la multiculturalité* demeurait tangible. Deux ou trois clientes firent des sourires ou des petits gestes de la main à Ludmilla, qui acquiesça d'un hochement de tête trop humble pour être sincère.

— Je vais aller lui porter une soupe, dit Rachel. C'est connu qu'un bol de soupe, c'est bon pour la fièvre. Elle a peut-être le cerveau congestionné.

Son sourire ironique en disait long sur ses véritables intentions.

Le trio revint à ses obligations à la cuisine. Les deux hommes se chargèrent chacun d'un plateau d'assiettes fumantes. Rachel retint la porte battante pour leur permettre de sortir faire le service, puis elle s'éloigna entre les tables en direction de Ludmilla.

Les convives regardaient à peine l'assiette que les deux hommes déposaient devant eux. La majorité, du moins celle à qui la myopie le permettait, cherchait à distinguer ce qui passait à l'autre bout de la salle ; certains voulaient « gager un vieux trente-sous sur une probable crise de folie ».

Avec un air de contrition douteuse, Ludmilla expliquait quelque chose à Rachel.

En retournant à la cuisine chercher d'autres assiettes, F.-M. et Léon virent Rachel rapporter le plat de soupe. À leur hauteur, elle murmura :

— C'était pas déjà une 40 watts, mais là je pense qu'elle est devenue une petite veilleuse.

La jeune femme leur apprit à la cuisine que Ludmilla s'était convertie à une nouvelle religion au Colorado et qu'elle avait fait vœu de ne plus jamais manger de viande. Les petits carrés de bœuf flottant dans la soupe à l'orge l'obligeaient à demander autre chose.

— *Whoaw!* Elle prend ce qu'il y a sur le menu ou bedon elle va manger ailleurs, dit son père sur un ton agacé.

— Elle ne demande pas grand-chose : un verre d'eau, une assiette de riz sans sel accompagné de pois chiche et une branche de céleri. Qu'est-ce que tu en penses François ?

— Je pense comme ton père ; elle devrait aller manger chez *Granole et Mandibule* à trois pâtés d'ici. Tout ce que j'ai dans le genre, c'est du riz minute et des haricots rouges en conserve. Le bâton de céleri est un vrai lui. Demande-lui si ça lui convient.

F.-M. et M. Gingras se remirent à la préparation des assiettées au même rythme. Léon sortit seul cette fois avec un plateau. François continua son manège.

Rachel rentra en se tenant la main devant le visage de peur de pouffer dans la salle.

Elle se laissa aller à un franc éclat de rire.

— Ça va aller. Elle m'a répondu que son nouveau gourou, qui s'appelle Mégaplus, lui pardonnerait sûrement cette incartade. Elle va se confesser à lui ce soir par *webcam*.

Interloqué, F.-M. acheva de remplir la dernière assiette du deuxième plateau avant de dire :

— Tu blagues, là...

— Eh non. Ludmilla, à propos elle s'appelle maintenant Sœur Soja, est une *reborn* d'une nouvelle religion américaine fondée par un ancien témoin de Jéhovah qui a incorporé ce qu'il aimait du christianisme, de l'islam et de la secte israélite hassidique. Si tu veux mon avis, elle mettait trop de vodka dans son jus d'orange à Boulder, ou bien elle a eu un accident de ski sans casque.

François haussa les épaules.

— Il y a des gens qui sont faits pour être victimes de la bêtise des autres, il faut croire. Je lui prépare son plat.

La rumeur de la salle avait repris son intensité coutumière. La percolation des échanges, rendus plus vifs à mesure que le niveau de la bière et du vin s'abaissait dans les verres, permettait d'entendre de petits bouillonnements de brouhaha qui faisaient des *bits*, *gigs*, *blogue*, *megs*, *kâ*, *skype*, *Word*, *Google*, *YouTube*... *Facebook*...

Jérôme Bissonnette, lui, n'émettait aucun son saugrenu. Il mangeait son ragoût de boulettes du bout des lèvres et de la main gauche, comme s'il voulait s'excuser auprès de Sœur Soja d'avalier de la viande et de la sauce. Il était fasciné par son babillage pédant.

Intriguée par le comportement du trio, Rachel s'efforça de circuler dans les parages de la table pour glaner quelque information.

— Notre religion s'appelle *La trampoline céleste*, dit Ludmilla. Parce qu'elle fournit un moyen sûr de sauter jusqu'au paradis à notre mort. Tu sais Jérôme, nous devons tous mourir un jour...

Jérôme hochait la tête comme l'enfant à qui l'on donne des cours privés de rattrapage. Pour ne pas rester seul, il aurait accepté que sa compagne lui vende une caisse de tablettes de chocolat pour soutenir la cause des joueurs de quilles islandais du troisième âge.

Rachel eut la chance d'être hélée de la table voisine par d'autres convives qui voulaient faire la causerie. Chacune de ces vieilles dames la considérait un peu comme sa fille et se réjouissait du fait que la venue de F.-M. avait donné une nouvelle vie au restaurant. Mais, habituée à la cacophonie des conversations bruyantes, Rachel recueillait tout de même des bribes du message apostolique de Sœur Soja.

— C'est une religion sexuelle Jérôme. Nous sommes sur Terre pour le sexe. Nous avons connu dans notre jeune âge le sexe pour la reproduction. À partir de maintenant, nous avons la jouissance sans contraintes pour sauver notre âme. Je suis sûre que la théosophie de Mégaplus va te séduire...

Rachel s'attarda un peu à la table des quatre charmantes septuagénaires que le vin rouge avait rendu de très joyeuse humeur et entendit Ludmilla ajouter :

— Dans une trampoline, il y a trois éléments, Elmer. Comme le père, le fils et le saint-esprit dans les principes de base du christianisme. Le chiffre trois est optimal dans notre religion. La trampoline aussi possède trois éléments : une toile, c'est le premier élément ; un support en métal, c'est le deuxième élément ; et le croyant qui saute sur la trampoline, c'est le troisième élément. Bon, évidemment, c'est une image. On ne saute pas sur une vraie trampoline ; c'est la doctrine de Mégaplus qui est une trampoline mystique, une sorte de carte de crédit sans intérêt pour entrer au paradis...

Rachel fut appelée plus loin par deux couples qui demandaient une autre bouteille de vin.

Dans la salle, quelques convives achevaient en vitesse leur dessert avec des *hoummms* de contentement et commençaient à empiler la vaisselle sur le comptoir pour s'offrir un espace de travail. Les ordinateurs portatifs

sortaient des étuis et autres sacoches. On s'attroupaît autour des plus habiles pour obtenir des explications ou des solutions à des problèmes de navigation sur la Toile.

En apportant la bouteille de vin chilien, Rachel nota du coin de l'œil que Jérôme et Elmer prêtaient une oreille attentive au prêche délirant de la convertie à la religion salvatrice du sexe. Rachel se promet de surveiller Sœur Soja de près. On était ici pour s'amuser ; pas pour se raconter des peurs religieuses.

À la cuisine, les deux lave-vaisselle ronronnaient déjà. M. Gingras et F.-M. lavaient tous deux des casseroles à la main dans les évier. Porteuse d'un plateau rempli d'assiettes à dessert souillées, Rachel poussa la porte battante en grognant :

— Un vrai danger public la Ludmilla ! Elle est en train de convertir Laurel et Hardy. Jérôme et Elmer ont l'air prêts à boire de la vieille eau bénite de deux mois dans ses mains.

— Si j'étais pas si occupé, j'irais la mettre à la porte, grogna Léon.

— M. Gingras, il n'y a pas de loi qui interdit aux clients de parler de ce qui les préoccupe, objecta F.-M. Elle ne nuit à personne, enfin pas encore. Et personne ne s'est plaint.

— *Pops*, viens m'aider à ramasser la vaisselle. Ils ont déjà commencé à déplacer les tables. Pis il faudrait voir à préparer les additions. Tu sais qu'il y en a toujours qui oublient qu'ils ne sont pas à la salle à manger de la maison de retraite.

Avec un clin d'œil à François, Rachel poussa doucement dans le dos de son père pour l'emmener dans la salle et lui changer les idées. M. Gingras n'était pas macho ; il avait plutôt une sainte horreur de tous les embrigadements religieux, en particulier ceux des sectes farfelues qui

s'abattaient en hurlant comme des stukas nazis sur les pauvres du quartier.

Sa femme était décédée d'un cancer du sein quelques mois auparavant parce qu'elle avait refusé le traitement proposé par son médecin ; elle avait préféré suivre la suggestion d'un de ces guérisseurs illuminés qui lui avait assuré qu'elle serait sauvée uniquement par la prière et de la tisane de pissenlits. Le type même du prédicateur bachelier de la cinquième année du primaire.

François hocha la tête en jetant les reliefs de repas dans une grosse poubelle. Il avait échappé à la propagande religieuse grâce à l'implacable refus de Liliane de le faire baptiser et de le faire instruire dans quelque religion que ce fut.

Elle avait toujours soutenu qu'il prendrait seul les décisions qui le concernaient lorsqu'il serait majeur. Mais F.-M. n'avait développé aucun attrait pour les cultes dans sa jeunesse. Il était devenu un agnostique tranquille qui se fichait de toutes les religions et n'envisageait aucunement de s'engager dans quelque guerre sainte sur ce continent ou sur tous les autres.

Son attention fut attirée par l'interruption soudaine des conversations dans la salle. Une voix haut perchée s'était élevée sur un ton quasi incantatoire.

Le cuisinier poussa la porte pour satisfaire sa curiosité.

Ludmilla Yperciel faisait son premier sermon aux *Pitonneux grisonnants* debout sur... sa chaise à défaut d'une montagne.

— Mes bien chers amis, je suis très heureuse de vous retrouver. Je suis venue vous annoncer une bonne nouvelle. J'ai trouvé la voie qui mène tout droit au ciel...

— Est-ce que c'est un chemin de terre ou une autoroute à quatre voies, demanda à voix basse Paul-Émile le colosse à la bedaine de bière.

Des gloussements se firent entendre autour de lui et même quelques petits rires narquois.

Jérôme Bissonnette et Elmer Hutchison, debout aux côtés de Sœur Soja comme le bon et le mauvais larron, fusillèrent du regard l'impertinent boute-en-train, mais se ravisèrent quand il fronça les sourcils en les fixant en retour de ses yeux noir étincelant.

La nouvelle catéchumène de Mégaplus avait reçu un bon entraînement de vendeuse d'abonnements à des magazines dans l'ashram de son nouveau mentor, lui-même nommé deux fois « Meilleur sonneur de porte à 7 h 30 le samedi matin » pour tout le Colorado quand il adhéra à la secte des Témoins de Jéhovah. Ludmilla ne se laissa pas distraire par les facéties de Paul-Émile et reprit sur un ton mielleux :

— Cette voie, je veux vous la révéler à vous tous et toutes, mes amis et mes amies. C'est la voix d'un renouveau religieux qui, sous la gouverne radieuse de Sa Sainteté Mégaplus, le fondateur de *La trampoline céleste*, vous assure à tous un passage vers l'éternité, sans douleur, sans regret et à un coût très raisonnable. Souvenez-vous qu'il n'y a pas de remorque accrochée au corbillard quand il vous transporte au cimetière. Il ne faut pas s'attacher aux biens de ce monde si l'on veut rebondir jusqu'au septième ciel.

Les vieux commensaux se jetaient des regards interloqués. On commençait à s'interroger à voix basse d'une table à l'autre. Beaucoup d'entre eux avaient renoncé à la pratique religieuse depuis des années, sauf pour la messe de minuit, l'occasion idéale de se souvenir de l'émoi d'entendre les vieux Noël's dans une église, comme dans leur enfance.

Quoique, avec les épisodes de renouveau ecclésiastique, la plupart des vieux ne s'y retrouvaient plus dans ces cérémonies banalisées, accompagnées de mélodies popu-

lares interprétées au son d'un harmonium électrique, pendant que des jeunes filles en robe longue couleur safran exécutaient des danses dans le chœur.

Ludmilla tenta de poursuivre :

— Mégaplus et sa Trampoline céleste...

— C'est quoi une popeline de négresse ? dit Maximilienne Duguay, une octogénaire qui refusait d'ouvrir sa prothèse auditive pour ne pas user la pile et qui parlait à tue-tête en pensant chuchoter.

Cette fois, tous les *Pitonneux grisonnants* éclatèrent de gros rires sonores. Le trio des ahuris se figea. Décidément, Ludmilla n'avait pas le sens de la maîtrise des foules, elle qui s'apprêtait à leur annoncer que la première béatitude selon Mégaplus consistait à se livrer à d'imaginatives relations sexuelles débridées pourvu qu'elles se déroulent devant une *webcam* qui retransmettait au seul gourou les exploits de ses fidèles.

Désemparés, Elmer et Jérôme jetaient des regards sur le groupe hilare et revenaient à Ludmilla dont le visage avait revêtu une belle couleur de framboise juteuse.

Elle poussa un long soupir qui voulait dire « Seigneur, est-ce que ça valait la peine de mourir en croix pour des cerveaux de la grosseur d'un petit pois sec comme ça ? »

Elle exécuta quelques mouvements de tai-chi israélien enseignés à Boulder par une ancienne Miss Israël qui avait depuis longtemps égaré sa taille de jeune fille en se vouant trop à la deuxième de béatitude de Mégaplus.

Cette deuxième béatitude, avait énoncé le gourou du Colorado, voulait que les adhérents à la foi de la Trampoline céleste vénèrent Ogod Ogod (le nom qu'il avait donné au dieu universel révélé à lui après une retraite fermée à Hawaï) « parce qu'il avait créé la nourriture pour recevoir de l'amour des humains ». Ainsi, plus l'on man-

geait et plus l'on hurlait « Ogod ! Ogod ! » durant un rapport sexuel, plus l'on déclarait son amour à Dieu.

Les fidèles du temple de Boulder, devenus un peu obèses sur les bords, répétaient en chœur ce vocable avec une ardeur qui laissait à penser aux passants qu'une formidable bacchanale s'y déroulait. Ce qui n'était jamais loin de la vérité.

Les convives de *La galette* regardaient Sœur Soja d'un air hébété et ennuyé tout à la fois. La prétendue nonne reprit ses traits de Ludmilla pour dire :

— Je constate que la boisson a contrevenu au bon fonctionnement de votre cerveau. L'esprit de Mégaplus étant avec moi, comme le Saint-Esprit était avec Jésus sur la Croix, avec Moïse lorsqu'il reçut les tables de la loi et avec Mahomet à la bataille de Badr, je sais qu'il faut pardonner aux innocents aux mains pleines. Je vous invite à prendre part à une rencontre qui se tiendra mercredi soir prochain au local de prière montréalais de la *Trampoline céleste*, à deux rues d'ici, au sous-sol de l'école de Taé-Kwando.

Puis, elle fit signe à Laurel et Hardy de l'aider à descendre de sa chaise. Jérôme et Elmer se consultèrent du regard, se méprenant sur le sens de son geste et s'inclinèrent plutôt pour soulever la chaise chancelante comme s'ils avaient choisi de la porter en triomphe. Agacée par l'ineptie de ses deux premiers convertis, elle voulut descendre.

Mal lui en prit. La chaise refusa de l'attendre et bascula en raison de la surcharge de poids qui s'était soudainement déplacée. Le postérieur de Sœur Soja fit connaissance avec la surface du plancher, moins souple que le matelas sur lequel elle aimait qu'on la fasse rebondir pour sauver son âme.

F.-M. rit à gorge déployée. Quoi qu'elle dise, il était difficile de croire que cette femme ne mangeait que du riz

sans sel accompagné de pois chiches et d'une branche de céleri.

Avec l'aide de quelques convives attablés près d'elle, la prédicatrice parvint à se remettre sur pied en grimaçant. L'apostolat en sol québécois s'annonçait plus difficile qu'au Colorado.

Soutenue par ses deux chevaliers servants maladroits, Sœur Soja sortit du restaurant en boitillant. Léon profita de la lenteur du trio pour aller réclamer le paiement des factures. Sœur Soja s'acquitta de sa dette en rechignant contre le mobilier dangereux du restaurant. Sa suave bonne humeur du début de la soirée s'était transformée en irritabilité menaçante.

Aussitôt les murmures grondèrent. Des hommes n'y allaient pas de main morte et Ludmilla n'était pas près d'être élevée au rang de sainte si l'on se fiait à la brassée de jurons verts qu'ils déchargeaient sur son dos pour avoir bousillé leur séance de thérapie informatique.

La plupart des femmes avaient tendance à se moquer. Mais une dizaine d'autres, et certains hommes que le sexe ne rebutait pas, demeuraient perplexes. Après tout, les soirées sont tellement longues lorsqu'on est veuve ou veuf et que les pensions gouvernementales n'aident guère à joindre les deux bouts. C'était peut-être l'occasion de rencontrer un beau parti fortuné.

Ils formèrent insensiblement un petit cercle informel, bredouillant quelques mots incohérents. Jusqu'à ce que l'une d'elles murmure :

— Après tout c'est gratuit... On va peut-être s'amuser...

— Et peut-être qu'on servira un goûter avec du jus ou du café, fit une autre, la plus pauvre d'entre celles qui devaient aller chaque jour à la bibliothèque du quartier pour avoir accès à un ordinateur de génération incertaine et se garder au chaud l'hiver.

De loin, F.-M. les observait. « La nature humaine est aussi sottise que faible. Ces pauvres gens auraient bien besoin de relire les Fables de La Fontaine... » se dit-il.

L'épisode de Sœur Soja avait rompu le charme de la soirée. Les conversations s'étiolèrent. On se mit à parler de la pluie. En quelques minutes, les convives réglèrent leurs additions et sortirent dans la nuit, ombres vagues sous leurs parapluies.

Le père et la fille se regardèrent sans mot dire. Il était évident que Sœur Soja avait fait son premier et dernier *Sermon sur la chaise* à *La Galette de Séraphin*.

Quatre

La conciergerie Les Outardes, un grand bâtiment de quatre étages dont chaque appartement était pourvu d'une porte patio et d'un balcon capable d'accueillir deux chaises pliantes, avait vue sur le fleuve, comme lui avait annoncé sa correspondante inconnue.

F.-M. trouva un espace pour garer sa R-5 dans la rue Notre-Dame à une centaine de mètres de l'édifice, tourna la clé de l'allumage et détailla la façade. Bien que le soleil faisait fondre rapidement les derniers résidus de neige, peu de retraités profitaient de l'occasion pour s'asseoir sur les balcons. Il vérifia l'adresse une dernière fois et sortit du véhicule.

Dans le hall d'entrée, il chercha le nom de Jeanne Véronneau sur un tableau en feutre noir. Selon le numéro de l'appartement, elle habitait au troisième étage. Il prit une longue inspiration, se vida le ventre et les poumons complètement en expirant et, pour ne point céder à la remise en question de sa décision qui continuait de le tenailler, appuya sur le bouton.

Il dut attendre quelques longues secondes. La dame était sans doute dans son fauteuil roulant et avait besoin de temps pour s'approcher de l'interphone.

Une voix féminine très différente de celle de l'interlo-

cutrice qu'il avait eue au téléphone précédemment résonna dans le haut-parleur près des casiers postaux.

— Ouais ?

— Euh... Bonjour. C'est François Loublié... Euh, je veux dire Loubier. J'ai rendez-vous avec Mme Véronneau.

— Je vous ouvre la porte. L'ascenseur est à gauche en entrant.

Un long grésillement métallique annonça la désactivation du loquet. Il tira la porte et repéra aussitôt celle de l'ascenseur au début du couloir.

Il vérifia de nouveau le numéro de l'appartement et enfonça le bouton du troisième. L'ascenseur était étonnamment silencieux. Un bon argument de location pour des personnes âgées qui apprécient la tranquillité, se dit-il.

À destination, il scruta le mur du corridor pour savoir quelle direction prendre.

— C'est ici, cria une voix dans son dos.

En pivotant, il aperçut une femme replète dans la cinquantaine, protégée d'un horrible tablier fleuri d'on ne sait quelle poussière invisible.

F.-M. lui fit un geste de la main et marcha à pas rapides vers la dame qui ne faisait pas mystère de son rôle de protectrice. Elle le dévisagea tant qu'il ne fut pas à sa hauteur, à l'affût de tout signe de son tempérament de tueur en série ou pire encore, de maniaque sexuel attiré par les vieilles dames seules. Elle examina du coin de l'œil le sac qu'il balançait à bout du bras.

Le jeune homme eut l'impression de subir le test oculaire avec la mention C ; la concierge ne sourit pas, mais s'effaça pour le laisser entrer dans l'appartement au moment où on entendait le roucoulement de la chasse d'eau dans la toilette.

— Ça s'ra pas long. Elle s'en vient, dit la concierge, adossée à la porte refermée de l'appartement.

— D'accord, murmura F.-M.

L'eau du robinet dans le lavabo émit un chuintement durant quelques secondes. François crut entendre le murmure d'une voix qui chantonnait les premières mesures de *Stormy Weather*.

Puis la porte de la salle de bain s'ouvrit et le bout caoutchouté d'une canne parut. Aussitôt, la concierge saisit les poignées d'un fauteuil roulant, que le cuisinier de La Galette de Séraphin n'avait pas remarqué en entrant, et le plaça face à la porte.

Un grand corps mince vêtu d'une robe de chambre marine, se présenta par le dos et se pencha avec difficulté pour s'y asseoir, permettant à F.-M. de voir le profil de celle qui avait requis ses services.

La surprise fut totale lorsque le visage pivota pour révéler un étincelant sourire. La teinture sombre des longs cheveux mettait en valeur les traits fins d'un visage que l'âge avait peu endommagé. Un long frisson le parcourut ; cette dame aurait pu être la sœur de Greta Garbo.

— Bonjour... c'est François, n'est-ce pas ?

— Voui... et vous êtes... Mme Véronneau ?

— Appelez-moi tout de suite Jeanne. Nous serons plus à l'aise. Ça va aller Mme Poulin. Vous ne trouvez pas qu'il a l'air gentil ?

— Moi j'dis toujours qu'i faut se méfier des hommes, surtout ceux qui ont l'air trop smattes. Mais si ça va pas, appuyez sur le bouton, hein ?

— Le... bouton... ? Ah oui, le bouton. D'accord et merci.

— De rien.

Elle sortit en accordant au passage un dernier regard soupçonneux à F.-M. qui avait sorti du sac ses deux cassettes vidéo qu'il tenait à la hauteur de son bas-ventre en guise de bouclier.

Jeanne fit rouler lentement son fauteuil. François se demanda un instant s'il devait l'aider puis y renonça ; il craignait de l'insulter. Elle prit place sans difficulté près d'un fauteuil et lui adressa un sourire ironique en le lui désignant.

— Vous pouvez bouger maintenant. Mme Poulin n'écoute pas aux portes.

— Elle semble avoir des idées bien à elle sur les hommes...

— Son mari s'est amouraché d'une locataire qui ne payait pas son loyer avec régularité et il a déménagé ses pénates chez elle. Mme Poulin est très aigrie.

— Vous voulez dire qu'il demeure toujours dans l'édifice ?

— Eh oui. Demeurer est un bien grand mot. En fait, il se cache chez sa nouvelle conjointe. Il continue de faire son travail de concierge mais en s'arrangeant pour ne jamais voir sa femme.

— Ça dure depuis longtemps ?

— Huit ans.

— Hein ? C'est une blague ?

— Non. Ils se sont accommodés de la situation au fil du temps. Mais, assoyez-vous, je vous en prie.

François prit place dans l'autre fauteuil. Il lui demanda à brûle-pourpoint :

— Dites-moi... Ce bouton... C'est une invention de la concierge pour me faire peur, n'est-ce pas ?

— Non. Il existe bel et bien, mais comme je ne m'en suis jamais servi, j'ai tendance à l'oublier. C'est pour les personnes malades qui auraient tout à coup besoin d'aide. Moi je suis en... bonne santé.

Les deux se turent, gênés tout à coup de ce déluge de paroles en quelques secondes à peine. F.-M. fit le tour des murs du regard. Quelques photos, deux ou trois aquarelles

de maisons typiques de Charlevoix, un téléviseur HD grand format, une fougère suspendue près de la fenêtre donnant sur le balcon, un porte-revues trop rempli. Rien de bien original. En somme, un appartement de célibataire qui a eu le temps d'amasser bien des bibelots et des meubles désormais démodés...

Jeanne rompit le silence embarrassant.

— Et quel métier faites-vous ?

F.-M se tourna vers elle, frappé à nouveau de la ressemblance avec Greta Garbo. Le François nouveau se rendait compte qu'il était difficile de se départir de ses anciens intérêts. Il se secoua.

— Je suis cuisinier dans un restaurant de quartier.

— Cuisinier... J'aurais dû vous demander plutôt de faire la cuisine que la conversation, répondit-elle dans un sourire.

François fit la moue et dit sur un ton neutre :

— Pour être franc, lorsque je quitte le restaurant, je ne me sens pas d'équerre pour me remettre aux chaudrons.

— Je blaguais, voyons. Bon, on repart à neuf, voulez-vous ? Par quoi commence-t-on ? Le placotage ou les films ?

— Euh... Est-ce qu'on se connaît suffisamment pour regarder un film sans dire un mot ?

— Ça dépend de ceux que vous avez apportés.

— La vraie nature de Bernadette de Gilles Carle et Ridicule, de Patrice Leconte.

— Ho la la ! Vous avez raison. Nous ne nous connaissons pas assez. Vous faites dans l'inusité, vous !

— J'ai fait de mauvais choix ?

— Bien, peut-être est-ce un peu déconcertant comme association. À tout le moins, ça dit quelque chose sur vous. C'est vrai que nous ne savons à peu près rien l'un de l'autre. On ne va pas aux vues avec un étranger pour voir ces deux

films-là. Ça demande une complicité que nous n'avons pas encore. Alors, profitons du temps qui nous reste pour apprivoiser notre indispensable complicité de cinéphiles.

Il grimaça un sourire condescendant.

— Apprivoiser... Ça fait un peu Petit Prince non ?

Elle gloussa, mais ne releva pas la remarque. En quelques minutes à peine, Jeanne entraîna l'ancien gigolo dans un univers un peu surréaliste où le récit de son passé d'enseignante jouait un rôle aussi important que sa passion des voyages, son amour du cinéma et celui de son mari disparu trop tôt, alors que les premières douleurs de l'arthrite rhumatoïde commençaient à avoir le dessus sur elle.

Ses révélations tournèrent court, comme une cassette rendue au bout de sa course. Les sourcils relevés, elle lui fit comprendre en silence que son tour était venu de passer au confessionnal.

François se montra moins disert. Il évoqua à peine sa tentative d'écrire un traité sur la femme seule dans les villes, parla de Liliane en termes neutres, de son décès qui l'avait « obligé à accepter un emploi loin de mes compétences », passa sous silence son métier de gigolo pour dames de l'âge de Jeanne de même que l'existence de Maureen et d'Eugénie avant d'insister sur sa propre passion pour le cinéma, surtout le cinéma d'avant la Deuxième guerre mondiale.

Si son interlocutrice éprouva quelque scepticisme, elle n'en manifesta aucun signe. Avait-elle perçu que F.-M. jouait au jeu de la vérité avec des dés truqués ? Fort probablement, mais des années de contact avec les enfants l'avaient habituée à ne jamais affronter de face les illusionnistes de la fabulation. Chaque chose en son temps.

Jeanne pensait : « Curieux jeune homme, il fait tout pour paraître à l'aise et y parvient très bien, mais toute son attitude corporelle trahit son inconfort chaque fois qu'il manipule la vérité. »

François se disait que Jeanne croyait à son petit laïus, puisque son visage exprimait la plus grande attention et que ses yeux pétillaient d'intérêt. Un instant, le doute l'effleura ; et si elle dissimulait un doute sur sa présentation pourtant faite avec conviction ? Il s'efforça de se rassurer. C'était cette étrange ressemblance avec Greta Garbo qui lui faisait imaginer un tel comportement.

— Est-ce que je peux vous montrer la collection de films que mon mari et moi avons amassée au fil des ans, dit-elle après quelques commentaires de circonstance sur la vie de F.-M. ?

Il acquiesça avec soulagement. Il fut debout en un rien de temps, mit ses mains sur les poignées du fauteuil roulant et le poussa prudemment vers une porte ouverte qu'elle lui désigna au bout d'un couloir. Ils entrèrent dans une grande chambre transformée en cinémathèque. L'unique fenêtre était masquée par un store aux pales fermées pour protéger les boîtiers du soleil.

Les quatre murs de la pièce étaient couverts du plancher jusqu'au plafond de tablettes entièrement remplies de boîtiers ronds de films super-8 et de cassettes Bêta et VHS ; au fond de la pièce, des DVD étaient rangés sur des tablettes encore à moitié vides. La collection avait grandi selon l'évolution technologique. Un humidificateur dissimulé au fond de la pièce se mit à ronronner.

Les yeux exorbités, F.-M. fixait son regard partout et à nulle part tout à la fois, halluciné par la quantité de films qui s'y trouvaient.

— Le classement est fait par noms de réalisateurs, murmura-t-elle comme s'ils se trouvaient dans une église.

François s'approcha lentement des tablettes et inclina la tête pour lire des titres. Chaque lettre de l'alphabet était inscrite sur une plaque en métal robuste qui délimitait le

début de la collection des réalisateurs dont le patronyme débutait par la lettre en question. Allen, Altman, Allio, Arcand, Ashby...

— C'est plus qu'un loisir, dit doucement F.-M. C'est l'œuvre de toute une vie. Comment votre mari trouvait-il le temps de recueillir tous ces films et de les visionner ?

— C'était sa passion. Son obsession. Il ne travaillait pas. J'étais... comment dire... soutien de famille.

— Vous voulez dire que vous le... faisiez vivre ?

— Mon mari était un magnifique rêveur... Il écrivait des critiques de cinéma auxquelles il consacrait presque toute son énergie. Il avait l'esprit d'un potier qui passe des heures à son tour puis à son four pour créer un plat décoré de glaçures audacieuses. Et qui casse la pièce dont les infimes défauts lui sautent aux yeux alors qu'ils sont invisibles à n'importe quel amateur. Il ciselait ses textes. Il rédigeait patiemment des commentaires politiques qu'il adressait aux quotidiens. Mais il mettait tellement de temps à les peaufiner qu'on ne les publiait pas souvent parce qu'ils n'étaient plus d'actualité. Vous ne connaissez pas ce genre de situation, vous. Au travail dans un petit bistro, sans dépendre d'une autre personne pour subsister...

— Je... Je n'ai pas toujours eu un... travail. Je crois que votre mari avait... sans doute ses... raisons. Vous deviez l'aimer beaucoup pour lui permettre de... de réaliser son rêve...

F.-M. gardait les yeux fixés sur une cassette en format Bêta qui portait le titre de Déclin de l'empire américain de Denys Arcand. Il se sentait une forte affinité avec le mari qu'il ne connaîtrait jamais et qui, comme lui, avait consacré des années de sa vie à un rêve impossible. La différence entre eux était qu'il avait bénéficié de la compréhension et de l'appui d'une femme. Tandis que lui...

Le nom d’Arcand lui rappela en un éclair celui de Gabriel Arcand qui personnifiait Ovide Plouffe dans le film de Gilles Carle et qui s’écriait dans une séquence émouvante : « Y’a pas de place nulle part sur la Terre pour les Ovide Plouffe du monde entier ». Il s’était toujours senti comme une espèce d’Ovide Plouffe.

Il fit des yeux le tour de cette imposante collection de films de tout genre. C’était l’occasion inespérée de reprendre son rêve inachevé. Vivre par le truchement de l’imaginaire des autres, puiser à même le courage des héros, à même la beauté des héroïnes, dans un monde dont on peut revoir inlassablement les multiples facettes immuables, vivre en somme en oubliant sa petitesse...

— Vous êtes dans la Lune ou vous songez à une façon de me dire que ma proposition ne vous intéresse pas ?

Il se secoua pour fixer son regard sur Jeanne et se surprit de voir une certaine inquiétude dans son regard. Elle attendait sa réponse, ramassée sur elle-même, prête à un refus. Il se secoua pour sortir de sa torpeur.

— Excusez-moi. Oui, on peut dire que j’étais dans la Lune... Euh... C’est oui. J’aimerais bien venir vous visiter pour visionner des films ensemble.

— Bon. Vous avez l’esprit de décision, mais vous le cachez bien, fit-elle avec un petit sourire ironique.

— Nous ne serions que tous les deux à ces visionnements ?

— À moins que vous ne désiriez inviter quelqu’un ?

F.-M. sourit à son tour. Il savait qu’il pourrait profiter de son « bénévolat » auprès de cette « vieille dame indigne » pour se reposer de ses semaines épuisantes. Il reprit :

— Non. Une telle activité ne serait pas intéressante à plusieurs. Que diriez-vous de consacrer notre première rencontre à discuter de la façon dont nous allons procéder pour choisir les films ?

— D'accord, mais je déteste la régularité. Vous vous souvenez de cette histoire où un personnage décide d'acquérir la connaissance des choses en lisant une page d'un gros dictionnaire chaque jour dans l'ordre alphabétique ? Maudite vieillesse qui fait que je ne me rappelle plus du titre du livre. Vous l'avez lu ?

— Je ne crois pas. Je me serais souvenu d'une idée aussi saugrenue, je crois. Mais ce qui compte c'est de se souvenir du contenu de votre comparaison.

— Vous me rappelez ma vieille prof de rhétorique, une religieuse évidemment, qui aimait répéter que « La culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublier. » Qu'est-ce que vous diriez d'une tasse de thé ? Ou d'un petit remontant ?

— Pas d'alcool à cette heure-ci de la journée. Surtout quand je conduis.

— Excusez-moi de vous taquiner, mais vous me rappelez mon mari. Attention de ne pas être trop parfait, Monsieur François. Les femmes aiment bien les petits voyous dans certaines circonstances.

— Croyez-moi, c'est une facette de la féminité que je connais bien, Madame Jeanne. On boit ce thé ?

Assis à l'étroite table de la cuisine qui ne pouvait accueillir que deux convives, ils passèrent deux heures à se remémorer des souvenirs de leurs films préférés, à discuter parfois des mérites comparés des réalisateurs, à défendre avec sincérité leurs choix, à confesser leurs faibles pour telle actrice du passé et tel jeune acteur actuel qui promettait...

Les joues de Jeanne avaient rosi de plaisir. La conversation agissait sur elle comme un petit remontant. Habitée au silence de son appartement qui l'amenait parfois à se parler à haute voix pour se rassurer, elle rechargeait ses batteries chaque fois qu'elle bénéficiait d'une rare visite. L'échange avec F.-M. lui donnait le goût de rêver à son tour.

Il fut donc conclu que le choix d'un film se ferait chacun à son tour, qu'il était interdit d'en interrompre la projection même si les deux spectateurs ne l'aimaient pas, que les représentations se feraient par genre et par thème et que, dans ce cas, la date de production du film serait le critère déterminant de l'ordre de projection. Quant aux documentaires, ils seraient visionnés selon leur rapport avec l'actualité et non en série.

— Je vous téléphonerai au cours de la semaine pour vous faire part de mon choix, dit Jeanne en le accompagnant à la porte dans son fauteuil roulant.

— D'accord. Je ferai de même aussi.

— Alors à dimanche prochain !

— C'est ça.

François serra la main trop blanche déjà pointillée de petites taches brunes et esquissa un sourire poli qu'elle lui rendit.

Sur l'autoroute 40 Ouest, achalandée de milliers de voitures familiales de retour de la balade dominicale, il se demanda si l'amitié était toujours aussi facile à faire naître entre deux personnes aussi différentes que Jeanne et lui.

Cinq

« Maudit beau soir de mai » se répétait Jérôme Bissonnette en marchant d'un pas voulu alerte en dépit de sa légère claudication qu'il maquillait du mieux qu'il le pouvait. Il sifflota les premières mesures de « *C'est le mois de Marie-euh-euh...* » et s'interrompit aussitôt.

S'il fallait que Ludmilla Yperciel, alias Sœur Soja, l'entendît... Elle lui aurait aussitôt refusé la porte du temple de *La Trampoline céleste* où il se rendait une troisième fois pour leur *commune union* hebdomadaire. Bien que ce genre de rencontre n'apportât pas, pour l'instant du moins, de grand réconfort sexuel, le jeune vieillard ne perdait pas de vue que la prédicatrice lui avait fait miroiter des paradis sur terre qui dépassaient celui des 72 vierges des musulmans dans un ciel dont personne n'était jamais revenu confirmer le nombre et l'âge de ces personnes du sexe. Il eut un sursaut de répulsion. S'il fallait qu'il s'agisse toutes de vierges obèses et nonagénaires...

À quelques mètres du local de méditation, le *pitonneux* Ozias Dumoulin l'attendait, la main tendue. Sans réfléchir, Jérôme le libidineux lui présenta la sienne et le regretta aussitôt. Il avait oublié que la poigne de Rosette Richard, deux semaines plus tôt, avait laissé des séquelles. En dépit de massages réguliers à l'aide d'un onguent pour soulager

l'arthrite, sa main n'avait pas encore retrouvé toute son agilité instinctive pour pincer les fesses des jolies veuves du club des *Pitonneux grisonnants*.

Jérôme poussa un « *Torvisse* » à peine audible entre ses dentiers instables et rescapa sa main endolorie du mieux qu'il le put.

— J'espère que tu m'as pas invité à une soirée de bingo, mon *mozusse* de Jérôme.

— J't'aurais jamais fait ça, Ozzie. Tu vas vite t'en rendre compte.

Du rez-de-chaussée émanaient des cris sourds et des bruits indistincts. On s'amusait ferme à l'école de Taé-Kwando.

Jérôme passa le premier en oubliant volontairement de retenir la porte du local ; le pauvre Ozias la reçut sur l'épaule. Ils descendirent les marches mal éclairées qui menaient au sous-sol.

— J'espère qu'on va faire autre chose que d'écouter les sermons *plates* de Ludmilla, grogna Ozias. C'est aussi endormant que la messe dans l'église de mon village quand j'avais huit ans. Je me demande bien à quel moment on va commencer à faire des exercices sexuels comme tu me l'as promis.

— Patience Ozzie. C'est seulement ta première visite à l'ashram. Fie-toi à moi : je sens qu'on n'attendra plus trop longtemps pour jouer au docteur. C'est juste qu'y manque encore de partenaires.

Et comme pour contredire Jérôme aux-mains-baladeuses, le spectacle qui s'offrit à leurs yeux n'avait rien pour déprimer les deux chercheurs de cœurs du troisième âge à consoler.

Les jumelles Lalancette (78 ans bien sonnés) avaient cru bon d'assister à la soirée de trampolinade religieuse en

amenant elles aussi une recrue, Berthe Lupien. Cette célibataire un peu maigre recherchait encore l'homme idéal à 68 ans (« propre, non-fumeur, ayant une bonne retraite, pour relation amicale et après on verra » comme elle l'écrivait dans ses petites annonces sous la rubrique *J'attends l'être cher* du magazine *L'âge d'or de l'amour*).

Sœur Soja avait distribué ses invitations comme Jésus avait multiplié les petits pains. De sorte que la moitié gauche de la salle était remplie à capacité d'une trentaine de retraitées dont l'âge variait à première vue de 60 à 80 ans. On comptait même trois femmes âgées en fauteuil roulant, apparemment sensibilisées au prêche de Sœur Soja qui promettait « un moyen sûr de sauter jusqu'au paradis à notre mort » grâce à la trampoline céleste.

De plus, la concurrence pour les poulettes s'annonçait féroce ; une dizaine d'autres mâles qui n'étaient pas parvenus à « réparer des ans l'irréparable outrage » en dépit de leur *sent bon* acheté dans un magasin à 1 \$, opposèrent une mine renfrognée aux deux nouveaux arrivants lorsqu'ils prirent place dans la moitié droite de la salle où des chaises réservées aux hommes attendaient encore une paire de fesses.

— J'suis pas sûr que je vas rester, murmura Ozias en s'asseyant au bout d'une rangée, à gauche de Jérôme. J'suis pas très porté sur la religion en général.

— Chuuuuuuut ! fit l'une des deux jumelles Lalancette en jetant un regard de pète-sec aux deux mâles qui osaient chuchoter.

Sœur Soja sortit de derrière le rideau de fond de scène en poussant un gros téléviseur à écran plat installé sur un support à roulettes. Sur une table adjacente était posée une imposante photographie encadrée de Mégaplus, le portrait tout craché d'un Bouddha qui aurait été le gros jumeau de

Pie XII mais avec des bouclettes hassidiques et une barbe pointue de Mahomet. Puis, elle fit le tour de la salle des yeux, un sourire glorieux sur les lèvres.

— Merci d’être venus plus nombreux que la semaine dernière. Nous avons doublé le nombre de nos adhérents.

Ozias jeta un œil étonné sur la salle d’où quelques timides applaudissements s’élevaient. Il grimaça en poussant du coude son compagnon pour lui chuchoter :

— Y’a pas beaucoup de jeunesse dans la *chrame*, mon Jérôme.

— Y’a peut-être du monde en retard...

— La religion c’est comme les vues, mon homme. Si t’arrives en retard, tu comprends rien à l’histoire. Déjà que j’ai un peu de misère à me faire à l’idée d’une ascension par trampoline...

— Chuuuuutt, fit l’autre jumelle Lalancette en plantant résolument ses yeux furieux dans ceux d’Ozias, qui ne se retint pas de lui tirer la langue.

Sœur Soja afficha son sourire artificiel le plus efficace pour bien mettre en évidence ses belles dents blanches, résultat d’un nettoyage intensif chez un dentiste du Colorado. Ses deux bouclettes hassidiques, maintenues à l’horizontale par une puissante laque au parfum capable d’endommager la couche d’ozone, créaient l’illusion qu’elle était coiffée d’un casque de soldat romain. Elle avait revêtu une bure rose et un voile violet à fleurs qui lui couvrait toute la tête et le cou. Sa voix tonitruante ne requérait aucun microphone.

— Mes bien chers frères et sœurs. Ce soir, j’ai l’immense privilège de vous présenter un court documentaire sur la vie de Sa Sainteté Mégapulus I, le fondateur de *La trampoline céleste*. Grâce à lui cette religion d’amour nous guide les uns vers les autres à travers la joie de la sexualité

jusqu'au bonheur infini de l'orgasme éternel au paradis. Comme je vous l'ai enseigné, ce modèle de foi a été révélé à notre père à tous lors d'une pollution nocturne à l'âge de 16 ans.

Elle fit des yeux le tour de la salle pour mesurer le degré de pénétration de son introduction dans le crâne des auditeurs les plus typiques du troisième âge et demi. Des réactions évidentes allumaient les yeux des vieux mâles attirés à la rencontre par la perspective d'une drague facile.

Le groupe des femmes était moins excité. Quelques-unes n'éprouvaient guère d'appétit pour une partie de jambes en l'air. À leur âge, elles savouraient plus les biscuits au chocolat et leur petit verre de Porto du soir en regardant la télévision. En réalité, ce qui les attirait dans la religion de Mégaplus Premier, c'était la perspective d'assister à une rencontre qui leur éviterait chaque semaine de s'ennuyer le mercredi soir « parce qu'il n'y avait rien de bon à la télévision. »

Ludmilla laissa peu de temps pour la réflexion à son auditoire mixte et se dirigea le plus majestueusement possible vers la table où l'attendait le grand téléviseur. Elle introduisit le DVD dans une fente verticale sur le côté de l'appareil et attendit que l'écran révèle une image fixe.

Tournée à demi vers l'assistance, elle avoua que la vidéo était en langue anglaise mais qu'elle en ferait la traduction simultanée.

Des murmures de désapprobation s'élevèrent. Quelques retraités se regardaient, irrités, se demandant s'il valait la peine de rester.

— C'est très facile à suivre, vous verrez. Je l'ai vue plus de cent fois et je connais mon texte par cœur, affirma aussitôt Sœur Soja en haussant le ton.

— P'têtt ben, fit Ozias. Mais il me semble que si le gars veut nous avoir dans sa religion, il devrait être capable de

parler notre langue. Même le pape parle plusieurs langues et dit « Joyeux Noël » à tous les peuples de la Terre dans leur langue. Même le Premier ministre du Canada est presque capable de se faire comprendre dans notre langue.

Quelques grognements d'approbation appuyèrent cette intervention.

— Je vous promets qu'à la prochaine rencontre, Mégaplust pourra s'adresser à vous en français, dit aussitôt la meneuse de claques. Sur ma recommandation, il a déjà commencé à suivre des cours. Alors, pour cette fois, faites-moi confiance ; vous ne perdrez rien de la magnifique histoire de sa vie qui vous encouragera à respecter ses préceptes.

L'écran large s'anima. On y vit d'abord des photos en noir et blanc ou en couleurs délavées qui, toutes, représentaient un petit garçon offrant un visage que la nature avait si peu choyé, que seule sa mère avait pu le trouver beau après quelques verres de *moonshine*.

Ses oreilles en portes de grange grand ouvertes auraient pu lui permettre de planer comme le Dumbo de Disney si d'aventure il s'était jeté en bas d'une falaise. Son œil gauche disait merde à son voisin de droite. Une photographie le montrant en train d'engloutir un énorme hamburger dégoulinant de graisse expliquait pourquoi, à l'âge d'à peine trois ans, il était déjà atteint d'obésité précoce. Au moins trois clichés le représentaient en train de se décrotter le nez d'un geste convaincu.

— Dès son plus jeune âge, commenta Ludmilla Yperciel sur le ton respectueux d'une préposée à la visite de la galerie qui protège la Mona Lisa au Louvre, le petit Oswald Crumpett, comme il s'appelait avant que l'ange Mateyriel ne lui dise en rêve de le changer en Mégaplust, avait des dispositions de chef. Il fut choisi par une grande chaîne de restauration pour jouer dans des commerciaux à la télé. On l'avait surnommé « Bébé Fatso ».

— Quel âge avait-il à cette occasion, demanda l'une des jumelles Lalancette, celle qui « perlait » avec un accent français de l'Abord-à-Plouffe ?

— Selon sa mère, il avait cinq ans et demi. Il venait tout juste de perdre sa première dent. Regardez bien, vous allez la distinguer à l'écran.

Comme de fait, un *zoom* instable mit en évidence une canine jaunie couchée dans un écrin bleu royal bordé d'un liséré doré.

— Sa Sainteté en avait perdu deux la même semaine. Il a malheureusement avalé l'autre durant son sommeil et elle ne fut jamais repérée en dépit de fouilles assidues dans ses... euh... euh... résidus de digestion. Toujours selon le même rituel, sa mère le faisait grimper au sommet d'un escabeau après avoir attaché la dent branlante à un fil noir numéro 10 relié à un fer à repasser. Une fois en haut, elle lui demandait de jeter le fer sur un coussin déposé sur le prélat de la petite cuisine. Ses parents croyaient en une méthode d'éducation dite de *tough love* ou *amour dur* (ce qui fit ricaner Ozias, qui avait l'esprit mal tourné) ; c'est la raison pour laquelle ils n'allaient pas chez le dentiste. La *Sainte Canine*, comme on l'appelle depuis, est devenue la relique la plus révérée par ses fidèles. Elle est l'équivalent du *Saint Prépuce* dans la religion catholique.

Peu de ses auditeurs ayant entendu parler en ces termes de l'appendice pénien de Jésus que l'on charcuta jadis dans une intention religieuse, il n'y eut aucune réaction notable dans l'assemblée. Sœur Soja attendit vainement que l'image suscite un clignement d'œil pour se relancer dans une envolée oratoire à l'apparition sur l'écran d'un petit pot de nourriture pour bébés contenant un mystérieux liquide verdâtre.

— Ce contenant est une réminiscence (Ozias leva les sourcils, n'ayant jamais entendu ce mot auparavant) de ce

que l'on considère comme le premier miracle de Mégaplus. Après son lunch, qui avait consisté en partie à manger de la purée d'avocat en pot, le petit Oswald Crumpett a désobéi à sa maman et a sauté dans la piscine hors terre familiale sans respecter le mot d'ordre d'attendre une heure auparavant. Il avait à peine deux ans à l'époque. Malheureusement, son flotteur en forme de bouée de sauvetage surmontée d'une tête de Donald Duck s'est fissuré contre une aspérité métallique d'un support de la structure, et le pauvre enfant, qui ne savait pas nager, a coulé au fond. Attirée par ses cris, sa mère...

— Pardon Sœur Soja, l'interrompt l'autre jumelle Lalancette, – qui « perlait » bien elle aussi mais avec un accent de Française de Longueuil – comment sa mère pouvait-elle ouïr ses cris si le garçonnet était sous l'eau ?

— Euh... Je crois qu'il a crié en se débattant... quelques petites secondes avant de sombrer. Quoi qu'il en soit, il fut sorti de l'eau et étendu sur les dalles du patio. Sa mère voulait lui faire le bouche-à-bouche, mais ignorait de quoi il s'agissait. Elle était au désespoir. Soudain, Oswald a remué de lui-même, s'est tourné sur le ventre et de sa propre volonté a vomi l'eau de la piscine que sa mère s'est empressée de recueillir dans le petit pot que voici avec l'aide d'une poire à arroser les rôtis. Ce qui explique en partie sa teinte étrange. Madame Crumpett venait de comprendre que son enfant était destiné à de grandes choses. Fait à noter, la poire est elle aussi vénérée par les fidèles de Mégaplus, ajouta Ludmilla pendant que l'objet en question apparaissait à l'écran dans un boîtier vernis recouvert d'une vitre, précaution qui n'avait pas empêché l'objet en plastique de se ratatiner.

— Moi, murmura Oswald à Jérôme, s'il avait fallu que je mette dans des petits pots tout le Gin que j'ai vomi dans ma vie, ça m'aurait pris un entrepôt.

Quelques ricanements de ses voisins immédiats lui firent comprendre que cette parole n'était pas passée inaperçue. Sœur Soja se hâta de hausser le ton pour ne pas perdre la mainmise sur ses fidèles.

— Et voici l'objet qui a permis à sa mère de comprendre que le créateur destinait son fils à changer l'histoire de toutes les religions.

La caméra tenue à la main fit un autre zoom incertain sur un meuble qui ressemblait à un comptoir de boucherie réfrigéré. Une mise au point malhabile permit enfin de saisir qu'il s'agissait d'une couche en tissu vieilli par le temps et sur laquelle était imprimée un... une... énorme tache indéfinissable durcie par les années. Ludmilla avait la voix émue lorsqu'elle expliqua sans rire que :

— Ces langes entouraient la partie fessière du petit Oswald lorsqu'il se produisit un autre miracle. Il avait 18 mois à l'époque. C'était un bébé tellement heureux qu'il ne se hâtait pas d'évoluer. Il aimait beaucoup les bonbons et le chocolat. Un jour qu'il en avait mangé beaucoup en cachette de sa mère, ses intestins furent soumis, durant sa sieste de l'après-midi, à une forte pression qui se transforma en diarrhée plutôt expéditive. Alertée par ses pleurs, sa mère vint à son secours. Elle retira la couche et qu'elle ne fut pas sa surprise de découvrir que le flot des saints excréments avait tracé sur le tissu les traits... d'Elvis Presley !

— Hooonnnn !!! firent des sexagénaires émues au rappel du dieu rock de leur adolescence.

— Et regardez attentivement ce gros plan.

Le caméraman avait introduit dans le montage un gros plan fixe qui captiva les spectateurs durant une ou deux minutes. Puis, le silence commença à céder le pas à de brèves interventions à voix basse chez le public féminin.

— On distingue pas grand-chose...

— Ouan... Moi je trouve que ça ressemble plus à Michel Louvain...

— Hey, insulte pas Michel Louvain, toi. C'est encore le meilleur.

— Vous trouvez pas que ç'a l'air de Perry Como ?

— Moi, il me fait penser à Charles Trenet...

— Es-tu folle toi ? Trenet c'est pas un Américain. Il pourrait pas se retrouver dans la couche d'un petit gars de 18 mois, voyons. Non, moi, mon idée est faite, c'est Frank Sinatra...

Ludmilla était sous le choc. Elle s'était attendue à tout sauf à cela. Pourtant, au Colorado, chaque fois qu'elle avait montré le film à des catéchumènes, durant sa période d'apprentissage du métier de prêcheuse, il n'y avait eu personne pour nier que la tache disproportionnée représentait bel et bien le visage d'Elvis. L'inquiétude la saisit : après avoir délaissé la religion catholique, les Québécois étaient-ils devenus imperméables à tout enseignement mystique ?

Le bouquet fut la sortie bruyante d'Ozias :

— Reste si tu veux, mon Jérôme, mais compte pas sur moi pour t'accompagner à une autre soirée de fous comme celle-là. D'la marde, c'est d'la marde. C'est pas de la peinture à l'huile pour peindre des portraits. Si tu reconnais Elvis dans c'te croûte-là, t'as besoin d'une petite mise au point des neurones. Salut !

Jérôme ouvrit la bouche, mais la referma lentement. La fascination d'une vie éternelle en état orgasmique, précédée d'un cours préparatoire possible avec d'accortes veuves en état de manque, était trop forte. Il regarda Ozias sortir avec fracas, suivi de deux ou trois femmes d'âge tellement mûr qu'elles menaçaient de tomber à bas de leur canne.

La respiration de Sœur Soja se fit moins alarmante. Elle retrouva peu à peu la force de sourire à cette assemblée

hétéroclite qui n'avait plus sa belle homogénéité du début. Elle regarda discrètement l'heure à sa montre et fut atterrée de constater qu'il ne s'était écoulé qu'une demi-heure depuis le début de l'assemblée. Il fallait faire face.

— Mes bien chers amis, passons à une nouvelle activité religieuse. Je vais demander à deux beaux hommes vigoureux de distribuer un petit feuillet sur lequel est imprimé un cantique qui fut populaire durant la Deuxième Guerre mondiale et qui va vous rappeler de bons souvenirs.

Aussitôt, Jérôme fut à ses côtés, prêt à se montrer serviable. Il n'avait pas oublié que Ludmilla l'avait accueilli dans son lit la veille de son départ pour les États-Unis. Qui sait ? Peut-être se montrerait-elle toujours aussi accueillante s'il devenait officiellement l'un des membres de sa secte ?

— C'est la version française de la chanson américaine « *Praise the Lord and Pass the Ammunition* ». Vous êtes prêts ? Écouter bien la musique, je suis sûr que ça va vous revenir.

Elle extirpa de sa burka rose *gomme baloune* un petit lecteur de CD qu'elle brancha au téléviseur. Le volume était suffisamment élevé pour rejoindre presque toutes les oreilles sourdes de la salle. Ici et là, des yeux s'allumaient. Du plus profond de leur enfance et de leur adolescence remontait dans l'esprit de ces vieux et de ces vieilles le souvenir de cette ballade guerrière qui avait donné le ton au patriotisme religieux d'une époque troublée. Ils se mirent à marmonner l'air en sourdine.

— Bravo ! Vous êtes formidables. Ensemble : « *Gloire au Seigneur, Engageons la bataille, Gloire au Seigneur, Engageons la bataille, Gloire au Seigneur, Engageons la bataille pour la liii-ber-té !* » Encore ! Nous allons le chanter jusqu'à ce que nous connaissions bien la partition !

Sœur Soja, songea avec une chaleureuse bouffée d'hor-

mones que Mégaplus serait fier d'elle. En quelques semaines seulement, elle avait appris la maîtrise non seulement du message simpliste de sa religion farfelue, mais aussi celle de la communication facile avec des personnes âgées laissées à elles-mêmes et qui ressentaient le besoin d'être en groupe pour fuir l'ennui et la peine dans laquelle la solitude les laissait.

Tout en continuant à chanter d'une voix tonitruante, elle alla prendre sur la table une sébile en osier tressé, garnie d'un rembourrage en velours noir.

Elle jeta un regard langoureux à Jérôme Bissonnette et d'un petit signe de tête lui indiqua le groupe qui faussait avec une unité déconcertante.

Le rouge aux joues, le vieil homme commença à faire le tour de l'assemblée pour y recueillir les oboles.

Ludmilla dirigeait sa chorale improvisée avec une fougue qui la mit en nage sous son accoutrement ridicule. Son désodorisant périmé ne tiendrait pas sous cette chaleur. Mais le cliquetis des pièces d'un et deux dollars qui tombaient dans la sébile improvisée lui donna du courage et lui fit oublier l'odeur de transpiration qu'elle dégageait sous sa burka.

Elle se convainquit que tout irait pour le mieux.



Debout à l'entrée de la taverne *Le chat blanc* de l'autre côté de la rue, François avait vu Ozias sortir de la salle de prière. Son air bougon en disait long sur le mauvais moment qu'il venait de passer sous la houlette de Sœur Soja.

Sans hésiter, le vieux récalcitrant traversa la rue avec assez d'énergie pour éviter de se faire heurter par un

véhicule impatient, mais non sans avoir mérité un concert de coups de klaxon d'un ado à casquette dont la voiture vibrait sous les coups de bouton d'une pièce musicale qu'on devait entendre à dix rues plus loin.

Ozias se retourna vers le jeune qui avait baissé la vitre pour l'engueuler. Il brandit les cinq doigts de sa main droite, fit un petit geste circulaire de la main gauche au-dessus des doigts et cria au chauffeur ahuri :

— Tu vois ça le cave ? Ben, c'est un bouquet de ça !

Et il lui fit un doigt d'honneur impératif du majeur droit.

François agrippa l'ancêtre au moment où l'ado menaçait de sortir de son auto, mais la situation tourna à l'avantage d'Ozias : les véhicules entassés derrière celui de l'adolescent des cavernes déclenchèrent aussitôt le quatrième mouvement de la symphonie inconnue des klaxons exaspérés pour qu'il cède le passage.

— Entre Ozias, je te paye une bière.

— Deux !

— Okay, deux. Mais tu vas d'abord me raconter ce qui se passe dans ce sous-sol.

La porte à butoir pneumatique se referma avec une plainte de chat enrhumé sur les deux hommes...

Six

Rachel et son père quittèrent le restaurant ensemble, en ce samedi midi qui faisait les yeux doux au printemps. Les lilas, devant l'église en attente de modification radicale, avaient écloso plus tôt cette année. Leur parfum prégnant, mêlé aux vapeurs du diesel brûlé des autobus municipaux à moitié vides, rendait Rachel mélancolique.

— Une autre église qui ferme ses portes, bout de viarge ! Qu'est-ce qu'y vont faire avec ? La transformer en mosquée, grogna son père ?

— Non. J'ai lu dans l'hebdo du quartier qu'on va en faire une bibliothèque.

— Pour une fois qu'il y a quelqu'un à la mairie qui a une idée intelligente...

Ils n'habitaient qu'à une vingtaine de minutes de marche de *La Galette de Séraphin*. Et même si Rachel avait passé l'avant-midi à arpenter rapidement la salle à manger, elle appréciait cette promenade, comme si elle la délivrait de la fatigue accumulée.

Monsieur Gingras saluait de la tête quelques connaissances. Il n'aspirait qu'à une longue sieste et à sa partie de hockey éliminatoire du samedi soir.

Rachel se prit à regarder les vêtements d'été dans les vitrines des magasins. Serait-elle plus visible aux yeux de

François si elle portait une autre tenue que son uniforme bleu poudre à col blanc ?

Celui-ci les avait salués en vitesse et s'était éclipsé en murmurant « À lundi » avant même qu'elle n'ait eu le temps de l'inviter à l'accompagner au cinéma.

Entre eux, tout se passait comme s'il la considérait intouchable, la fille du patron, une femme dont on dit « C'est une amie », mais jamais « C'est mon amie ». Et encore moins « Ma blonde ».

Les semaines s'égrenaient et François affichait toujours la même attitude fraternelle envers elle. Même durant les minutes creuses de l'après-midi où le train-train se limitait à servir des cafés ou des thés avec des beignes maison, il semblait toujours avoir trop de travail à la cuisine pour bavarder. La fuyait-il ?

Elle capta sa propre physionomie dans une vitrine. Était-elle si peu attrayante qu'elle ne plairait jamais à un homme ? Son regard désenchanté l'attrista. Elle se faisait l'effet d'être la Florentine de *Bonheur d'occasion* qu'elle avait lu au Cégep.

À un carrefour, son père et elle s'arrêtèrent pour attendre que le feu passât du rouge au vert. Quelque chose lui frôla l'épaule. Elle pivota et aperçut le visage d'un bébé d'à peine un an, engoncé dans le sac à bretelles que sa mère portait sur son dos. Il avait tendu la main pour la toucher.

La dame s'était arrêtée pour parler à une amie qu'elle croisait et ne s'était pas rendu compte que son enfant était à portée de mains de Rachel, qui lui sourit et lui toucha la menotte du bout de son index. Le sourire de l'enfant fut instinctif. Enhardie, elle fit de gentilles grimaces pour l'amuser.

Plus elle variait les mimiques, plus il s'animait. Tout à coup il éclata d'un petit rire irrésistible en gargouillis. La mère se retourna et la dévisagea, incertaine.

Le rouge au front, Rachel dit d'une voix hésitante :

— Vous avez un très bel enfant. Il est toujours joyeux comme ça ?

— Non, justement. Vous devez lui plaire beaucoup. Mais excusez-moi, il faut que j'avance. Le feu est vert et mon mari m'attend. Bonjour.

— Bonjour...

« Un enfant », se dit-elle intérieurement... « Il suffit qu'il y en ait un aux alentours pour nous retourner le cœur. »

La voix de son père la sortit de sa courte méditation.

— Tu m'avais pas dit que tu devais arrêter à la pharmacie ?

— À la quoi ? Ah oui, c'est vrai. Je te quitte. Je vais peut-être aller faire une petite tournée des magasins.

— Okay. Je m'en vas m'étendre un peu. Prends ton temps, je m'occuperai du souper.

— Merci, papa. À tantôt.

L'épisode du bébé avait aplani le *spleen* de Rachel. Elle tourna les talons et partit d'un pas léger, sans se rendre compte que son père la regardait s'éloigner jusqu'à ce qu'elle se fondît dans la foule bigarrée sur le trottoir.

Le sexagénaire avait compris que la jeune femme dissimulait une peine qu'il n'avait eu aucune difficulté à identifier. Il se détourna pour reprendre son trajet à pas plus lents. Il souffrait de voir sa fille souffrir, de faire la brave quand elle aurait dû pleurer et lui raconter les effets du remous qui tournoyait en elle à cause de l'indifférence de F.-M.

Il entra dans une succursale de la SAQ pour y acheter une bouteille de l'apéritif préféré de Rachel et un Bourgogne très distingué, s'il fallait en croire le prix. Puis il gagna leur appartement où le soleil de l'après-midi faisait danser la poussière dans les rayons obliques des stores.

Avant de s'étendre pour faire la sieste, il sortit un carré d'agneau du congélateur.

Il n'allait pas laisser Rachel dépérir sans rien tenter pour la soutenir. L'obliger à exciser sa peine d'amour. Au dépens de François s'il le fallait.

Rachel était son unique enfant. Il était bien décidé à ce que personne ne la rende malheureuse.



Jeanne ne quittait pas l'écran des yeux. Elle jouait machinalement du bout des doigts avec le boîtier du film que F.-M. avait apporté : *Les servantes du bon Dieu*, de Diane Létourneau.

La caméra suivait fidèlement les gestes minutieux des religieuses, s'attardant à leur environnement. On s'imprégnait d'une ambiance de travail constant, marqué par la régularité tranquille et la prévision mathématique. Un gros plan sur les mains d'une sœur qui plie un mouchoir immaculé lui parut symbolique parce qu'il exprimait en quelques secondes l'essence même de la vie de ces femmes : la pureté (la présence constante du blanc dans l'image exerçait un effet captivant), la précision dans le geste en apparence le plus futile, le détachement, le service à autrui...

Assis chacun dans un fauteuil, Jeanne et F.-M. découvraient, de la vie quotidienne de ces femmes, une espèce de fatalité sereine qui semblait mouler leur personnalité à l'image des mères québécoises des générations antérieures.

Le générique de fin commença à dérouler.

— Je n'avais pas revu ce film depuis sa sortie dit Jeanne, en tendant la main vers une tasse de tisane maintenant froide. Je ne m'en souvenais plus. Vous l'avez trouvé à l'ONF ? Pourquoi l'avez-vous choisi ?

— Difficile à expliquer. Une préoccupation...

Et F.-M. de lui relater les facéties de Ludmilla Yperciel et de sa secte telles que racontées par Ozias.

Jeanne échappa un ricanement joyeux à la description des *artéfacts* que la vestale de la Trampoline céleste avait révélés à l'assistance.

— Est-ce une illuminée démente, votre fausse bonne sœur ?

— Non, je ne crois pas. Jusqu'à présent, elle est toujours très en contrôle d'elle-même. Mon avis est qu'elle croit véritablement à ce qu'elle raconte... ou à ce que ça peut lui rapporter. Le problème est que ses talents de persuasion sont très grands. Selon Ozias, presque toute la salle était conquise.

— Et le rapport avec le film ?

— Je... Je n'ai jamais été pratiquant. Ma mère m'a tenu à l'écart de toutes les religions. Je ne sais trop comment ça marche... Je voulais voir de visu comment fonctionne un groupe de croyants ensemble.

— Vous avez une drôle de façon de dire cela...

— Vous trouvez ?

— Écoutez. Un groupe de femmes âgées qui ont consacré leurs vies à être les servantes de Dieu en prenant soin de ses prêtres, ça n'a rien à voir avec *Elmer Gantry*.

— Le film de Richard Brooks ?

— Tiens... Votre culture cinématographique n'est pas feinte. J'en suis très heureuse.

F.-M. rougit. Il aimait être apprécié, savoir ses connaissances reconnues. Cela ne lui était pas souvent arrivé.

— Et qu'est-ce que vous attendez de moi ?

En mettant en marche le rebobinage de l'appareil VHS, debout devant le téléviseur, il murmura :

— Quelques-unes des personnes présentes à la réunion ne sont pas en mesure de se défendre. Je les connais. On

les voit de moins en moins avec les *Pitonneux grisonnants* dont je vous ai parlé. Elles s'ennuient, seules. Elles ont besoin de réconfort constant. Elles n'ont pas beaucoup d'argent et cette femme le leur arrache par ses quêtes. Je...

Jeanne le regardait, impassible. Le chuintement de plus en plus accéléré du rembobinage agissait comme une minuterie qui s'égrène dans un jeu idiot à la télé. F.-M. faisait de petites moues à répétition, signe d'une réflexion embarrassante chez lui.

Puis la petite flamme de l'intérêt s'éteignit dans les yeux du cinéphile. Le silence flotta autour d'eux durant quelques secondes.

Les échos assourdis d'une conversation dans le corridor leur parvinrent. François sortit de son mutisme pour dire sur un ton faussement rassuré :

— Après tout, je m'en fais peut-être pour des riens. Ils sont assez vieux pour savoir se défendre. Personne ne leur a mis une carabine contre la tête pour les forcer à adhérer à la secte.

— La coercition, ça n'a souvent rien à faire avec la violence physique, dit Jeanne sur un ton calme. Mais, tout à l'heure, j'ai eu l'impression que vous vous sentiez concerné...

— Moi, concerné ? J'ai déjà assez d'ennuis sans prendre sur moi les problèmes des autres. Je les plains, cependant.

— Je suis persuadée que cela va beaucoup les aider, commenta Jeanne avec un malin rictus.

F.-M., touché par l'ironie de la répartie, s'empressa de retirer la cassette après quelques clacs sonores saluant la fin du rembobinage. Il avait prévu visionner un autre film avec Jeanne, mais n'en ressentait plus l'envie. Comment lui dire ?

La retraitée faisait durer l'instant, mine de rien. Elle s'était rendu compte de l'état d'esprit de son jeune compagnon, mais attendait que la décision vienne de lui.

Il prit comme à regret le boîtier qui contenait le deuxième film, examina l'endos, puis l'envers, s'attarda à lire le texte promotionnel.

— Vous n'aimez pas Truffaut ? demanda-t-elle d'une voix neutre.

— Euh... Si. *La nuit américaine*... Hmmmm...

Jeanne fit mine de ne pas percevoir son hésitation. Elle avait compris qu'il n'était pas d'humeur à poursuivre le visionnement et qu'il espérait que la décision d'interrompre la séance viendrait d'elle, mais elle n'avait aucunement l'intention de lui faciliter la tâche. Depuis quatre semaines que F.-M. se pointait chaque dimanche après-midi de façon ponctuelle à son appartement, elle avait eu l'occasion de l'évaluer. À ses yeux, il se montrait souvent incapable de s'affirmer, de faire des choix, de prendre des décisions à moins que la situation ne s'avère exigeante.

Elle avait deviné que les belles manières de son jeune ami, ses opinions toutes rondes, sans aspérités susceptibles de soulever un brin de querelle, cachaient au fond un tempérament velléitaire qui le rendait malheureux. Sa trop grande sensibilité en faisait le personnage idéal du théâtre de boulevard qu'il se jouait à lui-même, de façon à obliger les autres à prendre des décisions qu'il endossait immédiatement.

— Qu'est-ce qu'il y a François ? Vous avez un autre rendez-vous et vous n'osez me le dire ?

— Non, non, rétorqua-t-il aussitôt en rougissant. Je... Je ne veux pas vous peiner...

— Je ne me mets pas à mal pour des peccadilles, vous savez. À mon âge, on a vu neiger !

— Oui, je m'en doute... C'est autre chose...

Elle attendit, apparemment impassible. Son visage encore beau s'était paré d'un sourire quasi imperceptible. F.-M. osa la regarder. Il se sentait délicieusement mal en sa pré-

sence parce qu'il ne pouvait chasser le sentiment qu'il aurait souhaité que Jeanne s'approprie la place que sa mère avait occupée dans sa vie. Il subissait une rechute, la première depuis la rupture d'avec sa mère et d'avec Eugénie ; il se languissait du cocon qui lui avait servi de vie jadis.

Le regard de Jeanne lui fit baisser les yeux. Il fallait parler, s'expliquer. Il choisit de mentir.

— Je crois que je ne suis pas le compagnon idéal aujourd'hui. J'ai une migraine et ça ne me prédispose guère à visionner un autre film. Nous avons eu une semaine difficile. Il y a de nombreux travaux de construction et de démolition dans le quartier où est situé le restaurant et... euh... ça nous amène une clientèle plus nombreuse avec tous ces travailleurs qui aiment la cuisine de type familial.

— Est-ce que la réfection de l'église Sainte-Monique est déjà entreprise ? Vous savez l'église que l'on va transformer en bibliothèque ?

— Euh... Je ne... saurais dire...

— Pourtant je n'ai rien vu à la télé ni dans le journal à ce sujet.

— Euh... Je ne suis pas beaucoup l'actualité... C'est peut-être la raison de l'augmentation de la clientèle...

Jeanne avait compris que F.-M. n'aurait pas gagné le concours du menteur de l'année dans un village reculé. Elle devait se forcer pour ne pas déjouer sa triste manœuvre. Elle le laissa descendre seul la pente vers le mensonge de petite vertu.

— Donc, comme je vous le disais, je crois qu'il me faudrait prendre quelque repos aujourd'hui. Je me lève tôt demain matin pour ouvrir le restaurant, préparer ma pâte à crêpe, trancher les fruits, les tomates... Vous savez, nous essayons d'habituer la clientèle de ce quartier populaire à mieux s'alimenter...

— Ah, vous ne m'en aviez pas parlé. C'est une attitude qui vous honore.

— Oui... Oui... Nous sommes préoccupés par le... euh... problème de la malbouffe... chez... les... jeunes et les...

— Moins jeunes ?

— Oui ! Oui ! Exactement.

— Alors, dans ce cas, je serais mal avisée de vous retenir contre votre gré. Allez prendre mon sac à main sur le buffet dans la cuisine. Je vais vous régler vos honoraires. Vous comprendrez que je ne peux vous verser le tarif habituel puisque vous n'avez été présent que durant la moitié du temps normal.

— Cela va de soi...

— La semaine prochaine, n'apportez pas de films. Je veux revoir quelques vieux films Super 8. Vous saurez faire fonctionner le projecteur ?

— Ça ne devrait pas poser de problème...

— Vous ne répondez pas directement aux questions ?

— Moi ? Ça... ça doit être la migraine...

— Pauvre enfant. Allez vous reposer et n'oubliez pas d'être en forme pour la projection de dimanche prochain. Reposez-vous surtout. Vous êtes essoufflé comme un renard pourchassé par une horde de chasseurs à courre.

— Les heures de travail sont longues et stressantes...

— Il faut apprendre à profiter du temps présent, François. Laissez aux vieilles personnes les regrets de n'avoir pas fait tout ce qu'elles auraient voulu faire. Tenez.

Dès qu'il eut la somme en main, F.-M. la fourra dans une poche de son jeans, serra la main que lui présentait Jeanne et se hâta de sortir.

Restée seule, Jeanne sourit plus avantageusement encore.

— Il connaît sans doute une mauvaise passe, se dit-elle, en s’asseyant dans le fauteuil roulant. Pauvre lui : il ment comme un arracheur de dents et de plus il fabule. Il faudra mieux choisir les films dorénavant.



La R-5 de François *tout court* paressait dans le flot des véhicules qui rentraient à Montréal sur l’autoroute 40. Plusieurs voyageurs se tournaient dans sa direction pour s’étonner de l’apparent bon fonctionnement de la petite voiture mythique des années 1970-1980.

— Où peuvent donc aller tous ces gens, se demanda-t-il ? Quel plaisir peut-il y avoir à admirer l’arrière des voitures des autres sur des kilomètres et des kilomètres ? Est-ce que tous ces gens sont à ce point nostalgiques de la campagne ou est-ce que ce sont tous des immigrants à la ville qui s’ennuient tellement de leur patelin qu’ils ne peuvent s’empêcher d’y retourner chaque dimanche rendre un culte aux bourgeons nouveaux ?

Au même moment, une voiture conduite par un vieillard accompagné de son épouse au visage fripé, arriva lentement à sa hauteur dans la travée de droite. Le conducteur, sans doute nerveux de voir sa petite balade dominicale prendre l’allure d’un cauchemar dans cet embouteillage de tortues de métal, s’assurait de laisser beaucoup d’espace entre sa voiture et la précédente.

La dame tourna la tête en direction de F.-M. en s’inclinant vers l’avant et lui adressa un sourire affectueux qui ne fit qu’accroître les rides de son visage. François lui fit un petit signe de la main.

Des appels de klaxon à répétition, du genre *trompette-de-charge-de-cavalerie*, explosèrent derrière le véhicule du

vieillard. François détourna le regard vers la source du tapage. Un jeune quadragénaire, conducteur d'une voiture de luxe, s'énervait derrière le pauvre homme anxieux qui ne parvenait pas à se décider à accélérer.

La hargne de l'énergumène croissait à chaque coup de frein. Il se tenait tellement près de sa victime qu'il aurait pu heurter le pare-chocs de la petite voiture.

Soudain, il fit une manœuvre de dépassement par la droite sur l'accotement et accéléra à toute vitesse pour doubler. À sa hauteur, il fit un doigt d'honneur à la vieille dame en la regardant d'un air furieux qui rendait sa moustache encore plus ridicule.

Cet instant d'inattention fit dérapier sa voiture sur le sable et le gravier accumulés par les chasse-neige durant l'hiver. Il lutta à coups de volant de gauche à droite pour reprendre la maîtrise du véhicule, mais glissa vers le bas-côté ; le nez de sa grosse cylindrée vint s'arrêter à quelques centimètres seulement du ruisselet créé par les pluies abondantes de la semaine précédente.

Les voitures roulèrent lentement à la queue leu leu devant le sinistré qui ne semblait susciter la sympathie de personne. Sans doute avait-il harcelé ainsi les autres conducteurs sur plusieurs kilomètres.

Un loustic derrière François klaxonna « Ce n'est qu'un début, poursuivons le combat ! », repris en chœur par quelques autres.

Ce concert ironique déclencha la rage de l'impatient, debout à côté de sa rutilante *bébelle* échouée sur la terre spongieuse. Il asséna un violent coup de pied sur la portière. Réalisant qu'il venait de bosseler sa propre voiture, il se figea, éberlué de sa colère de pauvre con.

Au même moment, il se produisit une accélération devant la R-5 de François qui passa lentement à la gauche

de la voiture du vieux couple. La dame et son mari se tournèrent vers lui pour le saluer de la main, un sourire ironique aux lèvres.

François leur sourit à son tour et continua de progresser avec la marée inexorable. Il pensait :

— Pourquoi la stupidité est-elle un mal si répandu chez la race humaine ? C'est trop facile de s'en prendre à de pauvres gens qui n'ont aucun moyen de se défendre contre les abus. Bon, voilà que je repasse mon costume de super héros...

Il se renfroigna aussitôt. Il n'avait guère eu l'occasion d'éprouver de la considération pour quiconque depuis son enfance et voilà qu'en quelques jours à peine il devait s'avouer que le sort de parfaits étrangers l'avait touché deux fois.

Il pigea un boîtier de CD dans la pochette de la portière gauche et, les yeux rivés sur la circulation, le déposa sur le siège de droite pour sortir tant bien que mal le disque qu'il inséra dans un lecteur relié à la radio de l'antique auto.

La voix de Judy Garland, vieillie par l'alcool, s'éleva avec une puissance qui le subjuga.

« *Somewhere, Over The Rainbow...* »

La voix était demeurée aussi belle qu'émouvante en dépit de l'âge.

Sept

C'était jour de pâté au poulet à *La Galette de Séraphin* et la pause du midi des policiers des environs avait vu s'agglutiner au comptoir sept ou huit constables qui accordaient beaucoup de crédibilité à l'affichette accrochée sur le mur face à eux : « *Même votre mère n'en faisait pas d'aussi bon* ». Le restaurant avait bonne réputation.

Les voix avaient atteint un sommet de décibels. Les finales de la Coupe Stanley motivaient de nombreuses conversations. Rachel devait hausser le ton et même crier pour se faire entendre en prenant les commandes. La musique d'ambiance avait connu des funérailles de première classe depuis trois quarts d'heure sous l'assaut des rires et des interpellations.

Le repas du midi était souvent l'occasion d'une franche exubérance qui contribuait à accroître les migraines des trois employés du petit restaurant familial.

Dans la crainte d'avoir mal calculé le nombre de portions nécessaires, tous trois s'efforçaient tout de même de relever le défi de servir les clients avec le sourire.

À intervalles irréguliers, son père surgissait de la cuisine pour aider Rachel à faire le service et à gérer la circulation de la clientèle en l'incitant finement à ne pas accaparer les tables trop longtemps après avoir avalé dessert et café. Cinq

personnes attendaient, debout dans l'entrée, que des places se libèrent.

À la cuisine, la chaleur donnait l'impression à F.-M. d'être préposé à la buanderie d'un hôpital. Il poussait un soupir de reconnaissance chaque fois qu'un client commandait un autre plat que le fameux spécial du jour. En brassant un panier de frites dorées dans l'huile bouillante, il termina la préparation d'un *cheeseburger* (avec tranches de Brie s'il vous plaît !), ajouta à l'assiette de la salade mixte à l'aide d'une pince, piqua un cornichon maison sur un cure-dent en plastique rouge sur le dessus du pain, déposa une généreuse portion de frites dorées et courut presque déposer l'assiette sur la table où Rachel viendrait la chercher sous peu. Un coup de clochette suffisait à la faire accourir.

Comme si la télépathie fonctionnait à plein régime entre eux deux, elle entra au même moment où le doigt de F.-M. faisait retentir le timbre. Elle ajouta deux autres commandes au tourniquet métallique au-dessus de la table de préparation du cuisinier.

— Deux autres pâtés au poulet ! Un avec frites, l'autre avec purée au Parmesan !

— Fichtre, mâtâme, entrez ou sortez mais cessez ce va-et-vient ridicule, répondit François avec un accent franchouillard. Sérieusement, Rachel, tu peux commencer à dire aux nouveaux arrivants que nous allons manquer de pâté et qu'ils devront choisir autre chose.

— D'accord, chef !

Elle saisit l'assiette du hamburger et sortit en coup de vent.

La porte n'était pas sitôt fermée qu'elle battit pour laisser passer M. Gingras de mauvais poil, un balai dans une main et un porte poussière rempli de verre brisé dans l'autre.

— Y'a un grand *tarla* qui a échappé son verre de bière par terre. Tu devrais voir le dégât. Viarge, y'a des journées où je me demande pourquoi je fais encore ce métier-là, torrieux. J'serais-t-y ben en Floride, verrat !

Les débris cliquetèrent dans une poubelle. Il alla remplir un seau d'eau au fond de la cuisine, dénicha une serpillière qui connaissait une vieille malheureuse et retourna à la salle pour *mopper* le plancher.

F.-M. reprit la préparation des deux plats commandés. Une fois ces assiettes servies, il ne resterait plus que trois portions de pâté au poulet.

Il cessa de prêter attention au brouhaha de la salle à manger et travailla d'instinct. Il avait l'œil pour équilibrer les portions juste ce qu'il faut à force de rythmer ses gestes sur ceux de M. Gingras, depuis son arrivée impromptue dans le petit restaurant l'automne précédent.

Il revit le visage épuisé de M. Gingras ce jour-là. Le désarroi de Rachel qui parvenait à peine à contenir ses larmes parce que son père ne suffisait plus à la tâche, tout à son deuil.

Depuis quelques semaines, le même air harassé semblait avoir reconquis les traits du vieil homme. Il n'en était pas au point de multiplier les erreurs, mais F.-M. devait porter attention aux recettes qu'il préparait. Quelques clients en avaient touché mot à Rachel, en l'absence de son père dans la salle. Il salait trop. Ou bien la soupe goûtait l'eau. Ou son poudding-chômeur n'était pas assez cuit.

François était sûr que les pertes de mémoire n'étaient pas responsables. M. Gingras avait l'esprit alerte et se chargeait encore de la comptabilité, des commandes aux fournisseurs, de la vérification des stocks. Mais il laissait de plus en plus souvent la préparation des menus à Rachel et la grosse cuisine à F.-M.

On aurait dit qu'il manquait d'intérêt désormais pour son restaurant. La confection des mets qui avaient fait sa réputation dans le sud-est de Montréal ne lui inspirait plus de fierté. Ni de plaisir. Il soupirait, le regard dans le vague, durant les minutes creuses de l'après-midi. Il accomplissait sa tâche, mais sans la dévotion qui avait convaincu F.-M. de travailler là. Il prit soudain conscience que le niveau de décibels avait beaucoup chuté dans la salle.

Il s'approcha de la porte battante avec les deux assiettes de pâté au poulet pour aller les servir lui-même aux clients. Ça lui permettrait de constater la raison de cette étonnante baisse d'activité.

À peine avait-il mis les pieds dans la salle que Rachel lui prit les assiettes des mains de façon agitée pour aller les porter à deux jeunes femmes qui les dévoraient déjà des yeux à son approche.

Mais l'attention du cuisinier était déjà attirée par un autre spectacle. M. Gingras se tenait debout près d'une table du fond, sa vadrouille solidement plantée dans le seau d'eau, au sol. Il gesticulait de l'autre main. Il se tourna pour faire un grand geste et désigner la salle bondée. Son déplacement permit à F.-M. de voir que les deux joyeux commensaux qu'il haranguait étaient Soeur Soja et son inévitable chien de poche, Jérôme Bissonnette.

Le vieux à main chercheuse avait adopté un déguisement en harmonie avec celui qualifiable d'islamo-hassidiquochrétien de sa compagne de table. Il portait un *clergyman*, un châle de prière blanc à rayures bleues et un petit galurin bleu poudre à la Gandhi planté bien à l'horizontale sur son crâne.

Il affichait l'air satisfait du chat qui a avalé la souris qui le narguait. Nul doute que Ludmilla la prêtresse avait eu quelque chose à dire dans ce nouvel accoutrement, proba-

blement en accueillant Jérôme le libidineux dans son lit. Pour lui, le ciel promis par la doctrine de la Trampoline Céleste avait ouvert ses portes plus tôt...

La voix de M. Gingras résonna :

— Écoute-moi bien, Ludmilla Yperciel. Tu viendras pas me dire ce que je dois mettre au menu.

— Léon, cher Léon, répondit l'égérie de Mégaplus sur le ton mielleux d'une Mormone qui refuse d'entendre le « Crisse ton camp ! » qu'on vient de lui crier à tue-tête. C'est pour le bien de ta clientèle que je te dis cela. Plusieurs de nos amis des *Pitonneux grisonnants* sont maintenant des assidus de nos réunions de prière. Ce sont des personnes âgées qui ont besoin de nourriture saine pour vivre. Ce que tu leur offres dans tes plats, c'est du mauvais cholestérol qui bloque leurs artères et qui met leur vie en danger.

— Depuis quand tu te préoccupes de la santé des autres toi ? T'as pas l'air mal nourrie quand je te regarde le tour de taille ! Il y a six mois, tu venais chaque matin que l'bon dieu amène manger tes œufs au bacon, ton pain blanc, des confitures sucrées, des tranches de fromage Oka... Tu buvais trois cafés avec trois cuillerées de sucre blanc dans chaque tasse pis de la crème à 35 %. T'avais pas l'air de t'en plaindre !

Le visage de Sœur Soja s'assombrit. Elle plissa les yeux et serra les dents.

— Pourquoi tu l'écoutes pas, Léon ? osa murmurer Bissonnette de sa voix de fausset.

— Jérôme, tu peux venir au restaurant même si t'es accoutré comme la chienne à Jacques. Mais, parle pas. T'aggraves ton cas.

Ludmilla se recomposa un visage moins désagréable, posa la main sur l'avant-bras de son amant et poursuivit toujours sur le même ton agaçant d'un être supérieur qui a

reçu une formation avancée d'emmerdeur *cool* et a été diplômé avec la mention *magna cum laude*.

— Mégaplus et sa *Trampoline céleste* m'ont fait comprendre qu'il y avait d'autres voies pour aller au ciel. Les pois chiches, la salade de carottes fraîches, le thé des Carmélites, la soupe à l'ail quotidienne constitue un excellent départ vers un esprit sain dans un corps sain. C'est ainsi qu'on apprend à distinguer les chakras des âmes les plus fortes. Tout ce que je te demande, c'est d'offrir un choix aux membres de notre communauté. Tu sais que je peux t'approvisionner en produits bien frais.

Les convives s'étaient tus, éberlués par l'entretien qui se déroulait sur un ton toujours à la hausse. Rachel et F.-M. ne savaient plus quelle attitude adopter. M. Gingras était-il au bord de la crise de nerfs ou allait-il tomber à genoux et s'écrier qu'il connaissait son chemin de Damas et qu'il allait révolutionner le mode d'alimentation des petits restaurants de quartier ?

— Oups, je connais mon père, dit Rachel à mi-voix à l'intention de François. Quand il fait semblant d'être à l'écoute, c'est qu'il s'apprête à faire un mauvais coup. Vite, suis-moi !

Ils se dirigèrent en marche rapide vers la table des antagonistes. Trop tard ! Léon Gingras avait eu le temps de s'emparer de son seau d'eau sale et de le verser sur la tête de Sœur Soja. Bissonnette se leva vivement pour s'écarter en faisant basculer sa chaise, mais c'était sans compter la rapidité du restaurateur qui lui barbouillait déjà le visage à l'aide de sa vadrouille.

Des « Oh ! » et des « Ah ! » fusèrent dans la salle. Rachel retint les deux bras de son père en passe d'ébranler les colonnes du temple tant il était furieux. Il regarda le visage épouvanté de Ludmilla sous sa perruque qui prenait

une inclinaison en direction du sol. Ses deux bouclettes hassidiques pendaient lamentablement sur ses joues, comme des pénis au repos. Jérôme pigeait des serviettes en papier pour tenter d'éponger l'eau sale du visage de sa compagne de lit. Elle le repoussa violemment et se leva avec toute l'énergie que lui permettait sa corpulence comme pour se jeter sur Léon, mais aboutit dans les bras de F.-M. qui lui barra la route avec une politesse un peu brusque.

— Lâche-moé, toé grand niaiseux !

— Ça suffit Madame Yperciel. Je crois que vous feriez mieux de partir avant que nous appelions la police. D'ailleurs, j'y pense, nous n'aurons pas à le faire puisqu'elle est déjà ici. Les gars, vous pourriez venir nous donner un coup de main ? demanda F.-M. aux constables qui avaient observé la scène. Trois d'entre eux se levèrent aussitôt et s'approchèrent des deux énergumènes.

— Madame euh... c'est quoi votre nom déjà ? lui demanda le sergent Maheux.

— Je suis Sœur Soja, la représentante de Sa Sainteté Mégaplus ! !

— Ah... Je pense pas en avoir jamais entendu parler de ce pape-là. Mais ça n'a pas l'air que vous êtes la bienvenue ici d'dans. Qu'est-ce que vous diriez d'aller manger ailleurs ? Chez *Granole et Mandibule* par exemple ?

— Monsieur le policier, Sa Sainteté m'a confié la mission de défendre ses ouailles et c'est ce que j'entends faire. Je quitte, mais comme le Christ je renaîtrai de mes cendres après trois jours et je serai en mesure de combattre les effets nocifs de ces poisons meurtriers que ce monsieur considère comme de la nourriture. Mon combat se fera dans la paix, la joie et la bonne humeur. Mais je ferai fermer cet antre du malin. Arrive Jérôme !

— Oui, ma poulette...

— Je suis végétalienne militante, épais. Compare-moi à autre chose la prochaine fois.

— Oui, mon petit chou de Siam.

Le duo s'efforça de sortir avec toute la dignité de prosélytes échaudés qui craignent l'eau froide. Mais les applaudissements nourris des clients ne leur rendirent pas la chose facile.



Après le départ du dernier client, vers 15 h 30, Rachel avait nettoyé la salle commune et préparé les tables pour le petit-déjeuner du lendemain matin.

Elle rejoignit les autres à la cuisine sans se hâter et mit la main sur l'épaule de son père, resté muet depuis l'incident. Il avait fait tomber sa colère en faisant fonctionner les lave-vaisselle, pendant que F.-M. avait commencé à préparer les plats au menu du lendemain midi.

— Papa, je voudrais que tu ailles te reposer à la maison.

— Il reste de l'ouvrage à faire...

— Rien que François et moi ne pouvons faire. Je sens que tu es fatigué...

— Pas fatigué... Tanné...

Il scruta les deux visages.

— Bon. Okay, je suis fatigué. Si vous avez pu besoin de moi...

Léon retira son tablier, passa son veston chiffonné, embrassa sa fille sur la joue, fit un signe de la main à F.-M. et franchit la porte battante pour disparaître sans mot dire.

Tous deux s'activèrent en silence durant quelques minutes, chacun réfugié dans ses pensées. Rachel poussa la porte de la salle pour la maintenir ouverte avec une cale en

caoutchouc, de façon à ce que toute entrée de clients soit audible. Ce serait bientôt l'heure des chauffeurs de taxi haïtiens. Elle prépara du café frais et vérifia s'il restait suffisamment de pointes de tartes aux fraises dans le réfrigérateur vitré derrière le comptoir flanqué des tabourets pivotants.

— Ça va ? lui demanda F.-M. alors qu'elle rapportait le dernier plateau de vaisselle souillée à la cuisine.

— Pourquoi ça n'irait pas ?

— En effet, répondit-il simplement en détournant la tête.

Rachel se mordit les lèvres. Pour une fois que François se préoccupait un peu d'elle, elle le rabrouait. Apprendrait-elle un jour à ne pas se garder sur la défensive de peur d'être blessée ? Les barbelés qu'elle avait élevés tout autour de sa sensibilité avaient joué leur rôle depuis des années, mais à quel prix !

À 32 ans, elle se sentait devenir une *vieille fille* qu'on prendrait bientôt en pitié. Elle serait connue comme celle qui prend soin de son vieux père grognon, qui ne rechigne pas devant la tâche, mais qui n'a guère de temps pour la détente. Serait-elle toute sa vie une *waitress* de restaurant de quartier ?

Sa vie la rendrait-elle un jour heureuse ?

Elle rangea les derniers couverts et les ustensiles dans un lave-vaisselle libre, faisant le plus de bruit possible pour refouler sa triste méditation. Et peut-être pour signifier à F.-M. son désir de l'entendre lui demander de nouveau si elle allait bien, de façon à ce qu'elle puisse rapiécer ce moment déchiré qui aurait pu être différent.

Son compagnon de cuisine demeurait en apparence impassible, tout à la confection d'un gigantesque pot-au-feu qui laissait échapper des effluves rappelant son enfance à Rachel, quand elle venait manger au restaurant le midi,

au retour de l'école. Ses parents accueillirent leur fille unique avec ferveur. Elle se sentait protégée, aimée, libre de poursuivre des rêves. Des rêves sans anicroches où les parents ne meurent pas trop tôt. Où ils ont le temps de devenir des grands-parents...

Des bruits de conversation résonnèrent dans la salle. Elle replaça ses cheveux et marcha à la rencontre de ses chauffeurs de taxi préférés qui savaient la faire rire même quand elle était au plus profond de la déprime.

Resté seul, François s'appliqua avec encore plus de soin. Il brassa sa sauce à spaghetti avec lenteur pour mieux humer le parfum des herbes qu'il y mettait, recette très personnelle qu'il refusait de céder à quiconque et qui avait même fait oublier celle de Léon.

Ce genre de compétition était-elle à l'origine de la désaffection de M. Gingras pour son établissement ? Il ne l'avait jamais vu aussi à pic. Son geste à l'endroit de Ludmilla pouvait même être considéré comme une agression. Il fallait espérer que la fausse religieuse ne porterait pas plainte. Il est vrai qu'elle ne trouverait pas facilement de clients pour témoigner en sa faveur au tribunal.

Il entendait quelques bribes de conversation venant de la salle, souvent des éclats de rire. Rachel oublierait peut-être sa morosité. F.-M. profita du temps que les plats devaient encore mijoter en douceur pour sortir coutellerie et service des lave-vaisselle et les disposer au bout d'une longue tablette où ils attendraient le petit-déjeuner de demain matin.

Il comprit au changement de ton des conversations que les chauffeurs de taxi réglèrent leurs notes et gagnèrent leurs voitures pour une longue nuit de service.

Le loquet de la porte fut tiré bruyamment. La lumière se fit moins intense dans la salle. Rachel avait dû tourner la

pancarte accrochée sur la vitre de la porte. Ses pas rapides résonnèrent et elle entra à la cuisine.

— Je pensais à ça François... Euh... Qu'est-ce qu'il reste du repas de ce midi ?

— Je t'ai gardé la dernière portion du pâté au poulet. Si tu veux l'apporter chez toi pour souper...

— Et à part ça ?

— Du boudin noir pour une personne, deux grosses portions de purée carotte/pomme de terre, des petits pois... Comme dessert, du pouding aux bleuets. Il n'y a plus de tartes aux fraises.

— Qu'est-ce que tu dirais si on se faisait un petit repas ici dedans ? Je voudrais laisser sa soirée à papa. Je le trouve fatigué ces jours-ci. Il a pris l'autobus pour retourner à la maison, c'est tout dire.

F.-M. parut songeur. C'était la première fois que Rachel lui manifestait une telle familiarité. Ça présageait un repas qui se métamorphoserait en échanges de confidences. Était-il prêt à cela ? Il se sentait déstabilisé face à elle dans un endroit où il n'était que son employé en somme.

Son hésitation la fit réagir.

— Tu as peut-être d'autres projets ?

— Pas vraiment, non.

Ce n'était pas l'enthousiasme auquel Rachel s'était attendue. Elle allait renoncer quand il ajouta :

— Ça te tenterait de venir chez moi ? Ça sera du réchauffé comme ici, mais j'ai du meilleur vin que celui que demande notre clientèle.

— Tu m'invites... chez toi ?

— Sans intentions coupables ! Ce n'est pas un palace, loin de là. Tu es la première personne que j'invite. C'est un vrai entrepôt. D'ailleurs, j'ai un peu honte de t'inviter. Pourquoi ne pas aller manger du poulet rôti ? Il y a un *Bébert et Frites* à trois rues d'ici.

— Écoute François, du poulet dur et des frites molles réchauffées six fois, ce n'est pas mon genre. Je préfère nos restes, si l'invitation tient.

— Okay. Tu excuseras le désordre. Depuis que j'ai loué l'appart', il y a sept mois, je n'ai jamais trouvé le temps de le ranger. Je pense que c'est parce que je ne veux pas y rester.

Elle lui fit une moue d'approbation ironique et alla éteindre le reste des appliques, en laissant la veilleuse allumée près de la caisse. Ils sortiraient par la porte arrière qui donnait sur le stationnement où F.-M. garait son *antiquité* comme il avait surnommé sa vieille R-5. Rachel y laisserait sa voiture pour la soirée.



F.-M. s'écarta de la porte pour laisser entrer Rachel. Si elle sentit l'odeur de poussière et de carton qui flottait partout dans le minuscule *bachelor*, elle n'en fit pas la remarque. Mais elle réagit au capharnaüm.

— C'est original comme décoration. On ne sait pas si tu emménages ou si tu déménages. C'est une nouvelle tendance dans le milieu des célibataires ?

— En fait, c'est ma règle de conduite. Je n'ai jamais été scout, mais je suis *Toujours prêt* et *Jamais là*.

— Tu n'as jamais songé à t'inscrire à l'École nationale de l'Humour ? T'as la répartition facile pour un cuisinier qui n'a pas souvent affaire au client.

Accroupi en fourrageant dans le minuscule réfrigérateur sous le comptoir, François la regarda du coin de l'œil.

— Je sais que tu te moques de moi, mais je vais songer à cultiver mon sens de l'humour. Euh... je ne suis pas très pourvu en apéritif. J'ai de quoi confectionner des Negroni.

— Ben dis donc, tu fais rien pour attirer la pitié. Offrir des Negroni à la première personne qui te... rend visite.

— Je veux créer de bons liens avec la patronne.

— Continue, t'as le tour.

La gêne d'être seuls donnait des ailes à leur échange.

Rachel marcha jusqu'à la porte patio qui ne donnait sur rien. On avait sans doute réalisé trop tard l'impossibilité d'ajouter un balcon, au moment de la construction. C'était l'unique fenêtre de l'appartement et elle faisait face à un mur de briques à une distance de quelque trois mètres. Un garde-fou en acier forgé rappelait à l'occupant des lieux de se méfier en faisant glisser la porte pour aérer le minuscule appartement. Mais ne pas se pencher aurait signifié ne rien voir des environs et Rachel s'y tordit le cou pour repérer sur la gauche une partie du Stade Olympique payé par les fumeurs du Québec jusqu'à leurs derniers poumons.

— Une maudite belle vue sur Jérusalem, comme dit la vieille blague. Ça ne t'emmerde pas de ne jamais rien voir ?

— J'ai mon ordi, la télé et mes livres. Je passe un peu de temps à l'extérieur et je me couche tôt. Ça ne me dérange pas de ne pas reluquer les voisins et les petits oiseaux sur des branches d'arbres, répondit F.-M. en préparant rapidement les Negroni.

— As-tu l'intention de demeurer ici longtemps ?

— Les caisses n'ont même pas été ouvertes. Ça doit signifier une situation temporaire.

F.-M. lui tendit un verre d'apéro. Rachel fit tinter le sien contre celui de F.-M., le regard fixé sur les deux verres, comme si elle craignait qu'ils n'éclatent, ce qui lui évitait à la même occasion de le regarder dans les yeux. Elle poursuivit, sur un ton moins enjoué :

— Le temporaire devient parfois permanent. J'en sais quelque chose. Je devais travailler au restaurant de mes

parents quand j'étais ado pour me payer du linge, comme on disait. Puis, ensuite, l'université. Quinze ans plus tard, j'y suis tous les jours. Et les fins de semaine, je fais du vélo, seule. Je n'ai jamais eu vraiment l'occasion de me faire des amis. Toute une vie, hein ?

— Tu as payé ton université ? répondit F.-M. en entrant dans la cuisinette où elle pouvait le voir préparer le repas par une large ouverture donnant sur la table à repas et ses deux chaises.

Elle vint s'asseoir à la table en buvant une gorgée d'apéro.

— Eh oui ! Je voulais devenir puéricultrice en garderie. J'ai obtenu mon brevet, mais au moment où j'ai commencé à chercher du travail dans des commissions scolaires, mes parents ont exercé habilement leur chantage affectif, disant qu'ils avaient besoin de moi, qu'ils vieillissaient, qu'ils ne seraient pas toujours là, que j'étais leur fille unique, qu'ils voulaient me léguer leur restaurant... Enfin, tu vois le tableau. Le sort de l'enfant unique...

François la regardait de temps à autre, en préparant le repas. Il déposa le pâté et les légumes à réchauffer au four et mit le boudin à rissoler dans un petit poêlon sur la cuisinière. Le souvenir inattendu de Maureen, pour qui il avait plusieurs fois cuisiné, lui traversa la mémoire. Il le chassa en demandant :

— Au son de ta voix, je présume que ça n'a pas été facile de résister ?

— T'as tout compris.

Les yeux de Rachel luisaient. Il craignit qu'elle ne pleure. Il n'avait pas encore appris à supporter la présence d'une personne émue aux larmes dans son environnement vital. Il lui fallait réagir au plus tôt, sans trop se montrer empathique. Mais, il n'eut pas l'occasion d'afficher son

détachement simulé. Elle s'était ressaisie et poursuivait sur un ton plus assuré :

— Bon assez parlé de ça. Je suis une grande fille, je vais bien finir par mettre de l'ordre dans ma situation. D'ailleurs mon père m'a laissé entendre qu'il voulait que nous prenions le temps de discuter de tout ça prochainement. Peut-être veut-il vendre le restaurant ? Mais ce n'est pas le bon moment.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela, demanda F.-M., rassuré de la tournure de l'entretien. Avant de répondre, dis-moi seulement : blanc ou rouge ?

— Rouge.

— Attends, voir. Il se retourna vers le mur et ouvrit la porte de l'une des trois armoires suspendues.

— J'ai un pinot noir et un beaujolais.

— Je pense que mon père te paye trop cher, dit-elle en riant aux éclats. Va pour le beaujolais.

En tirant le bouchon, F.-M. ramena la conversation sur la question de la vente du restaurant.

— Pourquoi n'est-ce pas le bon moment de vendre ?

— As-tu remarqué que la clientèle des retraités a fondu depuis que Ludmilla a entrepris de sauver leurs âmes ?

— Ouais... C'est vrai que je prépare moins d'assiettes.

— Surtout le matin n'est-ce pas ? Ils adoraient venir prendre leur petit-déjeuner chez nous. Et les *Pitonneux grisonnants* n'ont pas réservé le restaurant pour leur rencontre mensuelle qui aurait dû se tenir, il y a deux semaines.

— J'ai cru que c'était dû à la grippe annuelle. Mais on m'avait laissé entendre que la Ludmilla n'était pas parvenue à regrouper une grosse cohorte.

— Détrompe-toi. Avec son bedeau Jérôme, elle a ratisé tout le quartier en faisant du porte-à-porte et elle a réussi à faire pression sur les personnes seules. Rosette

Richard, l'une des rares à continuer de venir manger à *La Galette*, m'a appris que Sœur Soja demandait des contributions de plus en plus élevées aux pauvres vieux qu'elle a embrigadés. Elle leur a aussi fait signer un engagement à boycotter notre restaurant de quartier tant que papa ne lui aura pas donné une autre vocation. Par contre, elle se montre très sélective. Tu te souviens du vieux couple, les Chayer ? Ils doivent être au début de la quatre-vingtaine. Ils ne sont vraiment pas riches et ont parfois de l'aide des Paniers de Noël à l'époque des Fêtes. Ils se payaient parfois un café au resto. Eh bien, Sœur Soja leur a demandé de ne plus venir à ses réunions lorsqu'elle a appris qu'ils ne pouvaient contribuer financièrement.

— Oh, oh. Ça sent l'arnaque cette histoire. Tout ça en prétextant défendre la purée de pois chiche sans sel et sans huile d'olive, le café à la chicorée sans sucre et sans lait, pas d'œufs qui sortent du derrière d'une poule, pas de laitue qui n'a pas été avalisée par Mégaplus, etc., etc. Je suppose qu'elle a, comme par hasard, ouvert une sorte d'épicerie dans son appartement ?

Rachel but une gorgée d'apéro et se passa la langue sur les lèvres.

— Hmm. Tu fais vraiment de bons Negroni. Mais pour répondre à ta question, non, elle n'a pas ouvert d'épicerie chez elle. Pour la bonne raison qu'elle a transformé son appartement à la fois en synagogue, en temple et en mosquée. Ça convient mieux à son costume. L'épicerie loge dans un petit local à un km d'ici environ. C'était une poissonnerie qui a fait faillite. Dans ce quartier-ci, le poisson n'a jamais fait fureur. Surtout chez les personnes âgées à qui l'on a enseigné de mauvaises habitudes durant l'enfance. Tu aimes le poisson toi ?

— Oui, beaucoup.

— Pas eux. Ils ont les vendredis maigres en horreur. Parce que leurs mères ne savaient pas comment apprêter le poisson et qu'en plus, elles devaient se contenter de poissons souvent pas frais.

— Mais qui t'a renseigné sur la secte ?

— Encore Rosette. Elle voulait participer à une réunion pour savoir ce qui s'y passait, mais Ludmilla lui a demandé de quitter parce que Jérôme Bissonnette ne lui a pas pardonné d'avoir failli lui casser les doigts. Elle se renseigne auprès des veuves et des femmes seules qu'elles continuent de fréquenter. Elle ne porte pas la Ludmilla dans son cœur. Toujours est-il que les membres sont obligés de s'approvisionner dans ce commerce-là uniquement et que ça leur coûte cher parce que ce sont tous des produits livrés des États-Unis.

— Comme par hasard, en provenance du Colorado où habite Sa Sainteté.

— Tu comprends tout.

F.-M. apporta les assiettes pendant que Rachel versait du Beaujolais dans les deux seuls verres sur pied qu'il possédait.

Ils prirent place à la table et, aussitôt, l'évocation des prouesses de prosélytisme de Sœur Soja sembla ne plus avoir la même importance. Ils mangèrent en silence durant quelques petites minutes puis, comme si la nourriture renflouait leur énergie, ils reprirent leur entretien.

— C'est étrange, fit F.-M., ne trouves-tu pas que les liens entre les gens ont tendance à toujours se ressembler ?

— Explique-toi...

— Je veux dire que, au bout du compte, nous passons une bonne partie de nos vies assis à une table à placoter sur tout et n'importe quoi ?

— C'est difficile de rester silencieux en compagnie de quelqu'un que l'on connaît.

— Ce que je veux dire, c'est que les circonstances de la vie semblent se répéter à l'infini. J'ai l'impression de toujours faire la même démarche. Combien de fois me suis-je retrouvé en train de manger avec une personne pour discuter ?

— Préférerais-tu aller faire du jogging au parc pour converser avec moi dit-elle en s'esclaffant ?

F.-M. sentit que l'entretien était mal parti. Avait-il été bien inspiré d'inviter Rachel à passer la soirée avec lui, tout compte fait ? Bien qu'il la trouvât gentille et sympathique, il avait toujours refreiné le désir d'une relation. Mais depuis qu'ils avaient mis pied dans son appartement, c'est elle qui paraissait lui envoyer des signaux aussi lumineux que ceux d'un phare dans la nuit. C'est du moins ce qu'il décodait. Et son visage lui semblait de plus en plus agréable à regarder. Il s'aventura à répondre.

— Bien sûr que non. Mais j'ai l'impression que l'on est prédestiné à vivre ce que l'on vit. À quoi ça sert de vouloir s'inventer une vie bien à soi ?

— Dis donc, t'es bien sombre tout à coup. J'ai l'impression que Don Quichotte découvre qu'il est obligé de se battre contre des moulins à vent, quoi qu'il choisisse. Personne ne peut échapper à l'obligation de manger, de dormir, de se déplacer pour des raisons qui manquent d'envergure, d'aller à la toilette, etc. Manger avec quelqu'un n'est pas une obligation, mais une façon agréable de passer le temps. Si ce n'est pas le cas présentement pour toi, dis-le moi et j'appelle un taxi.

— Mais non, ce n'est pas du tout ça...

La sueur lui mouilla le cuir chevelu et glissa dans son cou où sa chevelure était trop épaisse. Il redevenait au mauvais moment le François imprécis, anxieux, inadéquat. Il s'en voulut. Il but une rasade pour se donner bonne

contenance et mettre de l'ordre dans sa réflexion vaseuse. Rachel le fixa, la mine déçue. F.-M tenta de se reprendre.

— Laisse-moi m'expliquer, s'il te plaît. Quoique j'aie fait précédemment pour vivre une vie originale, j'ai toujours abouti à faire les mêmes choses que des milliards de gens ont faites depuis l'arrivée des premiers hominidés sur terre.

— Eh oui. Tout a été fait ; il s'agit de faire autrement. J'ajouterais : dans un esprit différent. L'entretien que nous avons est unique parce que nous sommes les seuls à pouvoir l'avoir. Ça me suffit.

François leva les yeux. Rachel tenait son verre levé en sa direction, en attente. Il saisit son verre à son tour et le fit tinter sur le sien.

— À Rachel, qui a une tête sur les épaules.

Elle rit et répliqua.

— Comme tout le monde !

Ce fut comme un moment de grâce où l'on retrouve la tranquillité intérieure et le plaisir de l'autodérision.

— Je crois que je me prends trop au sérieux.

— Je ne te contredirai pas là-dessus. Tu te connais depuis plus longtemps que moi, cher employé.

F.-M. pouffa de rire au moment où il allait boire. Quelques éclaboussures tombèrent dans son assiette presque vide. Rachel rigolait.

Il prit conscience qu'en ce moment fugace, il était presque heureux.



— Et puis ? Vous avez passé la nuit ensemble ?

Dans son fauteuil roulant, Jeanne le fixait avec un sourire affable.

L'audace de la vieille dame fit rougir F.-M. Il n'avait pu résister au plaisir d'évoquer sa soirée en compagnie de Rachel. La question de Jeanne l'intimidait. Il s'emmêla dans la pellicule super-8 qu'il tentait d'insérer dans le projecteur.

— Jeanne, voyons ! Évidemment que non ! Je suis allé la reconduire au restaurant avant minuit pour qu'elle y récupère la voiture de son père.

— Pas de baisers torrides ? !

— Sur la joue. Nous ne sommes que des amis. C'est ma patronne avant tout.

— Vous n'avez pas inventé le risque, vous. À trente ans, vous vous comportez encore comme un adolescent sans audace.

— S'il vous plaît, Jeanne, vous me rappelez ma mère quand vous me faites ce genre de remarques. Et vous raconter mes relations antérieures avec les femmes ne fait pas partie de notre entente. Ah voilà ! Ça fonctionne. On change de sujet ?

— D'accord, François. On reparlera de tout ça si jamais vous en avez le goût. Vous ne vous demandez pas pourquoi je veux revoir ce petit film en super-8 ?

— Je suppose que c'est important pour vous ?

— Oui. Et pour vous aussi. Vous allez le constater. Il date du 24 juin 1979. Ça ne vous dit rien, je suppose...

— Non. Ma mère n'était même pas enceinte de moi. Ah, je vois ce que vous voulez dire : c'était la St-Jean ?

— On dit aussi la Fête nationale... Mais la vraie raison est que j'aimerais me remémorer ce moment typique d'un temps qu'on ridiculise de plus en plus. Le temps de la ferveur.

— Vous auriez fait bon ménage avec ma mère. Les mêmes idées nationalistes, le même vocabulaire, la même nostalgie du passé...

— Cela vous dérange ?

— Je ne suis pas politisé.

— Typique de votre génération.

F.-M. se crispa.

— Écoutez, Jeanne... Est-ce que vous ne seriez pas plus à l'aise avec une personne de votre âge et de vos opinions qu'avec moi ?

— Ne sombrez pas dans l'abandon à la moindre bisbille, jeune homme. Ayez le courage des petites confrontations. C'est le sel de la vie. Allez, mettez le projecteur en marche.

Il enclencha le dispositif et aussitôt se forma un rectangle lumineux étonnamment clair. Sur une galerie accrochée à l'avant d'une maison de Saint-Jean à l'Île d'Orléans, un septuor à cordes interprétait un arrangement d'une chanson folklorique sous un ciel radieux. La caméra cadra un plan moyen du président de l'Assemblée nationale de l'époque, Clément Richard tout souriant, entouré de grappes de gens enthousiastes. D'un autre angle, l'image qui succéda fit un lent zoom sur le Premier Ministre René Lévesque, vêtu d'un complet beige, cravate au cou. Lui aussi projetait l'image du plaisir d'être au cœur de cette foule de plus en plus dense. Un bref plan montra l'homme d'État en conversation avec une fillette d'environ quatre ans dans les bras de sa mère et qui tenait un petit fleurdelisé ; elle riait des quelques mots du Premier Ministre. La bande magnétique ne laissait percevoir qu'un bruit d'ambiance mêlé de musique, d'éclats de rires et de conversations inintelligibles.

— Observez ce que vous allez voir, murmura Jeanne.

Comme si la caméra était soudain animée d'un mouvement chaloupé, elle se mit à osciller en faisant un zoom qui cadra la tête de René Lévesque en plongée. Le son devint

plus clair et l'allocution improvisée du chef d'État fut brièvement captée par la bande magnétique de la pellicule.

— Pas de phrases clichées, pas de langue de bois, juste une conviction tranquille qui caractérisait une époque où l'engagement allait de soi, dit Jeanne.

F.-M. ne releva pas le commentaire. Jeanne ordonna soudain :

— Arrêtez le projecteur ! Il faut que je vous dise quelque chose à propos de ce que nous venons de voir.

Dans le silence qui suivit, elle poursuivit :

— Vous avez dû remarquer que les dernières images étaient plutôt instables ?

— Ça ne m'a pas échappé, en effet.

— Ce qui s'est passé est plutôt surprenant. Mon mari, qui n'était pas très grand, ne parvenait plus à filmer René Lévesque, lui-même petit, tant la foule le pressait. Un spectateur à sa gauche, venu avec sa petite famille, lui a proposé de monter sur son dos. Yves (c'était la première fois qu'elle prononçait le prénom de son mari) a hésité. L'autre était costaud. Il a insisté. Mon homme s'est déchaussé et a littéralement escaladé le dos qui s'offrait à lui jusqu'à ce qu'il soit assis sur ses épaules. Il a pu reprendre le tournage et fixer sur la pellicule ces images qu'aucun caméraman de nouvelles n'a pu capter. Il est redescendu au sol, a chaleureusement remercié le bon samaritain, qui n'avait pas l'air affecté outre mesure par son effort, a remis ses chaussures. Ils se sont serré la main et... nous n'avons jamais revu cet homme. Dans la cohue, nous n'avions pas pensé à lui demander ses coordonnées. La vie est ainsi faite, je le crains. Nous n'avons jamais pu lui montrer les images pour lesquelles il s'était dévoué de bon cœur sans rien demander. C'était ça la ferveur des années 1970.

Elle se tut, fixant l'écran sombre et vide. François ne savait que faire. Ce genre de confiance le mettait dans

l'embarras. Trop intime pour lui. Le visage de Jeanne s'assombrit tout à coup lorsqu'elle ajouta :

— Je voudrais en voir encore quelques minutes. J'ai autre chose à vous dire.

François remit le projecteur en marche. Sur l'écran apparut un plan général du Jardin des Gouverneurs, adjacent au Château Frontenac. Un orchestre sous la direction d'Edwin Bélanger interprétait un air classique, accompagné par la pianiste Gloria Marcon.

La caméra fouilla dans la foule pour filmer des moments typiques de la journée. Assis dans la benne d'une camionnette, garée dans la rue Sainte-Genève non loin du consulat américain, sept ou huit jeunes conversaient et écoutaient la musique, une bière à la main. La caméra ne s'y attarda pas, mais fureta autour pour immortaliser des visages de jeunes spectateurs et de leurs parents.

Elle cadra un petit garçon d'environ sept ans, blond, adossé à une fontaine de pierres, non loin de l'orchestre. Une voix de femme se fit entendre en arrière-plan : « Mathieu, tourne-toi un peu. » La tête de l'enfant pivota, son visage s'éclaira d'un sourire magnifique, puis il reprit sa position en s'adossant à nouveau. F.-M. commenta :

— Quel bel enfant. Vous le connaissiez ?

— Arrêtez la projection ! J'en ai assez vu !

François obtempéra, surpris du ton vif et troublé. Jeanne se cacha le visage dans les mains. Elle pleura quelques secondes avant de s'essuyer brusquement les yeux à l'aide d'un papier mouchoir. Elle murmura pour elle-même :

— C'était notre fils, Mathieu... Le lendemain matin, il a été heurté à mort sur sa petite bicyclette dans notre rue, par un voisin ivre qui revenait d'une nuit de bambochade sur les Plaines. C'était son premier essai sans les roulettes stabilisatrices. Mon mari s'est effondré. C'est à partir de ce

moment, que j'ai accepté de subvenir à ses besoins pour le laisser poursuivre son rêve d'amasser tous ces films. Ce fut notre façon à nous de tenter d'emprisonner le temps et les souvenirs, de nous évader de l'actuel...

— À travers les vies imaginaires des autres ?

— Et les nôtres. Yves aimait aller au-delà des scènes qu'il tournait, tenter d'imaginer ce qui était advenu d'un chanteur sur une scène de la rue Cartier, d'une jeune fille qui procédait au maquillage des visages d'enfants pendant la fête, de la mère qui tentait de consoler son bambin qui avait chuté sur le trottoir parce qu'il courait sans regarder devant lui... Il cherchait chez les autres à projeter des attitudes et des gestes que Mathieu aurait posés en grandissant.

— Et vous ?

— Je cherchais à ne pas vieillir trop vite, à ne pas rester menottée à une obsession. Je ne visionnais les films super-8 qu'une seule fois chacun. Mais je ne me lassais pas de revoir les films que nous achetions sur cassettes ou que nous enregistrons à la télévision. Comme j'aime encore relire certains livres : pour retrouver les instants de bonheur, de joie, d'émotion qu'ils m'ont procurés.

— Mais... Est-ce souhaitable d'orienter sa vie à partir de celles de personnages fictifs qui vivent des existences irréelles ?

— Retrouver l'énergie de vivre grâce à des histoires qui ont suscité ce même phénomène en vous de nombreuses années auparavant, qu'y a-t-il de mal à ça ? Croyez-vous qu'il soit préférable de sombrer dans l'alcool, la drogue, les paradis artificiels, de vivre au neutre, quoi ? Croyez-vous qu'il vaille mieux vivre dans l'aberration des innombrables religions qui enseignent toutes que la seule vie qui compte c'est une problématique survie dans un ciel que personne ne peut décrire ?

— Vous vous emportez. Est-ce bien raisonnable ? Vous vous fatiguez. Peut-être devrais-je revenir un autre jour ?

— Cher François, toujours aussi précautionneux dans sa façon d'éviter de dire la vérité. Admettez donc que c'est vous qui vous sentez embarrassé en ma présence aujourd'hui.

— D'accord, on met un terme à cette conversation qui risque de devenir oiseuse. J'ai choisi un film que je n'ai pas revu depuis plus de vingt ans et qu'il me plairait beaucoup de revoir aujourd'hui. Cherchez sous les « A ». « Harold et Maude » d'Hal Ashby.

— J'en ai entendu parler, mais je ne crois pas l'avoir vu.

— Curieusement, je n'en suis pas surprise. Vous n'êtes pas d'une génération à vous éprendre de cet éloge de la folie. Pourtant, le sujet aurait dû vous plaire ; il traite de l'amitié entre une octogénaire et un jeune homme. Alors soyez prévenu : le contenu suggère une attitude face à la vie et à la mort plutôt que de transmettre un message moral. C'est le gage d'une expérience de dépollution intellectuelle vraiment unique.

F.-M. sortit difficilement la boîte d'une cassette Bêta d'un alignement serré sur une tablette. Décidément, c'était une journée d'apprentissage de vieilles technologies dépassées. Il gagnerait bien son *salaire* en ce magnifique dimanche après-midi où il aurait souhaité aller faire une balade à la campagne avec Rachel.

Il introduisit la cassette dans l'antique magnétoscope dont le ronronnement obligeait à hausser le volume et alla s'asseoir dans un fauteuil en retrait de Jeanne.

Le premier plan d'un escalier majestueux en chêne au vernis foncé le surprit pendant que son cellulaire le chatouillait le long de la cuisse. Il le sortit doucement de sa poche pour regarder le nom de l'appelant. Rachel.

Il mit son appareil en veilleuse et l'enfourna au fond de

la poche de son jeans sans répondre à l'appel...

...Quelques heures plus tard, en se mettant au lit, les chansons de Cat Stevens retentissaient encore joyeusement dans sa tête.

Huit

Sœur Soja suait des rigoles, même de ses genoux, sous son incroyable costume. Ses bouclettes hassidiques avaient l'apparence de deux saucisses de plus en plus ramollies à mesure que la canicule de juillet s'imposait dans l'appartement devenu ashram. Elle se fit la remarque qu'elle devait absolument convaincre ses ouailles de l'importance de verser des contributions plus généreuses si elle voulait se procurer au plus tôt un climatiseur, même d'occasion.

— Quel excellent sujet de sermon sur l'enfer, se dit-elle aussitôt. Rien de tel pour faire dénouer les cordons des bourses. Je me vois déjà leur dire : « Seul l'enseignement de Mégaplust peut vous sauver d'une telle canicule permanente en enfer ! Repentez-vous et suivez la voie tracée vers le paradis du doux printemps ! »

F.-M. et Rosette Richard entrèrent à pas de loups dans l'appartement que Ludmilla avait transformé en salle de cerbère culte à cause des trois religions que Mégaplust avait fusionnées en une seule pour fonder *La trampoline céleste*.

Une cinquantaine d'hommes et de femmes septuagénaires et octogénaires étaient assis dans ce qui avait été la salle à manger reliée par une large porte d'arche à un salon tout aussi vaste. L'assistance féminine était placée à part à l'arrière des hommes. Plusieurs femmes portaient des hidjabs

multicolores en dépit de la chaleur ahurissante, certaines avec l’emblème du Canadien. Une odeur de sueur aigre flottait.

Rosette et F.-M. s’assirent en retrait de la porte communicante, de façon à ne pas occuper le champ de vision de la vestale dont le visage rouge et ruisselant révélait les tourments qu’elle était prête à supporter pour son gourou. Ils reconnurent quelques visages de *Pitonneux grisonnants*.

— Mes bien chères sœurs et mes bien chers frères, dit Ludmilla d’une voix rauque, j’ai l’immense plaisir cet après-midi de vous faire connaître la pensée de Sa Sainteté Mégaplus sur les relations de respect et de soumission qui doivent exister entre les époux.

Sœur Soja inséra un DVD dans la fente latérale du téléviseur et en quelques secondes une image fixe jaillit sur l’écran : un obèse dans la cinquantaine, le crâne rasé surmonté d’un masque pour dormir, trônait sur un fauteuil gonflable dans une piscine hors terre. Une toge rose semblable à celle des moines tibétains ne cachait qu’en partie la masse adipeuse de son tour de taille.

Deux quadragénaires replètes, le corps entièrement couvert d’une tunique caca d’oie, maintenaient de leur mieux le soi-disant trône de Sa Sainteté Mégaplus I, dont le teint grisâtre révélait que sa relation avec l’eau n’était pas quotidienne. Comme Sœur Soja, le gourou affichait les signes de son inspiration religieuse : les bouclettes hassidiques, la barbe du prophète et au cou une chaînette supportant une croix en plastique qui clignotait en bleu blanc rouge grâce à une pile. La chaînette avait laissé une trace de vert-de-gris sur les bourrelets du cou.

Sœur Soja expliqua en termes respectueux que Mégaplus allait d’abord dire quelques mots de bienvenue « en langue française » avant de présenter son allocution. Elle

avait expédié un courriel à son maître à penser pour lui signifier que les membres de la congrégation montréalaise lui souhaitaient longue vie et bonne santé afin qu'il puisse éclairer longtemps le monde de ses lumières.

— Le reste de son épître sera prononcé en anglais sous-titré en français grâce à la traduction que j'en ai faite.

Elle appuya ensuite sur le bouton de mise en marche. Heureusement que l'auditoire n'avait aucune notion de l'Anglais ; les premiers mots de Mégaplust furent pour houspiller ses deux assistantes : « *Fuck ! Careful you nitwits ! Hold tight ! I don't want to fall into the bloody water !* »¹

Il se racla la gorge, cracha dans l'eau et se dérhuma trois ou quatre fois. Sœur Soja crut bon de préciser à l'endroit de sa communauté étonnée :

— Il s'agit là d'un ancien rituel amérindien. Sa Sainteté descend d'une antique tribu maintenant disparue et qui vivait au Colorado, il y a dix mille ans.

Alors, Mégaplust parla. Et les mots qu'il prononça allaient demeurer longtemps dans la mémoire des catéchètes.

— Houmms z-hay foummes di Montriââl. J'ay wresssou vos veaux, hay vos veaux sont après chier. »

Ce fut tout.

Le silence ne dura que deux secondes et demie. Quelques hommes se risquèrent à ricaner. Puis, une cascade de gloussements sonores généra une bonne humeur collective. Déconfité, Ludmilla Yperciel perdit son allure de fausse bonne sœur et tenta de ramener le calme dans l'assemblée.

François pouffait derrière sa main. Décidément, la barrière de la langue n'allait pas faciliter le message de l'élu.

1 - (*Putain de merde ! Attention les deux idiots ! Tenez bien le fauteuil ! Je ne veux pas me retrouver dans cette fichue flotte !*)

Seules les jumelles Lalancette, la tête de chacune couverte d'un foulard identique à motif écossais, avaient conservé leur mine sévère et poussaient des « chuuuutt » sonores à leur entourage.

— Faites preuve d'un peu de bienséance à l'endroit de Monsieur Mégaplus. Ce n'est pas sa langue. Il nous fait la grâce de faire une tentative pour se rapprocher de nous dans la nôtre.

Le ton des pimbêches intimida les plus timorés et un calme relatif revint, du moins jusqu'à ce qu'un nouveau venu, Hubert Huberdeau, énonce à voix forte :

— Ça m'a rappelé le premier ministre Diefenbaker dans les années cinquante...

À nouveau, les éclats de rires fusèrent et Ludmilla faillit perdre pied sous l'assaut de l'hilarité générale. Même les sœurs Lalancette se mordaient maintenant les lèvres pour ne pas sourire. Et comme elle avait oublié de mettre l'appareil en pause, la présentatrice dut faire redémarrer le DVD. Ce qui résulta en la reprise de la célèbre phrase de Mégaplus, heureusement coupée après « J'ay resssou vos veaux... » par son doigt vigilant sur le bouton de silence.

Lorsque l'attitude des apprentis fidèles eut enfin perdu de son exubérance, Ludmilla avait recomposé son personnage de Sœur Soja et repris sa voix de componction qui donnait à François des démangeaisons là où le dos perd son nom.

— Et maintenant, chers fidèles assoiffés de vraie foi, j'ai le grand plaisir de vous faire entendre les directives de Sa Sainteté Mégaplus pour garantir la bonne harmonie dans le mariage.

— M'en fous, grommela Hubert. Ma vieille chipie est morte, il y a douze ans...

— Tant mieux, chuchota une voix dans son dos.

Il se tourna à demi, juste assez pour apercevoir le visage trop maquillé de Mathilda Bouvier, une accorte membre des *Pitonneux grisonnants* qui ne paraissait pas ses 69 ans et demi et qui lui avait déjà manifesté que son statut de veuf l'émoustillait au plus haut point. Il lui fit un clin d'œil malicieux ; la veuve avait la réputation de ne pas détester une partie de jambes en l'air et l'on chuchotait même qu'elle était prête à tout pour emménager chez un homme qui lui garantirait une retraite confortable devant un écran de télévision à cristaux liquides. Hubert reprit sa position initiale le sourire aux lèvres. Après tout, n'était-ce pas la raison de sa présence dans cette salle que d'évaluer ses « chances » avec une jolie « personne du sexe » ? Le prêche du patapouf en équilibre instable sur son siège gonflable reprit.

— *Brothers and sisters*, commença Mégaplus, tandis que les sous-titres rédigés par Soeur Soja s'imprimaient au bas de l'écran : « *Bien chers frères, bien chères sœurs, » lurent les participants, dont certains à voix suffisamment haute pour créer un irritant. « Le prône d'aujourd'hui veut examiner la question des punitions physiques qu'un mari peut imposer à son épouse en cas de désobéissance flagrante. »*

Les murmures qui flottèrent au-dessus de l'auditoire laissaient deviner un étonnement également partagé entre hommes et femmes. Seuls quelques vieux malandrins ricanaient en gloussant des bouts de phrases du genre : « Ouan... Y'est temps de les mettre au pas les féministes... » « Une bonne taloche bien placée n'a jamais fait de mal à personne... »

Mais au fur et à mesure que les sous-titres s'affichaient à l'écran, le silence gagnait l'assistance comme une rivière en crue au printemps.

« *De quel genre de désobéissance parle-t-on ? Il y en a plusieurs, mais tenons-nous en à quelques exemples. La*

femme qui refuse d'obéir à son mari au lit, ou qui lui parle de façon impolie, ou encore qui fait l'opposé de ce qu'il lui dit, voilà des cas de désobéissances graves. »

À peine lus, les sous-titres soulevèrent des murmures incrédules. Mais on en resta là ; d'autres mots tout aussi édifiants suivaient au bas de l'écran.

« Les règles de La trampoline céleste préconisent plusieurs mesures correctives pour discipliner une femme désobéissante. Dans un premier temps, le mari peut la reprendre, la semoncer, lui rappeler que l'époux représente ses parents et qu'elle doit lui obéir comme à eux. »

Les auditrices commencèrent à frétiller sur leurs chaises et à se regarder avec des yeux interloqués. Un petit malin au sein du groupe des mâles caducs siffla en sourdine l'air d'une vieille chanson de folklore où il est question du « bonhomme qui battait sa femme à coups de bâtons ». Mais il s'interrompit lorsque la spectatrice la plus proche lui décocha une taloche imparable à l'arrière de la tête.

Piteux, il parvint à murmurer d'une voix chevrotante :

— Fâchez-vous pas... C'tait rien qu'une farce... »

— Est plate ! dirent en chœur une majorité de femmes courroucées.

Il se leva, l'air niais et la falle basse, et se faufila jusqu'à la sortie, en passant à côté de François.

Sœur Soja frappa vivement de son claquoir, comme une religieuse enseignante des années quarante, pour ramener ses ouailles à l'ordre. Le brouhaha s'atténua et les têtes retrouvèrent leur position face à l'écran où Mégaplust avait été figé dans une pause cocasse, l'index droit en l'air, les yeux exorbités et la bouche grand ouverte où un filet de bave avait créé une mince stalactite entre ses lèvres.

— Un peu de retenue s'il vous plaît. Je vais replacer le DVD un peu avant l'endroit où j'ai dû interrompre la parole de Sa Sainteté.

Après quelques essais infructueux, elle parvint à placer le disque au bon chapitre et la voix rocailleuse de Mégaplust se fit entendre.

— Ce gars-là doit faire une grande consommation de bourbon de basse qualité, chuchota François à Rosette.

Les sous-titres réapparurent comme par miracle pour traduire la pensée inventive de l'ineffable prédicateur qui tanguait par petits sauts brusques sur son siège flottant en dépit de ses assistantes.

« Certains prétendent que la femme désobéissante devrait être bannie du lit de son mari, d'autres qu'il devrait la priver de sexe. Mais je n'approuve pas ces méthodes : avoir des rapports sexuels est un droit acquis pour l'homme ; en la privant, il sera lui aussi privé. Il devrait plutôt continuer ses rapports sexuels, mais sans lui sourire ni lui faire de compliments. Il a droit au sexe même s'il bannit son épouse de son lit. Cependant, si le bannissement de la couche des époux ne donne pas de résultat, il peut alors passer à une troisième étape, soit infliger une correction à la femme. »

Ce passage créa une certaine paralysie des visages. Jérôme et Hubert avaient la bouche ouverte d'étonnement. Le premier avait pâli et le second était incapable de trouver une remarque sarcastique à émettre.

Les auditrices se questionnaient du regard. Avaient-elles bien lu ? Était-ce une blague ? Comme à la télé ? À la fin, est-ce que Mégaplust allait s'écrier : « Je vous ai bien eues hein les filles ! ! »

Mathilda Bouvier murmura assez fort pour être entendue de tout le monde :

— Ben, franchement !

Quelques gloussements vite refrénés montèrent des rangs masculins.

Sœur Soja en profita pour appuyer sur le bouton de pause et s'avancer au-devant de la scène où elle sermonna les catéchumènes récalcitrants sur un ton à la fois sévère et aimable. Cette diablesse de femme avait dû être une religieuse enseignante dans une autre vie au XIX^{ème} siècle.

— Allons, allons mes chers amis. La parole de l'Élu de Dieu est parfois ardue à entendre. Mais laissons-le aller jusqu'au bout de son message inspiré. Nous aurons ensuite tout le loisir d'en discuter pour mieux le saisir.

Et sans laisser à Mathilda Bouvier l'occasion de placer un mot elle remit l'appareil en marche en haussant discrètement le volume. Ainsi, les participants seraient plus portés à lire les sous-titres sans penser à protester. Les *saintes écritures* qui défilèrent sous l'image de Bibendum 1^{er}, les mains toujours agrippées à son siège flottant, en laissèrent plus d'un au bord de l'apoplexie.

« Parfois, la femme désobéissante a besoin d'être battue. Au départ, la correction devrait être légère et épargner son visage ou les endroits sensibles, ce qui révélerait qu'elle a été durement frappée et pourrait résulter en fractures ou laisser une marque qui l'enlaidirait, que ce soit au visage ou sur une partie visible du corps. Le mari serait alors puni sans l'avoir mérité. Comment la battre, alors ? Peut-être une tape légère sur l'épaule, ou un pincement ferme ou une légère poussée. Il lui faut faire comprendre à son épouse qu'il ne veut que la réformer et qu'il est fâché de son attitude. C'est un peu comme s'il lui disait : aucune des mesures qui fonctionnent chez une personne sensible ne marche avec toi. Des paroles sensées seraient suffisantes pour toute personne vertueuse. Mais les mots n'ont aucun effet sur toi. »

François n'en croyait pas ses oreilles. Était-ce possible de proférer de telles inepties tout en ayant l'air d'y croire ?

Ce gourou hystérique projetait l'image d'un débile confirmé qui avait puisé tout ce qu'il y a de plus abject dans certaines religions pour le transformer en dogme.

Il fit du regard le tour de la salle. La majeure partie de l'auditoire semblait paralysée par la *vérité* qui venait de sortir des grosses lèvres pulpeuses de Mégaplus. Quatre ou cinq mâles encore guillerets en dépit de leur calvitie se grattaient le menton ou se dérhumaient pour dissimuler leur gêne.

C'est le moment que choisit Mathilda Bouvier pour se lever en faisant tomber sa chaise à la renverse et crier à voix haute :

— C't'un malade ce gars-là ! Un h... de macho, un c... de maniaque qui doit avoir des problèmes de *graine* trop petite. Ben s'il pense que j'vais laisser un homme me donner des coups, il se met le doigt dans le c... jusqu'au coude. Moi, j'ai plus rien à faire icitte !

Elle obligea les femmes qui l'entouraient à déplacer leurs chaises pour lui permettre de se rendre à la porte de l'appartement.

— Attends-moi Mathilda, moi aussi j'm'en vas ! Y a toujours des limites à entendre des *folleries* de même !

C'était Hubert qui trottinait pour aller rejoindre celle qui n'avait jamais caché qu'elle lui portait un petit sentiment d'amitié qui pourrait peut-être se développer en grande passion.

La porte claqua.

F.-M. retint son souffle. Allait-il être témoin d'une rébellion contre la stupidité ? L'assistance jetait des regards en direction de la porte, puis sur leurs voisins. Une dizaine de femmes et quatre hommes se levèrent en maugréant et sortirent. L'hésitation dans les rangs sauva Sœur Soja de la déroute.

Sur la scène, la projection du DVD se poursuivait, pendant que l'élue de Mégaplus s'était positionnée devant l'écran pour en bloquer les sous-titres. Mais François avait saisi le contenu de la tirade en anglais en partie et ce qu'il avait entendu l'avait indigné :

« L'époux peut alors faire appel à la féminité de l'épouse et à ses sentiments en lui faisant comprendre qu'il ne la désire plus ou ne l'aime plus. Si rien de cela n'a d'effet, il lui dira : j'ai atteint avec toi une étape qu'il n'est possible d'atteindre qu'avec une personne inhumaine et c'est celle des coups. »

Les protestations de l'auditoire obligèrent Sœur Soja à se ranger de côté et l'on put lire :

« Les coups sont reconnus par les préceptes de notre religion. Quels sont les gens que l'on bat ? Les vierges adultères, hommes et femmes que l'on discipline par les coups. Qui d'autre ? Une personne qui a commis un crime. En battant sa femme, le mari lui fait comprendre qu'elle a commis un péché grave qui lui mérite des coups... »

Les murmures se firent plus menaçants. À la vue de toutes ces personnes âgées rassemblées dans cet appartement où flottait une odeur de vieille soupe aux choux, F.-M. se demanda s'il devait intervenir ou non. En avait-il le droit ? Personne ne les avait forcées à assister à cette démonstration sordide de manipulation.

Il hésitait. Peut-être le bon sens prendrait-il le dessus. Après tout, ces gens étaient libres. Ils pouvaient croire à n'importe quelle théorie religieuse absurde. Ils allaient finir par se rendre compte de la fausseté de cet enseignement sans queue ni tête.

Comme pour le soutenir dans son évaluation des faits, il vit le géant Paul-Émile venir chercher sa toute petite épouse dans la section des femmes. Elle lui prit le bras d'un

air confiant. Il se pencha vers son épaule du mieux qu'il le put et lui murmura juste assez fort pour que F.-M. l'entende :

— T'en fais pas, Madeleine. J'ai jamais levé la main sur toi et c'est pas à mon âge que je vais commencer.

— T'as besoin, mon grand escogriffe. Parce que tu en mangerais toute une !

Les deux éclatèrent de rire. Paul-Émile ouvrit la porte pour laisser passer sa Madeleine.

F.-M. entendit leurs rires libérateurs dans l'escalier. Il se prit à espérer que si l'humour n'avait pas été laminé dans cette cérémonie qui n'avait de religieuse que le nom, certains membres avaient peut-être suffisamment de volonté pour se sortir de ce trou noir par eux-mêmes. D'autres couples suivirent Paul-Émile et Madeleine. Puis le mouvement cessa.

Il regarda une dernière fois la petite assemblée. Il restait tout de même le quart de l'assistance. Sa confiance en l'humour s'affaiblit. Il n'y avait encore rien de gagné. Il tourna la tête vers Rosette. Elle bouillait de rage. Elle lui fit un signe de tête pour lui demander s'il voulait quitter.

Ils se levèrent et gagnèrent la sortie à leur tour. F.-M. se demanda pourquoi il se sentait concerné. Quel étrange chemin que celui qu'il était amené à suivre depuis la mort de sa mère...



Les jours s'égrenaient et la situation de *La Galette de Séraphin* demeurait déprimante. En pleine saison des vacances annuelles, en particulier celles de la construction, la clientèle s'effiloçait. Paul-Émile et Madeleine, Hubert

et Mathilde étaient les rares *Pitonneux* à venir petit-déjeuner de temps à autre.

Léon Gingras filait un mauvais coton. Même Rachel parvenait de moins à moins à faire sourire son père. Il passait la majeure partie de ses journées au fond de la cuisine à chercher une façon de s'occuper, à faire des inventaires sans importance, à vérifier la propreté des couverts, à laver la machinerie en cas de visite impromptue d'un inspecteur de la ville, à frotter des chromes déjà reluisants.

Il avait songé à mettre F.-M. au chômage, mais y avait renoncé, sous la pression de Rachel qui lui proposa plutôt de prendre lui-même des jours de vacances, d'en profiter pour aller rendre visite à la parenté du Bas-du-Fleuve qu'il ne voyait que très rarement.

— Ça va te faire du bien, papa. Tu vas revenir tout ragaillard. L'air marin va te redonner des couleurs.

Léon bougonna quelques jours, puis à court d'arguments invraisemblables contre la suggestion de sa fille, il finit par dire, de mauvaise foi :

— T'as l'air tellement pressée de te débarrasser de moi... Je pense que je vais partir quelques jours. Comme ça, je risque peut-être d'avoir un accident d'auto, pis vous m'aurez plus dans les pattes, toi et François.

— Papa ! C'est odieux ce que tu dis là. Cesse de jouer au petit martyr ! C'est à ta santé que je pense. T'es en train de la détruire à cause d'une mauvaise passe au restaurant. On a déjà traversé des périodes creuses sans tout lâcher. J'ai besoin d'un père en forme à côté de moi à l'automne, pas d'un *chiâleux* qui fait brûler les œufs sur la plaque. Et mêle pas François à nos problèmes ; c'est grâce à lui que le restaurant est mieux connu et...

F.-M. poussa la porte de la cuisine au même moment.

— Vous devriez peut-être jeter un coup d’œil dans la rue.

— Pourquoi ? lança Léon sur un ton aigre.

— Ça vous concerne.

Léon suivit Rachel et F.-M. de mauvaise grâce jusqu’à l’une des vitrines de la devanture. Il blêmit.

Ludmilla, toujours affublée de son inénarrable costume, les jumelles Lalancette, la tête couverte de leur foulard à motif écossais, et Jérôme Bissonnette, vêtu de son simili-clergyman, tenaient une marche de protestation en chantant l’hymne que leur avait enseigné leur prédicatrice.

Sœur Soja distribuait aux passants des feuillettes imprimés sur du papier vert pâle, tandis que les trois autres zigotos brandissaient mollement des pancartes sur lesquelles on lisait des slogans : « Honte au cholestérol ! », « Le végétalisme : pas pour les chiens ! », « À bas le gras ! ».

— J’vas leur en donner du gras, moi saint-cybole de tabaslak !

— Laissez-moi y aller à votre place, M. Gingras, lança F.-M. Il faut éviter tout affrontement qui nuirait à la réputation du restaurant.

— Il a raison, papa. Attendons de voir si François peut les raisonner.

Au moment de sortir, François recommanda à voix basse :

— Appelle la police, Rachel. Je doute que ces pauvres caves aient prévu de demander un permis de manifester.

F.-M. sortit à la rencontre de la « manif », la tête coiffée de son calot blanc, le corps protégé d’un grand tablier blanc attaché dans le dos. Il s’essuyait nonchalamment les mains sur une serviette immaculée.

À sa vue, le quatuor cessa de braire. Jérôme se dissimula derrière les trois femmes.

— Bonjour ! cria François. Beau temps pour laver, hein ? Est-ce que vous avez besoin de quelque chose ?

— Nous n'avons rien contre vous personnellement, Monsieur Loubier, répondit Ludmilla, incertaine de l'attitude à adopter face à un F.-M. en apparence affable.

— Ça me rassure, Madame Yperciel. Parce qu'un coup de pancarte dans l'œil, ça peut être dangereux pour un cuisinier. Il risque de mal lire les proportions et de ne pas préparer ses recettes comme il le devrait.

— C'est une manifestation non-violente. Nous sommes ici pour protéger la population des dangers qui la guettent et répandre le message de Sa Sainteté Mégaplus.

— La population ? Hmmm, ça fait beaucoup de monde, ça. Avec toutes vos activités religieuses, vous avez dû avoir du mal à consulter tous les Montréalais. Et je ne parle pas des banlieusards.

Quelqu'un gloussa dans son dos. F.-M. ne se tourna pas, mais sentit que quelques passants s'arrêtaient pour jouir du spectacle gratuit.

La rougeur que la chaleur avait imprimée sur le visage de la passionaria de la cause de l'alimentation vertueuse passa à un ton encore plus cramoisie. F.-M. se sentit inspiré en la regardant. Ses bonnes manières n'avaient jamais vraiment étouffé en lui le goût de l'ironie méchante. Le tout était de demeurer d'une grande politesse, une arme de plus pour exceller dans l'art de la guerre à la stupidité.

Dans un effort pour surmonter la déstabilisation, Sœur Soja décida de faire montre d'une sainte fermeté. Une erreur de débutante.

— En pays libre, Monsieur, chacun a le droit d'exprimer une opinion. L'alimentation saine est essentielle à la pratique religieuse et je suis ici pour défendre mes fidèles aînés qui me font confiance dans la lutte contre les mets cho... euh, cholestérolisés.

— Je ne connais pas ce mot, fit François d'un air songeur. Vous êtes sûre que l'Académie française l'a approuvé ?

— Niaiseux !

— Pardon, Madame Yperciel ?

— Appelez-moi par le nom que m'a donné sa Sainteté Mégaplus : je suis Sœur Soja !

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais continuer de vous appeler du nom qui figure sur votre passeport, Madame Yperciel. Ça fait météorologique, vous ne trouvez pas ?

— Jeune insolent ! crièrent d'une même voix les jumelles Lalancette.

— C'est ça, euh, jeune impuissant ! ajouta Jérôme Bissonnette qui avait osé se démarquer derrière les jumelles, pour vite s'y recacher lorsque F.-M. lui fit de gros yeux.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

La voix fit se retourner François. Deux jeunes policières à bicyclette venaient d'arriver sur les lieux et contemplaient, ébahies, les quatre hurluberlus qui faisaient face à F.-M.

— Bonjour, mesdames, dit F.-M. sur un ton poli. Ces gens font du désordre sur la voie publique et nuisent à notre commerce en empêchant les clients d'entrer.

— Nous sommes ici pour manifester contre la détérioration de l'espoir de viabilité de nos concitoyens qu'on condamne à une vieillesse désastreuse par de la nourriture symptomatique, hurla Sœur Soja. C'est un complot et le peuple est avec nous !

Son appel resta sans réponse. Ça ricanait fort au sein du petit cercle de badauds ravis du spectacle.

Les deux jeunes policières se consultèrent du regard, cherchant une opinion sur le visage de l'autre. Celle qui n'avait pas encore parlé dit :

— Êtes-vous des clowns, des amuseurs publics pour un événement quelconque ? Vous vous faites de la pub ?

— Je souhaiterais que vous ayez raison, lui dit F.-M. à voix basse. Mais...

— Vous n'avez pas honte, jeune femme écervelée ? cingla Sœur Soja. Nous sommes des combattants de choc contre la malbouffe des exploités.

— Jeune écervelée ? C'est une insulte à une agente de la paix dans l'exercice de ses fonctions, ça madame. Avez-vous un permis pour tenir ce rassemblement ?

— Sa majesté... Euh... Sa Sainteté Mégaplus n'a besoin de la permission de personne pour imposer son règne qui vient d'arriver.

— On va voir ça. Je vais vous demander de vous identifier, vous et vos... euh... disciples.

— Je n'ai de compte à rendre qu'à Dieu, mademoiselle.

La policière fit un signe de tête à sa consœur qui communiqua aussitôt avec la centrale pour demander des renforts. Quelques dizaines de personnes formaient maintenant un attroupement. Les langues allaient bon train et la situation devenait de plus en plus difficile à gérer.

Au moment où le fourgon cellulaire signalait son arrivée par sa sirène, F.-M. entendit une commère raconter à sa voisine :

— Il paraît que c'est des terroristes bouddhistes qui voulaient mettre le feu au restaurant parce que le patron voulait pas leur servir de la viande *kôcheur*.

Pendant que Ludmilla et ses extrémistes du troisième âge étaient invités à monter dans le panier à salades, F.-M. revint tranquillement à *La Galette de Séraphin* où l'attendaient Rachel et Léon, un peu étonnés de la façon dont les événements avaient pris fin. Quelques nouveaux clients entrèrent timidement dans la place, attirés par la nouveauté.

— Je vous raconterai ce qui s'est passé un peu plus tard. Je crois qu'on aura un peu de travail supplémentaire ce midi.

Il allait faire demi-tour pour se rendre à la cuisine quand la main de Rachel sur son bras l'arrêta.

Sans dire un mot elle l'embrassa avec ferveur sur les lèvres, et le laissa en plan pour aller accueillir les clients.

Quatre ou cinq habitués assis au comptoir applaudirent à tout rompre.

F.-M. se hâta aussitôt vers la cuisine, suivi de M. Gingras l'air renfrogné.

Neuf

François achevait de grignoter une salade à la cuisine, lorsque Rachel entrouvrit la porte battante.

— T'as eu un appel tout à l'heure durant le *stampede*. Tu étais dans le jus... pour une fois que ça nous arrive. J'ai noté le numéro sur un bout de papier près de la caisse. Excuse-moi, on me fait signe.

Il voulut dire merci, mais elle était déjà ressortie. Qui pouvait bien l'appeler au restaurant ? Jeanne ? Eugénie ? Elles étaient les seules à savoir qu'il y était cuisinier.

Il termina sa salade avant d'aller repêcher le numéro de téléphone au comptoir. Ni le nom de la personne – M. Grenier – ni le numéro de téléphone lui semblaient familiers.

— Funérarium Gallant-Savignac !

Le choc lui coupa les jambes. L'urne ! Il avait oublié d'aller quérir l'urne funéraire de sa mère !!

— Bonjour, Monsieur Grenier. Ici François Loubier. Le fils de Mme Ariane Dumont. Je parie que c'est au sujet de l'urne funéraire...

— En effet, mon-sieur ! Elle est sur une tablette à la crypte depuis avril et nous sommes au début d'août. Quand prévoyez-vous venir la récupérer ? Nous ne pouvons garder indéfiniment les cendres des défunts, vous savez.

— Oui, oui, je comprends. Je vous présente mes excuses.

La vie n'a pas été facile depuis la mort de ma mère. Mon travail exige beaucoup de mon temps et...

— Et vous l'avez oubliée ! C'est bien la jeunesse d'aujourd'hui ! Quand pensez-vous poser ce geste d'ultime reconnaissance envers la disparue ?

— Puis-je y aller aujourd'hui ?

— Nous fermons à 17 heures précises, mon jeune monsieur. Soyez ici avant. Et n'oubliez pas qu'il y a des frais.

— Est-il encore temps de lui trouver un endroit dans le columbarium ?

— Mon pauvre ami ! Il aurait fallu nous en avertir, il y a six mois ! Nous sommes une entreprise très renommée, vous savez. Toutes les places libres sont déjà réservées contre avance. Beaucoup de familles prévoient qu'un parent ou une parente âgés n'en ont plus pour longtemps. Des travaux d'agrandissement de notre funérarium sont prévus, mais ça n'ira pas avant deux ans. Il faudra que vous demeuriez en possession de l'urne durant ce temps. C'est un bel objet décoratif sur une table. Cela dit, je vous attends.

Le bourdonnement dans l'écouteur lui fit comprendre que la communication avait pris fin.

Un autre qui s'imaginait qu'il pouvait faire la leçon à tout le monde.

F.-M. avertit M. Gingras qu'il devait s'absenter pour récupérer l'urne au funérarium. Le restaurateur lui glissa ce commentaire :

— Ç'a bien pris du temps pour l'urne de ta mère ? J'espère qu'ils ne se sont pas trompés, que c'est bien la sienne ?

— Ils... avaient oublié de m'appeler. Il y a eu un malentendu. Mais c'est bien la bonne urne.

— Tu nous préviendras s'il y a une cérémonie.

— Il n'y en a pas de prévue, mais... on ne sait jamais.

F.-M. se hâta vers la cuisine pour changer de vêtements. Les rues s'engorgeaient déjà de véhicules pour l'heure de pointe. Il ne fallait pas traîner.



Un ventilateur oscillant miaulait et faisait l'impossible pour rafraîchir l'appartement monopièce de François. Une douche froide avait quelque peu contribué à réduire l'effet stupéfiant de la canicule. En de tels moments, F.-M. se débattait avec l'intention d'aller vivre plus au Nord, à la campagne, dans un endroit boisé. Il n'avait plus le temps d'apprécier la ville, puisqu'il demeurait cloîtré et que ses revenus ne l'autorisaient pas à fréquenter les salles de spectacles ni à se procurer les disques et livres qui l'auraient remis en contact avec son environnement.

En short et sans chemise devant un plat de sushis acheté en spécial dans une grande chaîne au retour chez lui, il pigeait un à un les rouleaux de riz, en éclusant une bière japonaise.

L'urne reposait à l'autre extrémité de la table. Voyant qu'il n'avait même pas prévu un sac pour la transporter, M. Grenier s'était empressé de lui vendre un coffret bas de gamme, une espèce de boîte en balsa dont l'extérieur était tapissé d'un papier qui imitait tant bien que mal le bois véritable.

— C'est le plus populaire, avait murmuré l'homme en jetant de fréquents regards à sa montre. C'est l'effet *noyer vernis*.

François s'était senti incapable de le remercier. Il avait payé avec sa carte de crédit et s'était éclipsé sans dire un mot. Maintenant, il fixait l'urne d'un œil morne dans sa

boîte à cigare à la verticale comme un tabernacle. La radio jouait du n'importe quoi en sourdine, mais il n'en avait cure.

Il n'avait d'yeux que pour l'objet de métal, sans trouble ni émotion à la pensée de la présence des os maternels réduits en poudre.

Une seule question se maintenait à flot dans son cerveau engourdi par la chaleur : « Qu'est-ce que je vais bien faire de ça ? »

À la mort de sa mère, il avait confié la vente de ses effets, meubles, livres etc. à une petite agence qui lui avait rendu ce service moyennant un pourcentage qu'il préférait oublier tant il s'était senti floué. La Saint-Vincent-de-Paul avait hérité des vêtements et ustensiles de cuisine. Il n'avait gardé qu'une photo encadrée de Liliane, alors trentenaire. Il n'était plus sûr (ou ne voulait pas s'en rappeler) de la caisse où il l'avait enfermée.

Il lui revint à l'esprit les paroles terribles qu'il avait criées à la journaliste retraitée le soir où elle lui avait confirmé la vente du condo :

— *Tu voulais sans doute que je sois de la trempe de tes braves pacifistes anti-guerre du Vietnam de tes années soixante ? Je ne pouvais pas être ce genre de héros. Je suis seulement celui à qui tu n'as pas appris à être un adulte parce que tu étais seule dans ta nostalgie. Mais je me sens comme un vétéran, moi aussi, blessé et repoussé de tous, y compris de sa mère qui a honte de lui et de ce qu'elle a fait de lui. Tu as raison sur un point : j'ai lutté pour demeurer dans cet appartement parce que tu étais la seule force que je connaissais. Que... j'aimais...*

Le cœur lui battit avec énergie dans la poitrine. Il avait cru avoir éliminé le souvenir de ce *J'aimais*, mais pour la première fois depuis huit mois, force lui était d'admettre que les mots étaient restés bien vivants dans sa mémoire.

Il découvrait que son attitude envers sa mère, à la fin de sa vie, n'avait été que de la frustration due au refus de Liliane de participer à ses manigances d'enfant monté en graine. Tout cela afin de manipuler les gens qui comptaient et les séduire pour s'assurer de leur protection devant sa peur de vivre. Faire des reproches à sa mère équivalait à s'en faire à lui-même...

...Son appétit s'était envolé. Il referma le couvercle de la boîte de sushis à moitié vide et la déposa au frigo où il pigea une deuxième bière.

Debout devant la table, il détailla une fois de plus l'urne de métal verni couleur miel. Elle luisait sous la lumière de la lampe sur pied qui lui permettait de lire.

Il éteignit la radio et pointa la télécommande sur le téléviseur en se laissant choir dans le fauteuil inclinable à la propreté poussiéreuse. Il fit un tour rapide des stations offertes et choisit une chaîne de nouvelles continues, en sirotant sa bière à petites gorgées.

Au deuxième reportage sur les sempiternelles querelles clichées à l'Assemblée nationale, il s'endormit sans coup férir. F.-M. n'avait pas encore trouvé le goût du Québec.



Les vents et la pluie, charriés par la queue d'un ouragan qui s'était acharné sur la Nouvelle-Angleterre avant de lécher les environs de la métropole, avaient encore réduit la clientèle en ce lundi midi. F.-M. planifiait déjà la manière la plus efficace de réutiliser rosbif et légumes pour conffectionner un pot-au-feu pour le lendemain.

Léon avait pour philosophie que le réchauffé avait toujours meilleur goût que le plat original. Avec les os, il

pourrait faire un bouillon pour une soupe à l'orge, toujours un grand succès auprès des personnes âgées à petit revenu dans ce quartier populaire. Elles avaient encore à la mémoire les soupes *bourratives* des mères et des grand-mères du temps de la Crise.

François fonctionnait au ralenti. Sans préoccupations, sans inquiétude, sans même de fatigue. La réalité était morne pour la première fois dans son activité de cuistot. Il prenait conscience que la carapace qu'il avait fabriquée contre la routine exigeante du restaurant avec sa clientèle presque toujours la même et ses menus en rotation, commençait à le gêner aux entournures.

L'ouverture de la porte battante le sortit de sa réflexion vaseuse.

— Un club sandwich sans mayonnaise et une compote de pommes, annonça Rachel !

— Ça marche...

— T'as pas l'air dans ton assiette, François.

Il leva les yeux vers Rachel dont la mine préoccupée ne témoignait pas non plus d'un enthousiasme délirant. Depuis leur petite soirée en tête-à-tête à son appartement, Rachel avait adopté une attitude résignée, comme si elle avait découvert que F.-M. manquait de nerfs pour s'investir dans une relation avec elle, puisqu'il était vite redevenu l'agréable compagnon de travail. Rien de plus. Si elle avait su que tout cela tenait à une urne funéraire...

« Les hommes et leur maudite crainte de s'engager » s'était-elle dit. Pour s'éviter les chinoïseries d'une aventure sans enthousiasme et sans lendemain, elle avait mis ses sentiments au neutre, non sans avoir éveillé la suspicion de Léon par son comportement à la frontière de la tristesse.

— Ah, c'est rien, lui répondit François. Un peu de fatigue sans doute. Je crois qu'on aurait besoin d'une petite vacance tous les trois.

— Papa a enfin accepté de partir faire une tournée de la parenté dans le Bas-du-Fleuve, dans la région de la Mata-pédia. Mais il met beaucoup de pression sur moi pour que je l’accompagne ou que l’on ferme le restaurant durant son absence...

François examina son visage du coin de l’œil cherchant à comprendre si Rachel lui tendait une perche. Si on fermait temporairement le restaurant, cela signifiait qu’ils seraient disponibles tous les deux...

Il craignait ces moments où une montée de chaleur dans la poitrine lui annonçait qu’une vague de sentiments incontrôlables se levait à l’horizon de sa timidité... Il tergiversait, à la recherche de paroles neutres qui retarderaient l’instant où il devrait aller plus loin. Pour la première fois, il se laissait aller à penser que Rachel soulevait en lui des sentiments qu’il n’avait jamais envisagés.

Les rôties sautèrent du grille-pain. Il fit semblant de se consacrer rapidement à la confection du club sandwich, prépara l’assiette et la tendit à Rachel. Elle esquissa un demi-sourire en coin.

— Merci, chef! À propos, le facteur est passé tout à l’heure, avec son lot de factures évidemment. Il avait aussi une lettre pour toi. N’oublie pas ma compote aux pommes. C’est pour le bébé de la cliente. Il a à peine un an.

Elle sortit en apportant les deux plats sur un plateau.

Elle avait déposé la lettre sur le comptoir de préparation. L’enveloppe ne portait pas d’adresse de retour et les coordonnées du restaurant avaient été tapées à l’ordinateur sur une étiquette.

Il ouvrit la bande collante à l’aide d’un couteau court, déplia l’unique feuille de papier que contenait l’enveloppe et eut la surprise de trouver la signature d’Eugénie à la suite de deux paragraphes de toute évidence tapés à l’ordinateur.

Bonjour, François,

Je prends la peine de t'écrire, plutôt que de téléphoner, pour que tu comprennes le sérieux de ma situation. Je ne peux te révéler de quoi il s'agit dans cette lettre, mais je suis dans l'impossibilité de me déplacer et donc d'aller camper en face de ta porte pour que tu me reçoives.

En souvenir des bons moments que nous avons connus ensemble aurais-tu l'obligeance de me rendre visite au condo ? J'ai une énorme faveur à te demander. Viens quand tu voudras. C'est urgent. Merci.

Eugénie

P.-S. : je t'ai écrit au travail pour être sûre que cette lettre te rejoindrait. Ta « ouéress » va sûrement te la remettre.

Il n'avait pas pensé à son ancienne *sugar mommy* depuis l'hiver précédent, lorsqu'elle était venue lui rendre visite à *La Galette de Séraphin*. Et voilà qu'elle ressurgissait sans crier gare dans son existence par un appel au secours. Devait-il gober le leurre de sa nouvelle humilité ? Son ex-amante avait-elle découvert une autre façon de le mettre au pied du mur en simulant un état désespéré qui s'avérerait vite insignifiant dès qu'elle l'aurait culbuté sur le lit ?

Eugénie avait toujours été convaincante dans toutes ses démarches.

« Elle sera donc une extraordinaire vendeuse jusqu'à la fin de ses jours » pensa François non sans amertume en relisant deux ou trois fois le message pour y trouver une contradiction qui le convaincrat de se tenir éloigné de son ancienne maîtresse.

Honteux, il s'avoua que la perspective de retomber dans les bras de cette splendide femme, qui l'avait fait jouir plus qu'il n'aurait pu l'imaginer, représentait toujours un indéniable attrait.

Il poussa un long soupir en se répétant ce qu'il se disait jadis lorsqu'il lui arrivait d'envisager de la quitter : « Elle me tient en laisse comme un caniche, mais son joug est doux. »

— Une autre compote, chef ! dit Rachel d'une voix claire en poussant la porte battante. Le petit l'adore. Tu vois, tu *poignes* même avec les enfants.

F.-M. remarqua le faciès ironique de Rachel, versa de la compote de pommes dans un plat, la nimba d'un peu de crème et lui présenta le dessert en lui disant :

— À propos, je peux quitter bientôt ?

— As-tu reçu des mauvaises nouvelles ?

— Non... Une affaire de rendez-vous que j'avais oublié de noter. Je vais régler cela vite.

— D'accord. Euh... je voulais te demander quelque chose, mais ça sera pour une prochaine fois...

— Ah ? Tu es sûre ?

— Oui, oui. Ce n'était pas important. Quand tu auras préparé ce qui peut l'être pour le menu de demain, tu pourras partir. Il n'y a plus que la jeune mère et son bébé et le vieux M. Landry qui sirote son thé de quatre heures. Je crois que je vais fermer plus tôt. Avec cette pluie, mes chauffeurs de taxi sont trop occupés pour venir manger leurs pointes de tarte.

Rachel sortit sans s'attarder.

François-Marie se mit à la préparation des plats pour le lendemain.



Une pluie nourrie et chaude accueillit F.-M. quand il quitta sa R-5 démodée le long du trottoir à une cinquantaine de mètres de l'édifice qu'il avait trop bien connu.

Un interphone au rez-de-chaussée avait remplacé la sonnette depuis sa dernière visite plusieurs mois auparavant.

— C'est toi François ?

La voix d'Eugénie dénotait une anxiété qui l'étonna.

— Oui.

— Tu es seul, j'espère ?

— Évidemment que je suis seul. Qui voudrais-tu que j'amène chez toi ?

— Ne te fâche pas.

Un puissant signal sonore résonna en même temps que le pêne de la serrure claquait. Il poussa la porte vitrée en bois verni et entreprit d'escalader le long et abrupt escalier qui menait au deuxième étage.

Un heurtoir en bronze imitant un pénis s'offrait à lui. Il préféra frapper de sa main repliée.

Des bruits de pas se devinèrent derrière la porte. L'œil-leton s'assombrit : Eugénie devait s'assurer qu'il ne lui avait pas menti.

— Je vais retirer le loquet et la chaîne, François. Compte jusqu'à dix avant d'entrer. Je t'attendrai dans la salle de séjour.

— Ah... Un nouveau scénario ? Ne te fais pas d'illusion...

— ...

Il compta lentement dans sa tête avant de tourner la poignée de la porte qu'il entrebâilla lentement, découvrant un intérieur presque sans lumière, si ce n'est celle d'une lampe de table à faible wattage à la droite d'Eugénie, assise sur un canapé.

— Entre François. Viens t'asseoir sur ce fauteuil en face de moi.

S'il n'avait reconnu la voix de son ex, il aurait facilement cru que la femme à cinq mètres de lui était une inconnue. Ses yeux étaient masqués d'épais verres fumés,

un foulard de soie beige entourait sa tête et dissimulait le bas du visage aux regards. Elle était vêtue d'une robe ajustée à la taille et de couleur bleu foncé. Elle ne fumait pas, mais l'odeur fauve de vieilles cigarettes flottait dans l'appartement.

F.-M. alla prendre place sur le fauteuil qu'elle lui avait désigné. Eugénie manifestait de l'impatience et avait peine à retenir sa bougeotte.

— Tu portes le voile islamique maintenant, coupa F.-M., agacé de ce silence inutile ?

— Ne joue pas au petit con ! Ce que j'ai à te dire est sérieux !

— Bon, alors, dis ce que tu as à dire. Je n'ai pas que cela à faire.

— François, François !! S'il te plaît, sois moins agressif !

— D'accord. Je t'écoute.

Eugénie prit une grande inspiration. Elle avait la voix changée en reprenant la parole. De la main droite, elle commença à retirer son voile.

— S'il te plaît François, ne te moque pas de moi. J'ai tellement besoin que tu oses me regarder. Je ne suis pas sortie de l'appartement depuis quatre mois. J'ai trop honte...

F.-M. ne put retenir une réaction de dégoût quand Eugénie déposa le voile à sa gauche sur le sofa.

Son visage n'était plus qu'une forçure enflée, comme si elle avait été la perdante d'un combat de boxe extrême qui avait laissé des cicatrices.

— Bon dieu !! Tu as eu un accident ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Une folie... J'ai refusé d'écouter les mises en garde d'une amie et je me suis rendu au Mexique pour une dernière chirurgie esthétique au visage... C'était une attrape. Le médecin n'avait aucune compétence. La clinique n'était

pas rassurante... J'aurais dû me sauver... Mais je tenais à cette dernière opération...

— Mais pourquoi ? tab... Excuse-moi. C'est la colère qui me fait jurer. Tu avais l'allure d'une femme en pleine possession de sa beauté et de son corps. Mais qu'est-ce que vous avez toutes, les femmes mûres, à vouloir absolument remonter le temps et à chercher à demeurer jeunes au point d'en être ridicules ? Te voilà maintenant réduite à te cacher... Est-ce que tu es soignée par un médecin compétent depuis ton retour ?

— Oui, oui... Mon visage va demeurer abîmé. Beaucoup, même. Mais l'infection est contrôlée. D'ici quelque temps, peut-être quelques semaines, je pourrai sortir. J'ai hâte, je m'ennuie tellement que j'ai toujours faim.

— Et tu succombes aux appels de ton appétit, d'après ce que je vois.

— Tu est méchant François. J'aurais espéré que tu me remonterais le moral, pas que tu me déverserais tes sarcasmes sur la tête comme un bête.

— Tu as raison. C'est injuste de ma part. Je n'ai aucun droit de t'accabler. C'est le choc... et la peine de te voir dans cet état. Je sais que nous nous sommes quittés en mauvais termes, mais ça ne m'empêche pas de compatir.

— Merci...

Le moment tourna à la gêne. Aucun des deux ne savait comment poursuivre cette conversation qui avait débuté dans l'acrimonie et la honte.

François fut assailli par l'image éphémère d'une Eugénie qui lui faisait l'amour avec frénésie, jadis, il y avait un an, il y avait une éternité... Il voyait sa bouche gourmande s'approcher de son sexe... Il frémit et se leva pour faire quelques pas et reprendre contrôle de lui-même.

Elle le regarda se déplacer au hasard dans le luxueux

condo qui avait fait table rase de ce qu'avait été l'appartement de Liliane et F.-M.

— Tu veux quelque chose à boire ?

— Oui, je crois que nous aurions besoin d'un remon-tant.

— Le bar est à ta gauche, le long du mur. Prépare-moi un gin-fizz comme tu sais si bien les faire.

François lui fit un pâle sourire à l'évocation de ce geste du passé. Même défigurée et immobile sur le sofa, Eugénie connaissait la manière de le soudoyer par la flatterie en ré mineur. Un curieux amalgame de conviction et de séduction qui portait son interlocuteur à la servir, comme si la demande était une gratification.

Elle lui toucha doucement la main avant de prendre le verre d'alcool en cristal taillé que la faible ampoule de la lampe d'appoint faisait briller comme un joyau gigantesque. Elle avait profité de ce qu'il eût le dos tourné, pour remettre son foulard et dissimuler en partie son visage mutilé. Il fit un mouvement pour retourner à son fauteuil, mais elle posa une main ferme sur son bras gauche en disant d'une voix pâle :

— S'il te plaît, François, assieds-toi. J'ai besoin de ta présence près de moi.

— Si tu veux...

Elle ferma les yeux et avala lentement le liquide froid à l'aide d'une paille courte, la joue gauche appuyée au dossier. Après quelques secondes, gardant la tête dans la même position, elle ouvrit les yeux pour planter un regard voulu séducteur dans le sien.

— Si tu savais comme tu me manques, mon beau. Pourquoi crois-tu que j'ai commis cette bêtise ? C'était pour te plaire à nouveau et te convaincre que nous avions encore une vie ensemble.

François eut un geste de recul.

— Si c'était vrai, ce que je ne crois pas, je te dirais ce que je vais te dire : il n'aurait jamais été possible que nous revenions ensemble, Eugénie. Je ne serai plus jamais ton chien savant. Beaucoup de choses ont changé dans ma relation avec les femmes depuis que nous nous sommes revus. Et, je regrette de te le dire sans finesse, mais tu ne fais plus partie de ma vie.

— Attends ! Laisse-moi m'expliquer. J'aurai besoin de quelqu'un désormais pour vivre. Je ne peux envisager de me montrer ainsi à l'extérieur. Avec le temps, peut-être, mes traits seront moins horribles à regarder. Mais en attendant...

Elle aspira une autre gorgée d'alcool, avant de reprendre sur un ton doucereux :

— Je t'offre de revenir vivre avec moi. Il est bien évident que tu ne roules pas sur l'or. Chez moi, tu ne manquerais de rien. J'ai fait beaucoup d'argent depuis quelques années, tu es bien placé pour le savoir. Je peux te payer un bon salaire, sûrement dix fois plus que ce que tu ne gagnes à ta *soupe populaire*.

— Je suis heureux à *La Galette de Séraphin*. Je suis apprécié de plusieurs personnes et...

— Ne me dis pas que tu t'es vraiment amouraché de la serveuse ? Elle ne doit pas être un miracle au lit, pourtant.

— Tu seras donc toujours aussi vulgaire, Eugénie.

Elle réalisa qu'elle était allée trop loin, trop vite.

— Écoute, François... Tu serais libre de sortir avec qui tu veux. Je ne serais pas jalouse. Et je suis persuadée que je saurais bien te satisfaire au lit. Comme avant. Avec un léger voile sur le visage, dans un éclairage diffus... Tu ne peux pas avoir oublié les moments extraordinaires que nous avons vécus ensemble. Tu ne peux nier que tu n'as jamais rencontré une femme qui sache t'arracher les cris que je t'ai

entendu pousser. Il y a des moments où je croyais que tu allais t'évanouir.

— Ah, voilà ! Le chat pointe le museau hors du sac. Maintenant que tu ne peux plus te trouver de jeunes gigolos, tu te résignes à me réintégrer dans tes petites activités sexuelles. Mais pour qui me prends-tu Eugénie ? Un godemiché à piles ? Tu me sors du tiroir de ta table de nuit à ta guise ? Et durant le jour, le jouet se transforme en valet, va faire les courses, nettoie ta salle de bain, fais la lessive de tes sous-vêtements, prépare la bouffe et se dépêche de prendre sa douche pour se sentir frais et dispos pour une autre nuit de services spéciaux à madame ?

Il se leva d'un bond et alla déposer brutalement son verre encore plein sur une table où le fond dessina instantanément un cercle sur la surface impeccable. Le cri d'Eugénie le paralysa sur place.

— Ne pars pas François ! Qu'est ce que tu veux ? Que je m'agenouille pour te supplier ?

Elle bondit sur ses pieds et fut immédiatement contre lui. Son visage était encore plus répugnant à si courte distance. Elle le tenait par les épaules d'une poigne décuplée par l'affolement. Elle était au bord des larmes en lui disant d'une voix éraillée :

— Je t'en prie F.-M., mon petit F.-M. à moi. Je n'ai plus que toi. Je vais accepter toutes tes conditions.

Et elle se laissa glisser à genoux en s'agrippant des deux mains à son corps. Elle inclina la tête et l'appuya contre son bas-ventre en serrant ses cuisses dans ses bras.

Toujours incapable d'affronter les larmes des femmes, François ferma les yeux en espérant que la scène ridicule prit fin.

— Allons, Eugénie. Tu sais bien que ce que tu me demandes est impossible.

— Je te fais horreur, n'est-ce pas ? Je ne suis plus belle et je te répugne. François, je t'en supplie ! Même la plus modeste fleur des champs a le droit de vivre et d'être aimée. Je sais qu'avec ton aide, je peux ravoïr une vie heureuse...

— Ce n'est pas ça...

— Alors c'est quoi ?

— Moi je sais que je ne peux être heureux dans cet endroit, à vivre le genre de vie que tu me proposes. Tu veux me replonger dans une servitude à laquelle j'ai échappé de peine et de misère. Je ne suis plus un laquais, Eugénie. Je me bats chaque jour pour conserver la confiance en moi que j'ai acquise et...

La main droite d'Eugénie s'emparait de la glissière de son pantalon. Elle tirait pour la faire descendre, tout en tenant ses cuisses prisonnières de son bras gauche.

— Qu'est-ce que tu fais ? ? ?

— Je suis sûr que tu as besoin d'un petit acompte avant d'accepter ma proposition, histoire de voir si je n'ai pas perdu le tour...

Il la repoussa d'un geste vif qui manqua de la culbuter. Elle maintint un semblant d'aplomb en posant la main droite au sol et se retrouva assise sur le tapis blanc, une mèche de cheveux dans le visage. Son regard ahuri lui fit comprendre qu'elle avait véritablement cru qu'il allait accepter sa proposition en échange d'une gratification sexuelle impromptue.

Les yeux fixés sur elle, il remonta la glissière de sa braguette. Eugénie se releva sans problème, démontrant qu'en dépit de sa cinquantaine avancée, elle n'avait rien perdu de sa vigueur, une qualité qu'il avait toujours admirée chez elle.

— Je pars Eugénie. Je pars pendant qu'il me reste une petite once de respect pour toi. Que tu aies cru pouvoir

encore me dominer par le sexe me semble si ridicule désormais.

Les cicatrices du visage cramoisi d'Eugénie amplifiaient son agressivité à un point tel qu'il appréhenda un moment qu'elle bondisse sur lui pour lui flanquer une série de gifles.

— Sors d'ici F.-M., grand flanc mou qui sera toujours un perdant. Tu es vraiment né pour un p'tit pain. Tu as toujours été un faible et tu seras toujours un faible. Un vrai mouton bêlant sur le char du petit Saint-Jean Baptiste, un 24 juin des années 1950.

— Je te souhaite de te trouver un chevalier servant qui ne craindra pas de te regarder chaque jour en pleine face, Eugénie. À moins que tu ne te dégotas un jeune aveugle qui ne connaîtra pas ton visage.

— Celle-là était de trop, F.-M. Va-t-en avant que je ne te pousse dans l'escalier, criss d'imbécile !

— Ne me raccompagne pas. Je connais les erres de l'appartement. Bonne chance dans ta nouvelle vie.

Il referma la porte de l'escalier au moment où Eugénie poussait un rugissement de haine.

Restée seule dans la pénombre, elle s'empara du verre de François et le but d'un trait. Puis elle marcha à pas hésitants jusqu'à la porte entrebâillée de la salle de bain.

Durant de longues minutes, elle examina ses traits qu'elle devinait dans le miroir au-dessus du lavabo grâce à la lumière d'une veilleuse.

Malgré son apparence caricaturale, son regard luisait d'une détermination implacable.

Dix

— Vous me feriez tellement plaisir, avait dit Jeanne à François.

Et ce dernier avait installé à nouveau le projecteur Super-8 et déployé l'écran dans ce qu'ils appelaient la « réserve des films » qui tapissaient les murs.

Le film à l'affiche en ce dimanche après-midi maussade ? « Les premiers films des frères Lumière », d'une durée d'une quarantaine de minutes. Yves, le mari de Jeanne, avait acheté plusieurs films en super 8 de la compagnie Blackhawk de Davenport, en Iowa, spécialisée dans la vente de copies de films du temps du muet et des premiers temps du parlant. L'expiration des droits sur ces œuvres expliquait leur renaissance sur les écrans des sous-sols de nombreuses résidences de banlieue de l'Amérique du Nord au cours des années 1960-70, avant que la vogue des magnétoscopes, puis des lecteurs DVD ne scelle la disparition de l'entreprise, vieille d'une soixantaine d'années.

L'arrivée d'un train en gare de La Ciotat, La sortie des usines Lumières, L'arroseur arrosé, Le goûter de bébé, les saynètes défilaient... Le moteur ronronnant du petit projecteur tractait l'étroite pellicule sans défaillir. 1895... Un véritable miracle que ces rares images du passé aient survécu aux guerres et à la conservation hasardeuse dans

des conditions qu'il avait fallu inventer de toutes pièces.

Jeanne échappa un petit rire lorsque apparurent les images de gamins qui glissaient l'un à la suite de l'autre sur une plaque de glace dans une rue du Paris de la fin du XIXe siècle.

— De la neige en quantité à Paris... C'était vraiment une autre époque. Vous êtes allé à Paris, François ?

— Non. Ça ne s'est pas adonné. De toute façon, je n'aime pas tellement voyager. Mais, je suis allé aux Bermudes avec... une amie... une fois.

— Vous avez peur de voler ?

— Non. Je n'aime pas les voyages qui me font prisonnier. J'aime partir à l'aventure dans ma petite voiture. J'aime retrouver des endroits familiers que je n'ai pas vus depuis longtemps.

— Seul ?

— La plupart du temps, oui. Libre, quoi.

— Alors pour vous la liberté, c'est la solitude ?

— Peut-être... Je ne sais pas...

Jeanne se concentra sur les images et F.-M. fit de même. Il parvenait difficilement à s'intéresser à ces personnes décédées depuis si longtemps. Il ne comprenait pas la passion de son mari pour le passé. Ces têtes couronnées qui défilaient à cheval ou en carrosse. Ces calèches qui encombraient toutes les portions de rues entrevues en quelques secondes à peine. Ces visages rieurs ou impassibles.

Il oublia qu'il n'était pas seul et se laissa aller à un timide bâillement.

— Ça vous ennuie, n'est-ce pas ?

F.-M. regretta ce petit écart à son code personnel de bonne conduite. Comment rassurer Jeanne ?

— C'est comme si je me sentais exclu.

— C'est un passé qui vous échappe ?

— Oui, sans doute. Mais aussi, parce que je préfère le cinéma parlant.

— Là, vous m'étonnez. J'aurais cru qu'un cinéphile maniaque comme vous aurait eu l'esprit plus ouvert. Vous croyez que la parole est essentielle à l'image ?

— Euh... c'est-à-dire que...

— Et la photographie dans cela ?

— Bien, je ne considère pas que ce soit la même chose, puisque la photographie peut être contemplée longuement et examinée en profondeur... Elle est fixe.

— C'est vrai. Mais l'image en mouvement reproduit le temps avec exactitude et fige sa durée. C'est un lien indispensable avec le contenu véridique du passé.

— Encore le passé ?

— Oui. Parce que le passé explique le présent et soulève une question essentielle : si on le méconnaît, on ne fait que le répéter jusqu'à l'erreur. Mais je ne veux pas que vous vous ennuyiez. Arrêtons la projection.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Allons plutôt jusqu'à la fin de la bobine. Je veux essayer de comprendre votre point de vue.

— Tiens... Une attitude positive. Venant de vous, c'est rassurant, conclut Jeanne en riant.



En garant sa voiture devant la conciergerie qui abritait sa *planque* comme il disait pour s'en moquer, F.-M. se félicitait de ce que l'après-midi chez Jeanne se fut bien déroulé après un début hésitant.

Il avait ri en visionnant *The Floorwalker* de Charlie Chaplin, *Le voyage dans la Lune* de Georges Méliès et avait

été ravi que Jeanne soulève un point de discussion très original : le temps avait-il fait en sorte que Méliès était devenu un documentariste en prédisant l'avenir et les frères Lumière des créateurs de fiction en « arrangeant » la réalité ?

F.-M. appréciait certains moments passés avec cette jeune *Vieille dame indigne* qui avait recours à une manière bien à elle de le placer devant ses contradictions. Il avait renoncé à lui parler d'Eugénie bien que le souvenir de leur dernière rencontre continuait de le tourmenter.

Son cellulaire vibra de nouveau dans la poche de son pantalon au moment où, clé en main, il allait ouvrir la porte de l'édifice.

— Allo ?

— François, c'est Rachel.

— Bonjour patronne, ajouta-t-il d'un ton amusé.

— Premier et dernier avertissement, répondit-elle sur un ton faussement irrité. Pas de « patronne » en période de congé.

— D'accord.

— Dis-moi, es-tu libre ?

— Présentement ?

— Oui. Pas hier.

— Euh... oui. Pourquoi ?

— Papa a quitté en avant-midi pour le Bas-du-Fleuve. Mais avant de partir, il a cuisiné une quantité de repas que je n'arriverai sûrement pas à manger seule. Que dirais-tu si je te rendais ton invitation de l'autre jour ?

— J'espère que tu ne te sens pas obligée...

— Non, ce n'est pas ça. Je déteste manger seule.

Il avait interrompu le geste d'insérer sa clé dans la serrure. Il hésita, puis referma la main sur le porte-clé. Il eut un petit rire

— Okay. J'y serai dans quelques minutes. Est-ce que je peux apporter...

Une voix rude dans son dos l'interrompt.

— C'est toé François Loubier ?

François vit volte-face pour se retrouver face à deux costauds adeptes du tatouage et du piercing qui le reluquaient d'un air baveux, comme des « honnêtes travailleurs d'élection » de Maurice Duplessis..

— Oui...

Il reçut aussitôt un direct au menton qui le fit s'écrouler au sol. Un coup de pied au visage le laissa dans le brouillard pendant qu'il sentait qu'on le frappait de nouveau au nez. Le dernier son qu'il perçut, comme un cri qui s'éloigne vers le fond d'un gouffre, fut son prénom que Rachel hurlait dans son cellulaire, tombé près de sa tête sur le perron en ciment...



— Vous avez mal Monsieur Loubier ?

F.-M. parvint à entrouvrir les paupières. Un ange habillé d'un sarrau bleu lui souriait. L'ange était la plus gentille et la plus belle infirmière qu'il avait vue depuis l'ablation de ses amygdales à l'âge de cinq ans.

— Vous reprenez enfin connaissance.

— Ah...

— Ne parlez pas, votre amie va vous mettre au courant de ce qui s'est passé...

Le visage de la belle infirmière se glissa hors de son champ de vision réduit, pour laisser place à celui de Rachel. F.-M. la trouva encore plus belle que l'infirmière avec ses yeux anxieux et humides de larmes. Sa voix tremblait.

— C'est douloureux François, n'est-ce pas ?

— Rachel ? Qu'est-ce qu'on fait ici ?

— Deux *bums* t'ont attaqué. Un voisin en a été témoin. Ils t'ont pas manqué ! Regarde-moi dans les yeux ! As-tu une idée qui peut t'en vouloir à ce point-là ? Tu as été près de deux heures dans les vapes.

— Je ne me souviens même pas qu'ils étaient deux...

Il gémit involontairement sous le coup d'un élan-
ment fulgurant à la tête et ferma les yeux. Il entendit Rachel murmurer :

— Te sens-tu assez en forme pour venir chez moi ? Tu ne peux pas rester seul. On a une chambre d'invité à l'appartement.

— Je pense que je pourrais m'arranger seul... J'suis pas à l'agonie.

— Tête de mule !

— Aide-moi à me lever. Je voudrais voir de quoi j'ai l'air.

Rachel le soutint pour qu'il quitte la civière. Ses jambes flageolantes l'obligèrent à s'appuyer sur elle. Il chercha des yeux un miroir.

— T'as un miroir dans ton sac ?

— J'te préviens. T'es pas beau à voir, chef. Tu vas faire peur à nos clients. Il va falloir te garder à la cuisine.

— J'ai surtout mal à la tête. Est-ce que j'ai des membres cassés ?

— C'est ça qui est bizarre. Les *bums* t'ont frappé au visage uniquement. Les radios ne montrent aucune fracture. J'oubliais, hormis une dent cassée.

Elle tint le petit miroir de façon à ce qu'il encadrât son visage. François ne se reconnut pas immédiatement. Une arcade sourcilière fendue à l'horizontale avait été recousue, laissant du sang noir coagulé. Ses pommettes étaient abrasées, ses deux yeux portaient déjà les premières traces du beurre noir, son nez n'avait plus rien de grec, et sa lèvre supérieure

montrait aussi des points de sutures. Le tout magnifié par l'enflure qui allait prendre des proportions encore plus importantes.

Il ouvrit difficilement la bouche. L'une des deux incisives frontales manquait ; un caillot noir s'était formé dans le trou.

— Je ne pense pas que j'aurais beaucoup de votes à un concours du plus beau célibataire disponible.

— T'as l'air d'un épouvantail à corneilles pis tu penses encore à faire de l'humour ? Ça va peut-être plaire au policier qui veut t'interroger.

Il sursauta.

— Un policier ? Voyons donc, je ne peux pas porter plainte. Je ne sais pas ce qui s'est passé.

— Viens le lui dire, il t'attend dans le couloir de l'urgence.

François se retint au bras de Rachel pour éviter de s'écrouler. Il la regarda l'air piteux.

— Est-ce que ton invitation est encore valide ?

— Oui chef.



Allongé sur le dossier incliné du siège passager de la voiture de Rachel, F.-M. gardait les yeux fermés pour éviter l'éblouissement causé par le soleil de fin d'après-midi courant sur les toits. Rachel guidait la voiture dans les rues les moins achalandées pour éviter les innombrables cônes orange des travaux de réfection et les nids-de-poule qui auraient sûrement fait hurler le *knock-outé* au moindre sursaut.

François avait patiemment répondu aux questions du constable venu s'enquérir de ses intentions face à cette

agression. Mais il n'avait pu fournir qu'une récolte de renseignements rachitique.

Il avait été assommé dès le premier coup de poing, avait-il affirmé, et ne se souvenait que de crânes chauves et d'oreilles percées décorées d'anneaux. Il aurait été bien en peine de décrire les tatouages de ses agresseurs et avait réaffirmé à maintes reprises que personne ne lui en voulait à sa connaissance. Il ne devait de l'argent à personne et n'avait aucun ennemi qui le haïssait au point de lui faire donner une raclée par des cerveaux musclés.

Rachel brisa le silence à un feu rouge.

— François ? As-tu pensé que Ludmilla Yperciel aurait pu vouloir se venger de la façon dont tu t'es moqué d'elle devant le restaurant l'autre jour ?

— Ça m'a effleuré l'esprit, mais je doute qu'elle soit assez sottre pour se lancer dans une telle aventure. Ça nuirait à son image si ça venait à se savoir. Et je suis persuadé que le niaiseux à Jérôme Bissonnette n'hésiterait pas à vendre la mèche si tel était le cas. Toujours content de se rendre important, celui-là.

— Et personne d'autre ne te vient à l'esprit ?

— Non...

Pendant que la voiture se remettait en marche, F.-M. songea au visage tuméfié d'Eugénie et se demanda si c'était une coïncidence que les deux malfrats ne l'avaient blessé qu'au visage...



Pourtant étendu dans un lit confortable à l'appartement de Rachel, F.-M. resta éveillé durant des heures, torturé par les maux de tête. Le visage d'Eugénie le hantait.

Aurait-il dû exprimer ses soupçons à la police ? La courtière n'aurait eu qu'à tout démentir. Il n'avait d'autre indice que cette conversation au condo qui s'était mal terminée.

Il écoutait la radio en sourdine lorsque Rachel entra dans la chambre, porteuse d'un verre d'eau et d'une boîte d'analgésiques. Sans mot dire, elle déposa le verre sur la table de nuit démodée, fit tomber deux gros comprimés dans sa main gauche et les lui tendit en même temps que le verre d'eau, fraîche à souhait.

— Il est passé deux heures du matin. Je t'ai entendu te plaindre à plusieurs reprises. J'ai pensé que tu avais besoin de ça.

— Merci, c'est gentil.

— Tu as beaucoup mal ?

— Je ne trouve pas de position pour dormir. Je suis tellement tendu que j'ai le dos coincé.

— Allonge-toi sur le côté qui te fait le moins souffrir.

— Euh... Ça serait le gauche.

— Bon, tourne-toi du côté gauche, ferme les yeux et tais-toi.

F.-M. obtempéra, incertain de l'attitude à observer. Il allongea le bras pour appuyer sur l'interrupteur de la radio.

Alors Rachel s'étendit à côté de lui. Elle ne portait qu'une mince camisole et un short de coton. Il perçut son parfum délicat.

Ses mains chaudes commencèrent à pétrir ses muscles avec une infinie douceur, comme si elles cherchaient à repérer l'endroit précis où le mal se logeait.

Peu de temps après, il gémit au moment où elle touchait le point douloureux. Alors elle se livra, toujours en souplesse et presque sans appuyer, à un lent massage qui chassa définitivement de son esprit le visage d'Eugénie.

La proximité du corps de Rachel contre le sien le ramollissait intérieurement. Il aurait souhaité lui dire qu'elle

n'était pas tenue de l'aider de cette manière, qu'il était troublé même de la sentir si près de lui...

Mais, le sommeil le gagna en quelques minutes et il n'eut même pas connaissance que Rachel finit par l'enlacer et s'endormir elle aussi en appuyant sa joue contre son dos.

À l'aube, le cauchemar d'un poing gigantesque qui l'atteignait en plein œil droit lui fit pousser un cri qui le réveilla. Ironiquement, *Morning Has Broken* de Cat Stevens jouait en sourdine à la radio sur la commode, sans doute mise en marche par la minuterie.

La migraine le torturait ; des éclairs jaunes masquaient sa vue comme des effets à la Vasarely. La présence de Rachel dans son lit quelques heures plus tôt ne lui semblait plus qu'un effet de son imagination.

De la cuisine, une alléchante odeur de café s'infiltrait dans sa chambre. Un conciliabule se déroulait à voix basse. Sans discerner le sens des murmures, il finit par reconnaître les voix de Rachel et de Léon, son père.

— Il est déjà de retour ? s'étonna F.-M.

Il changea de position pour s'allonger sur le dos et se laissa dériver jusqu'à l'indolence tranquille. Les spirales jaunes s'atténuèrent déjà derrière ses paupières closes.

— *Et maintenant, que vais-je faire ?* chantonna-t-il à voix basse...

La voix murmurante de Rachel à la cuisine le connecta enfin avec le doux souvenir de sa présence dans son lit durant la nuit. Un frisson le parcourut. Il se rappela vaguement sa chaleur tout contre lui, l'habileté de ses mains qui massaient son dos, ses épaules et même ses cuisses. Son sexe se durcit.

Sa dérive le ramena insensiblement au sommeil.

Onze

La sonnerie du téléphone le sortit du brouillard au milieu de l'après-midi. Il chercha des yeux son cellulaire éraflé que Rachel avait déposé sur la table de chevet, parvint à l'ouvrir et répondit d'une voix pâteuse :

— Oui, allo...

— Salut c'est Rachel. Je te réveille ?

— Il était temps. Il est vraiment 3 h 15 de l'après-midi ?

— Oui. Le *stampede* est terminé.

— J'ai cru entendre la voix de ton père, ce matin...

— C'était bien lui ; il a décidé de rentrer. Crois-le ou non, on a parlé de l'agression dans les faits-divers à la télé de Rimouski et il a décidé de couper court à ses vacances pour te remplacer à la cuisine. Étant donné que tu t'es montré bien évasif avec la police, j'ai l'impression qu'on a coulé la rumeur d'un règlement de compte entre vendeurs de drogue.

— Quoi ? ? Mais je ne pouvais tout de même pas inventer !!!

— Je sais, mais papa craint pour la réputation du restaurant si la nouvelle se répète trop longtemps.

— Mais Rachel, tu sais très bien que je n'ai aucune idée de qui sont mes assaillants. Et tu sais que je n'ai rien à voir avec quelque vendeur de drogue que ce soit. Je n'ai même

jamais pris de drogues. J'aime trop le vin pour cela. Et je ne comprends pas qu'un simple fait-divers soit repris à Rimouski. C'est vrai que les journalistes sont rares les fins de semaine, mais tout de même, faire de la nouvelle avec une bataille de rue...

— Calme-toi. C'était sur une chaîne montréalaise. Moi je sais que tu ne vends pas de drogue et j'ai confiance en toi. Repose-toi encore un peu. Nous en parlerons tous les trois au souper tout à l'heure.

— Je veux retourner chez moi.

— Demain ! On m'a fait promettre à l'hôpital que je te surveillerais durant deux nuits.

— Je me sens déjà mieux. Grâce à tes soins particuliers...

— Merci ! Euh, on en reparlera tout à l'heure. Voilà mes chauffeurs de taxi qui entrent. Excuse-moi. Prends soin de toi. Léon et moi serons de retour à la fin de l'après-midi. Ciao !

— Mais...

Elle avait raccroché. Il déposa le téléphone sur la table, tout juste à côté de la lampe qui occupait presque toute la surface.

Il lutta pour se mettre debout, la tête encore instable sur son cou. L'effet des comprimées anti-douleurs s'était estompé. Il eut honte de sa faiblesse, humilié de n'avoir pas su riposter, de ne pas s'être défendu même.

Une phrase de Félix Leclerc lui trotta dans la tête, émergeant de sa mémoire ancienne comme un diable de sa boîte : « *J'suis pas un dur, j'suis pas un mou, j'suis un doux.* »

— Je n'aurais pas dû te prendre au sérieux, Félix, grommela-t-il d'une voix rauque éraillée par le sang séché au fond de sa gorge. Regarde de quoi j'ai l'air !

Il passa à la toilette uriner à profusion avant de se débarbouiller. Face au miroir de la pharmacie, il prit nette-

ment conscience que son visage enflé et suturé au-dessus de l'arcade sourcilière et sur la lèvre prendrait quelques jours à retrouver un semblant de normalité. Même sa mère Liliane l'aurait pris en pitié, songea-t-il avec ironie.

À la cuisine, il trouva la petite cafetière espresso prête à chauffer sur le gaz.

Une note de la main de Rachel était appuyée sur une tasse.

« *Soupe au frigo prête à réchauffer au micro-ondes* ».

Décidément, Rachel ne souffrait pas de logorrhée.

Pendant que le micro-ondes grondait, il retourna à la chambre y passer ses vêtements. Sa chemise avait été lavée, mais on discernait encore des marques jaunâtres là où le sang avait séché.

Il avala son potage tiède à petites gorgées, grignotant la mie d'une tranche de pain brun. Ces premiers gestes coutumiers lui redonnaient une certaine vitalité.

Il remplit une grande tasse avec le contenu de la cafetière et fit des yeux le tour de l'appartement. Une porte d'arche reliait le salon à la cuisine. Il alla s'asseoir dans un fauteuil berçant et, en sirotant son café brûlant, alluma le téléviseur pour faire défiler les chaînes jusqu'à ce qu'une image noir et blanc retînt son attention.

Une station éducative américaine diffusait *Modern Times* de Chaplin. Le visage si actuel de Paulette Goddard le charma dès sa première apparition.

Il se souvint immédiatement que les Films Sonoris Tobis avaient intenté une poursuite au cinéaste pour plagiat du film *À nous la liberté* du réalisateur français René Clair. La poursuite fut abandonnée lorsque Clair déclara qu'il se sentait « flatté » que Chaplin l'ait fait en ajoutant : « Dieu sait que j'ai moi-même emprunté beaucoup de choses de lui. »

Il se moqua intérieurement de lui-même ; à quoi lui serviraient désormais tous ces souvenirs dont personne ne se souciait ?

Les premières séquences lui apportèrent le plaisir savoureux de se laisser captiver par l'art unique de Chaplin, son humour sarcastique, son interprétation primesautière, sa grande maîtrise de l'art du cinéma muet, et sa musique si originale.

Il en oublia peu à peu la douleur sourde dans sa mâchoire, à l'endroit où une dent était logée la veille encore. Il but son café si lentement qu'à la fin, le liquide était devenu presque froid.

Ce film était la quintessence même de la vie pour François. Il était possible de surmonter les ennuis de l'existence grâce à l'humour. Du moins celui qu'on fait sur le dos des autres...

Il reprenait goût au stoïcisme.

Il songea qu'il pourrait discuter de sa réaction avec Jeanne lors de sa prochaine visite à Repentigny.

Le générique de fin coïncida avec l'arrivée de Rachel et de Léon. F.-M. réalisa alors que le film de Charlot lui avait fait oublier et les douleurs et la rancœur qui l'avaient assailli quand il s'était méprisé lui-même pour ne pas avoir su se défendre.



— As-tu bien dormi la nuit dernière ? demanda Léon à F.-M. qui tentait de mastiquer les pâtes que lui avait préparées Rachel pour lui faciliter la tâche.

— Comme une marmotte l'hiver, répondit lentement F.-M. Je suis un peu vieux garçon ; je dors seul depuis

tellement longtemps, que le sommeil me saute dessus comme la misère sur le pauvre monde.

La réponse sembla rassurer Léon. Hors de la vue de son père, Rachel fit un léger clin d'œil agrémenté d'un petit sourire espiègle à l'endroit de F.-M.

— Je me sens bien mieux après toutes ces heures de repos, ajouta François en s'efforçant de paraître plus en forme qu'il ne l'était en réalité.

— Tu aurais dû le voir à l'hôpital, papa. Il avait l'air de quelqu'un qui a manqué une marche et qui a déboulé d'un troisième étage.

— Mais, je ne suis pas sûr d'avoir compris comment il se fait que François a réussi à te mettre au courant de ce qui lui était arrivé...

— C'est pourtant bien simple, papa...

— J'avais appelé Rachel à l'aide de mon cellulaire...

— Oui, pour avoir un renseignement à propos...

— À... à propos d'un titre de CD dont elle m'avait glissé un mot...

— C'est ça. Un disque de... de Pavarotto... Euh, Pavarotti.

— J'savais pas que tu aimais la musique classique, ma grande. J'pensais que tu jurais seulement par le rock...

François et Rachel se regardèrent, interloqués. Comment parer cette flèche empoisonnée en apparence innocente ? Rachel suppliait François des yeux.

— C'est que Rachel avait entendu un air d'opéra chanté par lui à la radio, et elle m'avait demandé si j'avais de ses disques...

— Ben oui, c'est ça. Alors François m'appelait pour demander lequel de ses disques il devait m'apporter... au restaurant.

— Méchant changement pour les clientes pâmées sur Fernand Gignac, tu penses pas ?

— C'est pas pour le restaurant ! C'est... pour moi.
N'est-ce pas François.

— Absolument !

— Hmmm-hmmm.

Une petite gêne proposa le silence aux trois convives qui furent plus qu'heureux de l'accepter comme invité à la table. Rachel se hâta de faire circuler la bouteille de vin au-dessus des verres.

Léon choisit d'orienter la conversation ailleurs.

— À propos, j'ai des nouvelles de notre Sœur Soja nationale.

F.-M. et Rachel levèrent aussitôt des yeux attentifs.

— Rosette Richard m'a appris qu'elle a reçu une contravention salée, comme les trois autres ouistitis.

— Ça va lui rafraîchir les ardeurs, s'empressa de dire Rachel pour ranimer la conversation.

— Je ne pense pas, murmura Léon en enfournant une *fourchettée* de purée.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela, avança F.-M. à son tour soucieux de maintenir le feu sous l'entretien timide ?

— Elle a passé l'après-midi dans le quartier avec ses trois chiens de poche ; elle a distribué des centaines de feuillets rameutant la population à participer à un défilé religieux dans le quartier gai.

— C'est pas le moyen le plus efficace de se faire des amis.

— Et, ça doit avoir lieu quand cette espèce de procession de la Fête-Dieu ? demanda Rachel.

— Ça fait partie du problème. Ludmilla a décidé de s'opposer en personne au défilé de la Fierté Gaie dimanche dans deux semaines.

— Ça risque d'être une bonne partie de football, murmura F.-M. Mais a-t-elle suffisamment de fidèles pour

ne pas passer inaperçue ? Plusieurs *Pitonneux grisonnants* l'ont lâchée après la présentation de la vidéo de son gros épais sur le droit des maris de battre leurs femmes.

— Rosette m'assure qu'elle a trouvé d'autres appuis chez un petit groupe d'homophobes de la taverne *La mousse qui pousse* et chez quelques souteneurs qui ont bien accueilli sa théorie sur le sexe à outrance pour monter au ciel.

— Ça m'inquiète, souffla Rachel. J'espère qu'il n'y aura pas de casse. Nous avons encore quelques vieux amis dans sa secte. Ils peuvent passer un mauvais quart d'heure si ça tourne à la bagarre...



Après une nuit de sommeil plus paisible, François convainquit ses hôtes qu'il était en état de retourner à son appartement, contre la promesse de prendre quelques jours de repos et de ne pas revenir au travail avant de se sentir au mieux de sa forme.

Rachel laissa son père à *La Galette de Séraphin* pour y accueillir les premiers clients, peu nombreux en ce mardi matin de vacances.

Elle reconduisit F.-M. chez lui dans sa voiture et accepta de ne pas l'aider à monter à son appartement. Mais elle l'embrassa tendrement sur la joue et lui fit promettre de la tenir au courant du progrès de sa récupération.

F.-M. lui sourit du mieux que le lui permettaient ses points de suture à la lèvre et sans y penser à deux fois lui pressa doucement la main dans la sienne, aussi étonné qu'elle de ce geste inattendu.

Sur le perron de la conciergerie, il se retourna pour la saluer de la main. Rachel lui souriait d'une façon qui éveilla

chez lui un bien-être qu'il ne connaissait pas. Elle lui retourna son salut et démarra.

La modeste garçonnière baignait dans la chaleur accumulée au cours des trois jours d'absence. Son premier geste fut d'ouvrir la porte patio pour évacuer l'odeur de poussière qui flottait. F.-M. s'agita un peu pour chasser le trouble qui continuait de l'habiter.

Un sentiment d'insécurité l'habitait. Lui qui n'avait jamais aimé, n'était aucunement préparé à ce lien qui se tissait entre eux deux. L'esprit de la fuite ne l'avait pas quitté en dépit de l'accumulation des événements des derniers mois.

Il se débattait contre des perceptions de soi dont il doutait de la solidité ou même de la réalité. En matière de relations avec les autres, F.-M. était un néophyte ; il avait toujours assumé le rôle du profiteur gentil, assuré que c'était la seule façon de lier des liens avec des femmes. Les contacts physiques de tendresse lui étaient étrangers. Il s'arrêtait toujours avant le geste de prendre quelqu'un dans ses bras, ou de poser un léger baiser sans conséquence sur une joue. Il avait été ardent par esprit pécuniaire dans les bras de ses *sugar mommies*, sans pour autant leur manifester aucune forme de tendresse. En fait il avait été un amant tarifé reconnu pour son agréable politesse, ses bonnes manières et sa discrétion. Et maintenant, il était aux prises avec une dimension des rapports avec les autres totalement inconnue. Pour la première fois de sa vie, il se demanda quelle aurait été sa vie s'il avait eu un frère ou une sœur...

Debout face à la porte-fenêtre qui charriait un bouillon d'air tiède en ce matin d'été déclinant, il songeait que sa rencontre avec Jeanne lui avait inspiré une notion de la sollicitude déconcertante, certes, mais qu'il ne pouvait plus méconnaître. Le contact avec la clientèle du petit restau-

rant, surtout les plus faibles et les plus amusants, ne cessait de lui montrer que les autres ne l'évaluaient pas en termes d'exploitation, mais de reconnaissance.

Ce dépolitisé par vocation avait nourri en lui sans le savoir un sens de la justice qui avait fleuri rapidement à l'arrivée de Sœur Soja et de son exploiteur de Mégaplus dans la vie des vieux du quartier, plus fragiles aux promesses religieuses vides de sens.

F.-M. n'était pas un homme à causes. Il ressentait seulement de la colère contre ce qui lui apparaissait comme des vols : vol de la conscience des autres, vol de leur maigre bien, vol de leur petit bonheur, vol du droit à la sécurité.

Et surtout, il lui fallait reconnaître que d'accepter une relation plus étroite avec Rachel n'avait rien de commun avec le temps de ses élucubrations alors qu'il supputait la possibilité de vivre aux crochets de sa mère et de Maureen en un trio qui le mettrait à l'abri de l'inquiétude.

Il se secoua. L'afflux ininterrompu de réflexions attisait ce sentiment d'incertitude qui colorait sa prise de conscience.

Il sortit la bouteille de jus de pomme à moitié pleine du frigo, s'en versa un grand verre, dénicha dans un tiroir une paille en plastique en tire-bouchon à l'effigie de Bozo le clown, souvenir de son enfance conservé pour une raison qui lui échappait désormais, et s'enfonça dans le fauteuil pour siroter le liquide froid, indifférent au portrait ridicule qu'il offrait.



Quelques jours plus tard, repu de dramatiques téléés, de longues heures de lecture, de nuits de sommeil avec son lot de petits cauchemars de bagarres, François poussait douce-

ment le fauteuil roulant de Jeanne dans le parc de l'Île Lebel à Repentigny. Il lui avait offert de briser leur habitude et d'aller « visionner » le fleuve plutôt que de se river les yeux à l'écran du téléviseur à y scruter le moindre détail d'un film.

Sa vieille camarade cinéphile se montrait ravie sous la chaleur d'un après-midi d'août qui fait souhaiter aux Québécois de vivre sous un climat plus clément, pourvu qu'ils puissent remonter au nord pour y passer le Temps des Fêtes.

Elle s'était apitoyée sur sa condition et avait insisté pour qu'il raconte dans le détail tout ce qui s'était déroulé.

F.-M. achevait son bref compte-rendu. Plus il en parlait, moins il trouvait l'agression digne d'intérêt, désormais. Au fond, il ne tenait pas plus que cela à connaître l'identité des deux truands qui l'avaient roué de coups, ni leurs motifs. Il n'était pas venu rendre visite à Jeanne pour « se plaindre à sa *moman* », comme le petit garçon qu'il avait trop longtemps été.

Il finit par convaincre son interlocutrice qu'il n'était définitivement pas à l'article de la mort et en vint à ce qui justifiait sa visite. Il conduisit le fauteuil roulant jusque sous un arbre où il l'aida à faire quelques pas pour prendre place sur un banc. La rumeur dans la rue Notre-Dame s'était faite paisible.

Il fit le récit de ce qui lui était arrivé chez Rachel en regardant le film de Chaplin à la télé, de son état d'esprit qui s'était transformé comme s'il avait été sous l'influence d'un antidépresseur quelconque.

— Vous n'êtes pas le premier pour qui ça se produit.

— Je sais, j'avais lu un reportage là-dessus il y a deux ou trois ans. Mais ça ne m'était jamais arrivé.

— Vous étiez trop coincé.

— Peut-être... Mais l'humour n'avait jamais joué de rôle dans ma vie.

— C'est ce que je disais, vous étiez trop coincé.

— Ça ne m'attirait pas.

— Et pourtant ?

— Pourtant quand j'ai trouvé un emploi au restaurant de M. Gingras, c'est en faisant par instinct un gag de Chaplin assez classique, celui où il fait semblant d'être la victime d'un croc-en-jambe, que j'ai déridé la clientèle et que le père de Rachel a été convaincu de m'engager.

— Qu'avez-vous éprouvé alors ?

— Je me rappelle que j'étais content... Heureux même de rendre service... Mais aussi que je succombais à une forme d'autodérision que je n'avais jamais connue auparavant. Sans me sentir diminué...

Il se tut. Jeanne respecta son silence. Une jeune mère passa en tenant par la main un jeune bambin très allumé. Il cria comme si c'était naturel :

— Allo monsieur ! Allo madame !

Jeanne et F.-M. s'esclaffèrent. La spontanéité de l'enfant était si communicative qu'ils y répondirent aussitôt, en le regardant s'éloigner tout à sa joie du temps présent.

Jeanne parla la première.

— Vous rappelez-vous avoir été comme lui ?

Sans la regarder, François dit simplement :

— Non. Si je l'ai été, je n'en ai gardé aucun souvenir. Pas plus que d'avoir déjà eu plaisir plus tard à côtoyer des enfants.

— Pourquoi avez-vous ri alors à l'instant ?

— Mais, il était comique avec son air déluré... Vous aussi vous avez ri !

— Moi, j'ai toujours cherché les occasions de rire. Même après avoir perdu l'unique enfant que nous avons

eu, Yves et moi. Je ne vous fais pas du prêchi-prêcha sur la nécessité de l'humour dans la vie. Je ne peux que vous souhaiter d'ouvrir les fenêtres de votre cerveau et de l'aérer par le plaisir de rire... et de faire rire les autres. Voilà, c'est la fin de mon sermon.

— Merci, je commençais à craindre que vous ne me parliez de « retrouver l'enfant en moi » comme un magazine de psycho pop.

— Vous n'avez pas encore appris à me connaître, alors.

— Désolé. Je vais m'appliquer.

— Dites donc, ce n'est pas mal pour une première passe d'arme. Bon, changeons de ton où ça va finir par une bagarre que je suis sûre de gagner. Parlez-moi plutôt de ce qu'il arrive de vos vieux clients qui se sont fait *enfrouaper* par leur prédicatrice.

F.-M. fit le récit des derniers événements en insistant sur les risques de confrontation lors du défilé de la Fierté Gaie.

Elle ne manifestait aucun signe apparent de préoccupation. Son regard se portait fréquemment vers l'horizon avant de revenir à lui. À ce moment, son impassibilité était telle que François douta de l'attention qu'elle portait à ses propos.

Son débit ralentit et il bredouilla presque la fin de son bref récit. Jeanne laissa s'écouler de longues secondes avant de dire sur un ton presque ironique :

— C'est tout ?

— Vous ne trouvez pas que c'est tout un programme en perspective ?

— Si on veut.

— J'étais venu vous demander votre avis...

— Je sais.

— Alors ?

— Alors, rien. Vous êtes aux commandes, jeune homme, à vous de prendre vos décisions. Maintenant, ramenez-moi s'il vous plaît. Et allons manger un cornet de crème glacée. Il n'y a rien de tel l'été pour se rafraîchir et faciliter la réflexion. Je sens que vous en avez bien besoin.

Jeanne affichait un sourire entendu dans le fauteuil roulant que poussait un F.-M. penaud et plus qu'incertain de l'attitude à observer désormais. Lui qui, quelques heures auparavant, se sentait presque concerné par le problème des *Pitonneux grisonnants* et connaissait presque une pentecôte qui lui dessillait les yeux sur la nécessité de l'entraide et le sort fait au troisième âge, goûtait une fois de plus à l'embarras de l'hésitation.

Et Rachel ? Que dirait-elle si jamais il renonçait à intervenir en prétextant qu'il n'était pas tout à fait remis ? Elle lui donnerait peut-être raison ; après tout il avait subi une bonne raclée et aucun boxeur qui perd un combat n'est tenu de remonter sur l'arène trop tôt.

Mais comment retrouver la ferveur qu'il avait cru voir surgir en lui plus tôt ? Quelle mouche avait piqué Jeanne pour qu'elle refuse de lui offrir le moindre petit conseil ?

Le François nouveau croyait ne pas avoir mérité une telle avanie, un peu à la manière du François d'avant. Il ne cessait de se répéter intérieurement en approchant de la conciergerie : « Il doit y avoir une solution. La meilleure, ce serait d'en trouver une qui va me permettre de m'en sortir sans trop me faire amocher une fois de plus. Première leçon : apprendre à me mêler de mes affaires et attendre. Les choses se règlent souvent d'elles-mêmes. »

Devant lui, à son insu, Jeanne n'avait rien perdu de son sourire en coin.

Douze

Ludmilla avait troqué sa bure contre une djellaba de coton à grosses rayures multicolores mettant en évidence plusieurs poignées d'amour qui faisaient la joie de Jérôme Bissonnette, devenu enfin un assidu des cabrioles sexuelles sur la *trampoline céleste*.

Débarrassé de ses oripeaux religieux de carnaval, le « pasteur » affectait presque l'allure prospère d'un vendeur d'automobiles usagées, le visage affable en moins, dans son costume bleu poudre en toile, une lourde chaîne en or porteuse d'une croix autour du cou sur un *t-shirt* avec une impression couleurs reproduisant toutes les caractéristiques d'un *clergyman* très réaliste.

La canicule les faisait suer tous les deux dans l'appartement de Soeur Soja où s'éternisait un échange par *webcam* avec Mégaplust lui-même, bien au frais à l'air climatisé de son bureau de Denver.

C'est que Sa Sainteté n'était pas du tout contente du résultat du prosélytisme de sa représentante montréalaise. Les nouvelles conversions frisaient le zéro et la fréquentation des assemblées déclinait, un bel été aidant. En conséquence, la vente des produits spécialisés, tels des gadgets sexuels tous plus imaginatifs les uns que les autres ainsi que de petites pilules miracles, sans compter la

nourriture prétendument biologique, papillonnait comme une manne nocturne autour d'une ampoule, c'est-à-dire sans jamais atteindre ses quotas.

Sœur Soja babillait avec une assurance apparente et se disait forte de renverser la situation grâce à sa marche contre les gais et lesbiennes. Mais elle ne pouvait dissimuler à Jérôme Bissonnette le léger tremblement de ses mains appuyées sur la tablette de support de son clavier d'ordinateur.

Elle expliqua qu'un affrontement avec un fauteur de trouble lui avait valu des démêlés avec la justice, mais que c'était un épisode révolu et que son coup d'éclat public allait la placer au cœur de l'actualité, donc lui attirer de nombreux nouveaux membres.

Mégaplus grommela une espèce de souhait aussi enthousiaste que celui d'un politicien en perte de vitesse dans les sondages, la veille de l'élection, et coupa la communication sans la saluer.

Jérôme alla passer la main dans le dos de Ludmilla pour lui témoigner son appui. Elle se raidit aussitôt, honteuse de se trouver en position de faiblesse. D'un bond, elle fut debout et ordonna sur un ton sans réplique :

— Arrive, Jérôme. On a du travail à faire.

— Oui, mais il fait chaud en titi...

— Tout se mérite, Jérôme. Rappelle-toi de ça quand tu voudras venir me rejoindre dans mon lit.

Le pauvre homme poussa un long soupir résigné. La séduction était une pente ascendante sans fin.



À *La Galette de Séraphin*, François n'en finissait plus de convaincre Léon et Rachel qu'il était suffisamment remis

de sa mésaventure pour leur prêter main-forte à la cuisine. La canicule gardait les clients chez eux ; le petit restaurant de quartier n'était muni que de ventilateurs de plafond tout juste capables de suggérer l'illusion de l'air frais.

Le défilé qui devait se dérouler deux jours plus tard était souvent l'occasion d'une recrudescence de clients venus d'ailleurs et à la recherche d'un endroit où se restaurer en vitesse ; Léon Gingras ne ratait pas l'occasion de garder son établissement accessible toute la fin de semaine. C'était son *boxing day* à lui.

Pour l'instant, il dressait une liste des produits frais de première nécessité. Il n'était pas question des plats mitonnés qui avaient fait sa réputation. L'idée générale était de s'assurer d'une bonne provision de bières, d'eaux gazeuses, de saucisses, de kilos de viande pour les boulettes de steak haché, de fromages tranchés, d'œufs, de condiments, de petits pains, de crème glacée, de salades, de fruits en conserves. De quoi tenir un court siège, quoi.

— Je pense que j'ai tout.

— N'oublie pas le poulet pour les salades et le jambon pour les sandwiches, lui rappela Rachel en regardant pardessus son épaule. C'pas tout le monde qui aime manger chaud.

— Vous avez pensé au thé et au café ? Avec ce genre de public, le thé glacé et le café froid plein de crème fouettée ont beaucoup de succès, ajouta F.-M. qui acheva de garnir une assiette de *club sandwich* que Rachel saisit aussitôt pour aller la porter à un client dans la salle.

— Maudit... Ça fait bien des choses à penser, grogna Léon. Il me semble que c'était plus simple quand ma femme et moi avons ouvert la place. Aujourd'hui, il nous arrive toute sorte de monde de partout et il faut essayer de plaire à tous... T'es sûr François que tu vas être capable de

nous donner un coup de main dimanche ? T'aurais bien besoin d'un congé toi aussi.

— De toute façon, je veux aller voir Ludmilla affronter la foule des gais dans le tapage, la musique forte et les déguisements. Ça va être tout un spectacle.

— Je me demande bien pour qui...

Rachel rentra à la cuisine.

— De qui parlez-vous ?

— De Ludmilla Yperciel.

— Vous avez du temps à perdre... J'annonce un *club sandwich*, un croque-monsieur et un *grilled-cheese*, les trois avec salade du chef. Ça va vous donner quelque chose d'intelligent à faire plutôt que de placoter à propos de Sœur Soja.

Elle sortit pour aller chercher trois bières au bar. Les deux hommes se regardèrent, confus, et se mirent aussitôt à confectionner les sandwiches.



Le reste de la semaine s'écoula comme un ruisseau en manque d'eau. Au restaurant, les quelques clients ne parlaient plus que de la contremarche de protestation de Sœur Soja. Elle avait distribué tellement d'invitations dans les rues avoisinantes que la propreté des voies publiques commençait à s'en ressentir. La plupart des passants avaient jeté les feuilles de papier rose (une idée de Jérôme) que le moindre courant d'air faisait tourbillonner sur l'asphalte. Les poubelles publiques en faisaient voir des quantités à travers les sacs de croustilles, les paquets de cigarettes, les bouteilles, les cannettes de jus survitaminé et les emballages de malbouffe.

Le service de nettoyage des rues avait dû dépêcher des balayuses motorisées pour débarrasser les rues de cette pollution avant le grand défilé du dimanche.

En cette fin d'après-midi, le samedi, Rachel et François avaient fui le tapage des balayuses et des encombrements pour aller s'asseoir sur un banc public au parc du Mont-Royal et observer le centre-ville de Montréal sous son dais de pollution jaunâtre.

Ils y étaient venus pour faire de la marche rapide dans les sentiers et avaient fait une pause pour reprendre leur souffle, avant de décider du reste de la soirée. F.-M. buvait régulièrement à son thermos à moitié plein de jus, tandis que Rachel léchait langoureusement une glace pour se rafraîchir.

— Est-ce que je me trompe ou ton père a l'air préoccupé depuis ses vacances manquées ?

— Tu connais papa. Il ne vit que pour jouir de ses tracas. Quand il n'a pas de raisons de se morfondre, il se dépêche d'en inventer. Il a toujours été anxieux. Il ne changera pas.

— Depuis qu'il m'a trouvé à votre *appart'* en rentrant du Bas-du-Fleuve, il a l'air de plus en plus songeur. Comme s'il mijotait une décision à prendre.

— C'est tout à fait son genre. Il n'y a rien à faire. Il va finir par nous surprendre comme toujours en nous annonçant une décision grosse comme une tonne de briques qui tombe d'un gratte-ciel en construction.

Le cellulaire de Rachel fit entendre à trois reprises un carillon imitant les notes de « *Si j'avais les ailes d'un ange...* » de la chanson de Robert Charlebois.

— Tiens justement c'est lui. Allo papa... Ça va ?

Rachel se tut aussitôt. Son père semblait lui débiter une nouvelle à toute vitesse. Le visage de la jeune femme s'assombrit puis elle dit sur un ton sec :

— D'accord, on arrive. Ça peut prendre quelques minutes cependant. On est sur la montagne. À tantôt.

Elle raccrocha et regarda F.-M. dans les yeux.

— Il est arrivé un malheur. Il faut y aller. Je t'expliquerai dans l'auto.

F.-M. n'insista pas ; ils se dirigèrent à la hâte vers la voiture de F.-M. garée sous un arbre dans un parc de stationnement.



Une fois sortis des embouteillages du centre-ville, ils empruntèrent un trajet bien connu de Rachel qui jouait son rôle de navigatrice avec aisance et se retrouvèrent en quelques minutes à l'appartement de Léon Gingras, assis à la table de cuisine, devant une bouteille de gin déjà entamée. Il avait les yeux dans l'eau.

— Papa, raconte-nous calmement ce qui est arrivé. J'ai encore de la difficulté à le réaliser.

— C'est comme je t'ai dit, commença-t-il sur un ton grognon. Berthe Lupien a invité le vieux Hutchison chez elle en début d'après-midi. Elle était devenue une vraie *groopie* de la Ludmilla et elle s'était procuré beaucoup de ses pilules et de ses jouets sexuels. Elle croyait dur comme fer à la doctrine de *La trampoline céleste* et au fait de... de s'envoyer en l'air pour son salut.

— Et elle a choisi le vieux Hutchison comme partenaire ? demanda F.-M., incrédule.

— Ouais... Ils se voyaient depuis quelque temps. Cette fois, elle lui a fait prendre une sorte de Viagra vendu par leur gourou et dissous dans son rhum...

— Et son cœur n'a pas résisté ? dit Rachel.

— La première et la deuxième fois, oui. Mais à la... troisième... période, le vieux a fait une crise cardiaque... sur... euh... dedans Berthe... Elle est devenue hystérique quand elle a constaté qu'elle avait eu un fort spasme et que Hutchison était... heu... prisonnier. Elle a tellement hurlé que les voisins ont appelé la police. Il ne respirait plus. Elle, elle est aux soins intensifs, sous sédation. C'est Rosette Richard qui m'a appelé pour me raconter l'histoire. Elle est à son chevet. Il va y avoir une enquête. La police a saisi les pilules trouvées dans l'appartement.

En dépit de l'incongruité de la mésaventure, aucun des trois n'avait le cœur à rire. Léon poursuivit :

— Le vieux Hutchison était un de nos premiers clients. Il travaillait à l'usine à côté d'ici. C'est lui qui nous a amené la clientèle des travailleurs, ce qui nous a permis de démarrer. Moi, je l'aimais bien ; même s'il n'avait vraiment jamais réussi à apprendre le Français, on se comprenait. Tout ça à cause d'une maudite folle pis de ses patentes de religion niaiseuses ! Non, mais, elle est devenue un vrai danger public la Ludmilla ! Il faut faire quelque chose, pis tout de suite !

— Calme-toi, papa.

— Ton père a raison Rachel. Il est temps d'intervenir.

— François...

— L'occasion rêvée, c'est le défilé de demain.

— Attention, là. Il y a des milliers de personnes présentes dans le défilé et sur les trottoirs.

— Il n'y aura pas de casse, Rachel. Il y a d'autres moyens plus efficaces de vaincre un ennemi aussi niais. J'ai une idée et nous allons nous en parler tous les trois...

Étonnés, Léon et sa fille regardaient F.-M. Son visage encore tuméfié avait l'air plus décidé que jamais.



Les trois conspirateurs passèrent le reste de l'après-midi à téléphoner à leurs amis et clients. Léon monopolisait le téléphone de l'appartement, tandis que Rachel et François jouaient du cellulaire, l'une dans le vivoir et l'autre dans la chambre où il avait dormi après avoir été tabassé.

Puis, Rachel vint le prévenir qu'elle sortait pour acheter le matériel indispensable à leur action collective. Toujours au téléphone, F.-M. lui fit le signe conventionnel de l'index frotté sur le pouce pour lui demander si elle avait besoin d'argent. Elle agita ses doigts contre son pouce pour lui indiquer « On en reparlera » et elle s'en fut en fermant la porte de la chambre.

Après deux heures d'appels multiples, Léon et François émergèrent chacun de son q.g. et se dirigèrent comme par consentement tacite vers le frigo où ils pigèrent une bière froide.

Rachel était de retour. Du carton blanc roulé, des baguettes de bois, un pot de gouache rouge et un pinceau effilé étaient sur la table de la cuisine, à côté d'un grand sac rempli de gazous, de sachets de confetti, de sifflets en plastique coloré, tous objets à bon marché achetés dans un magasin à 1 \$. Ils contemplèrent le mince arsenal avec les yeux fiévreux des premiers Chrétiens réfugiés dans les catacombes de Rome, prêts à affronter dans le Colisée les bêtes sauvages de Néron.

— C'est pas tout, ça. Il faudrait manger un peu. La soirée promet d'être longue. J'ai un ragoût de boulettes au congélateur. Ça va prendre seulement quelques minutes à le réchauffer.

— Tu trouves pas qu'il fait un peu chaud pour manger un plat semblable, s'objecta Rachel ? J'ai apporté des sushis.

— Garde ton poisson crû. Je vais me faire réchauffer une soupe d’abord.

— Va pour les sushis, dit F.-M. Il fait trop chaud pour suer encore plus.

— Les jeunes d’aujourd’hui. Tous des *fêluettes*.

— Papa, fais attention à ne pas répéter ce mot-là demain, au restaurant. Tu risques d’insulter quelqu’un qui ne la trouvera pas drôle.

— Tu sauras ma fille que ce mot-là a toujours eu rien qu’un sens pour moi et c’est celui d’un jeune incapable de se prendre en main et de travailler fort. Ça n’a rien à voir avec les gens qui vont défiler demain. Et que j’ai toujours accueillis comme tout le monde dans mon restaurant. Mais si tu me le demandes, je vais le rayer de ma parlure. Pour la journée.

— Merci mon petit papa. T’es grognon, mais je te le pardonne.

En quelques minutes, la table était mise, une bouteille de blanc très frais trônait et Rachel et F.-M. s’acharnaient à démontrer leur habileté à manier les baguettes.

Quelques lampées de vin suffirent à ramener la détente au sein du trio.

Dès la fin du repas, ils se mettraient à fabriquer des pancartes, à imaginer des slogans et à préparer un plan d’intervention contre Sœur Soja, alias Ludmilla Yperciel.

Léon leva la tête et capta le sourire lumineux que Rachel et F.-M. s’échangeaient.

Il comprit à ce moment que sa vie ne suivrait plus jamais la même trajectoire.

Treize

Conscients que la journée ne serait pas une sinécure, Léon, Rachel et F.-M. s'étaient pointés à *La Galette de Séraphin* à 6 h 30 de façon à accueillir les lève-tôt qui cherchaient un endroit où prendre un petit-déjeuner. Viendraient plus tard les touristes affamés par leurs déambulations qui reluqueraient le menu à la devanture à l'heure du lunch.

Leur calcul s'avéra. Des gais anglophones, déjà costumés et qui cassaient le Français avec allégresse, prirent d'assaut plusieurs tables dès l'ouverture. Deux comédiens célèbres d'une série télévisée populaire entrèrent sous les applaudissements de quelques *Pitonneux grisonnants* venus manger des crêpes et boire du café. Leur petit écart hebdomadaire sur un budget serré. Une sortie, quoi.

À peine les deux comédiens furent-ils assis qu'une dizaine de personnes se massaient à leur table pour quémander un autographe. Il régna rapidement une atmosphère bon enfant qui fit s'élever le degré des décibels.

Le trio était en mode de production accélérée. Rachel faisait disparaître la vaisselle sale dans les lave-vaisselle avant de transporter à toute vitesse les assiettes pleines aux convives. F.-M. cuisait le bacon, les crêpes et distribuait les cuillerées de fruits frais dans les assiettes, tandis que Léon

remplissait les tasses de café ou de thé, surveillait les grille-pains et faisait cuire les œufs de toutes les façons, au goût des clients.

Les clients absents depuis le début de la période des vacances annuelles les avaient privés de l'excitation de travailler sous pression, dans une harmonie dont ils étaient les seuls à jouir de la répétitivité.

François ne sentait plus de malaise, si ce n'est une légère gêne à la mâchoire. Sa dent manquante l'obligeait à siffloter un peu en parlant, mais il s'en fichait : Rachel le regardait comme s'il était le David de Michel-Ange. Ses paupières encore jaunes s'ouvraient complètement et les migraines n'étaient qu'un mauvais souvenir.

Passé le *stampede* du midi, les *Pitonneux grisonnants* commencèrent à s'assembler devant le restaurant. Léon ordonna à la blague à F.-M. et Rachel d'aller rejoindre leur groupe de révolutionnaires. Il pouvait tenir la barre jusqu'à leur retour qui serait sans doute marqué par un afflux de la clientèle. « Après tout, pensait-il, il n'y a pas de mal à se faire du bien. »

François et Rachel sortirent à la rencontre de leurs vieux amis les bras chargés de pancartes. On se massa autour d'eux, chaque manifestant cherchant à s'approprier un slogan à son goût. Les rires fusaient. Il y eut même une escarmouche entre Hector Riverin et Rosette Richard (qui l'emporta haut la main) pour savoir qui s'approprierait celle qui portait la phrase : « *La religion, c'est comme la boisson : il y en a qui ne portent pas ça !* »

La trentaine de marcheurs de l'âge d'or se séparèrent le reste des pancartes où l'on pouvait lire des affirmations cocasses :

— Dieu vous regarde et dit : euh... !! »

— La trampoline céleste a fait un mort. Le prochain pourrait être vous !

- Mégaplu\$\$\$ veut votre bien : il va l'avoir !
- La trampoline d'Yperciel ne mène pas au ciel !
- On est vieux, mais on n'est pas cons !
- Profitons de notre vie tant qu'on en a une !
- Ludmilla vous a enfirouapés !
- Hutchison était notre ami !
- Fière maman d'une lesbienne !

La marche se mit en branle dans la joie et la bonne humeur, mais avec une détermination qui laissait deviner que la mort du pauvre Hutchison avait été l'incident qui avait réveillé les consciences.

Au loin, leur parvenait la vague rumeur musicale du défilé qui progressait dans leur direction. En dépit de leur âge, les *Pitonneux grisonnants* hâtèrent le pas. Ils étaient impatients d'affronter Ludmilla et ses adeptes de la *trampolinade*, comme des enfants qui préparent en vitesse leurs boules-de-neige pour la première bataille de la saison. Quelques passants s'ajoutaient ici et là à leur marche colorée.

Le grand Paul-Émile, à qui sa femme donnait le bras, toujours aussi diminutive à ses côtés, commença à turluter aussi mal que bien une chanson de son enfance sherbrookoise qui fit rigoler son entourage :

Derrière chez-nous, Y'a un champ de pois. (bis)
J'en cueilli deux, j'en mangeai trois
C'est en passant par les épinettes
Que Marie-Calumet a perdu sa houlette.
C'est en passant tout le long du bois,
Qu'il y a quelqu'un qui a trouvé ça.

Madeleine lui fit une grimace de reproche en lui adressant une petite admonestation de circonstance.

- Toi mon grand escogriffe, t'as besoin de n'pas me

faire honte avec tes chansons des Cantons de l'Est. On fait une marche de protestation, pas un spectacle de folklore !

— Ben oui, ben oui. Mais ça aide de se donner de l'allure en chantant. Les autres la trouvent drôle et tout le monde se sent de bonne humeur quand on rit.

En moins de temps qu'il ne le faut pour le dire, ils furent à proximité de la rue, barrée pour l'occasion, où passerait le défilé. Au loin, on en devinait le peloton de tête, soit l'Harmonie des GLBT qui interprétait « Gens du pays » avec une conviction qui ne cachait pas quelques fausses notes.

Les *Pitonneux grisonnants* et leurs nouveaux adeptes devinrent fébriles comme des enfants au défilé du Père Noël. Suivait une masse d'hommes costumés et grimés en femmes fatales, en danseuses hawaïennes, en séducteurs latinos, en policiers au torse nu. Chacun rivalisait d'imagination pour esquisser des pas de danse. La foule se mit à applaudir. Des personnes âgées, assises sur des chaises pliantes, battaient la mesure devant des rangées de spectateurs debout, venus seuls ou en famille.

Le défilé se faisait dans une joyeuse confusion et les caméramans de la télévision avaient bien du mal à capter des images du maire, d'une ministre du gouvernement du Québec, d'une députée fédérale, tous des politiciens qui se seraient laissé marcher sur le corps par un éléphant plutôt que de rater cette occasion de se montrer « ouverts d'esprit » et photographiés pour les hebdomadaires du quartier et les quotidiens de la métropole.

Au moment où apparut l'Association des Mères lesbiennes, accompagnées de leur progéniture, Ludmilla Yperciel et ses quelques catéchètes du troisième âge, bien encadrés par une dizaine de fiers-à-bras homophobes de la taverne *La mousse qui pousse*, fendirent la foule pour venir s'interposer devant le petit groupe de femmes en brandis-

sant un drapeau du Canada et un des États-Unis ainsi que des pancartes porteuses de slogans inspirés tels : « Honte à vous, gouines et tapettes ! », « Revenez dans le droit chemin ! », « Il n’y a pas d’amour sans Dieu ! », « Sortez des rangs de la racaille ! », « Repentez-vous ! », etc.

Les *Pitonneux grisonnants* consultèrent des yeux François et Rachel et le signal fut donné. Même ceux qui se déplaçaient à l’aide d’une canne ou d’un déambulateur voulaient se hâter pour aller prêter main-forte aux mamans immobilisées. La foule commença à pousser des « Chouououou », des « Laissez-les passer ! ».

Mais leurs cris se changèrent en applaudissements lorsque le détachement de F.-M. s’approcha du groupe de Sœur Soja en criant à leur tour des « Finies les folies ! », « Sacrez votre camp ! », et en brandissant bien haut leurs propres pancartes qui provoquèrent aussitôt l’hilarité de la foule.

Une forte pétarade calma un moment le brouhaha. Le Club des Motocyclistes gais, à cheval sur une douzaine de Harley Davidson rutilantes, venait d’arriver sur place pour connaître la raison de l’interruption du défilé. Chaque moto était décorée d’un drapeau du Québec de bonne taille, fiché à la hauteur de la roue arrière. Les gars étaient tous des armoires à glace, nus jusqu’à la ceinture et porteurs de pantalons en cuir qui leur découvraient le postérieur. Leurs bras musclés affichaient des tatouages complexes et éloquents inspirés de films d’horreur.

Un flottement courut dans les rangs des homophobes de la taverne. Le teint de Jérôme Bissonnette avait viré au vert tendre et il se dissimulait courageusement derrière Ludmilla qui brandissait ses deux drapeaux ensemble de la main droite.

F.-M. et son groupe de gamins et gamines du troisième

âge retinrent leur souffle. Rachel lui prit la main et la serra fort.

Les spectateurs poussèrent un « houuuuu » profond et modulé comme s'ils anticipaient un vif échange de gros mots entre les gais et les piliers de taverne. À ce moment-ci de la rencontre au sommet, les choses auraient encore pu s'arranger entre les marchands de vitesse et les marchands de houblon. Comme au moment de la mise au jeu du ballon à la 10^e verge devant les buts, les héros des deux camps se dévisageaient avec des mines résolues, tout en soupesant la valeur de leurs adversaires.

De retour au restaurant, plus tard, François et Rachel, présents à toute la scène, s'entremêleraient dans leur récit et ne parviendraient pas à donner un aperçu précis du déroulement des événements. Même les caméramans de la télé et les reporters affectés à l'événement eurent de la difficulté à décrire les faits. Quant aux journalistes de l'écrit, ils avouèrent qu'il leur était impossible de préciser le point de départ de ce brouhaha difficile à décrire.

Certains furent persuadés que c'était Sœur Soja qui avait déclenché le raffut en s'écriant :

— Nous sommes ici par la volonté de Sa Sainteté Mégaplus pour y rester et empêcher cette manifestation de la turpitude des mœurs.

Même les buveurs de bière de son groupe se regardèrent, perplexes. Ils n'avaient pas fréquenté l'école primaire suffisamment longtemps pour avoir été mis en contact avec d'autres mots que les sacres et les jurons qu'ils proféraient à longueur de journées.

Dans le groupe des *Pitonneux grisonnants*, on ne se gêna pas pour ricaner des envolées oratoires de Ludmilla. Elle avait toujours tiré du grand et cherché à confondre les autres par son vocabulaire emberlificoté. Les motards s'esclaffèrent.

Le visage de Sœur Soja blêmit d'un coup. Elle fronça les sourcils, le bec pincé, et s'écria à voix forte en désignant F.-M. et Rachel :

— Je constate que les fornicateurs ont trouvé des sup-pôts de Satan pour les soutenir !

Son envolée ridicule ne fit que renforcer les rires qui gagnaient maintenant la foule rapprochée. Le défilé était maintenant interrompu avec à sa tête une cinquantaine d'hommes costumés en danseuses exotiques qui continuaient de se dandiner au son d'une musique des Caraïbes ; plus d'un spectateur se laissait aller à se trémousser.

D'autres témoins soutiendraient ensuite que c'est à ce moment que l'incident se produisit.

Après s'être consultés rapidement du regard, la douzaine de motocyclistes vêtus de cuir se tournèrent à l'unisson et firent admirer leurs fesses aux sectaires de Mégaplus.

Tout adepte de la doctrine du ciel gagné par le sexe, aurait dû normalement se délecter de la vision. Hélas, les jumelles Lalancette ne saisirent pas l'occasion offerte. Avec des cris d'oies furieuses, elles fondirent sur l'objet de leur sainte colère et se mirent à frapper de leurs pancartes d'une solidité discutable les rondeurs du bas du dos des athlétiques jeunes hommes. Ces dames avoueraient plus tard aux policiers venus réprimer le grabuge, qu'elles étaient indignées de constater que ces hommes n'accordaient leurs faveurs qu'à d'autres hommes, tandis que des délaissées comme elles seraient privées du paradis parce qu'on leur avait toujours refusé des rapports qu'elles avaient souhaité obtenir en vain durant toute leur vie.

Mais elles n'avaient pas tenu compte du fait que l'habileté des membres de la secte à fabriquer des pancartes était plus que douteuse. Dès les premiers coups aux derrières, le carton des pancartes s'envola et les pointes de clou lacérèrent les rondeurs.

La vue de quelques gouttelettes de sang attisa l'acrimonie des motocyclistes qui voulurent repousser les sœurs Lalancette. Ce qui suscita l'intervention des buveurs de bière qui se ruèrent sur eux pour échanger des coups. Lesquels amenèrent les mâles costumés en danseuses exotiques à se précipiter à l'aide des motocyclistes, toujours au son de la musique entraînante amplifiée par deux gros haut-parleurs sur le toit d'une petite voiture coréenne.

Les *Pitonneux grisonnants* firent fi des appels au calme de F.-M. et Rachel et les poussèrent malgré eux vers les lieux de la discussion virile où François se retrouva face à face avec les deux cerveaux musclés qui lui avaient flanqué une raclée à la porte de sa résidence.

Il ressentit à son tour un besoin de cogner qu'il n'avait jamais cru possible auparavant. Il bondit sur le premier tatoué et lui asséna sans réfléchir un coup de genou dans les roubignoles et un coup de poing sur le nez de l'autre diplômé de 1^{ère} année B qui avait participé à l'attentat.

F.-M. demeura un instant interloqué avant d'éclater de rire : tous ces films noirs qu'il avait visionnés durant des années l'inspiraient : il se sentait un mélange d'Humphrey Bogart et John Wayne tout à la fois.

Il chercha Rachel des yeux, craignant qu'elle n'eût été attaquée. À sa grande surprise, il la vit aux prises avec Ludmilla dont elle enserrait les poignets dans ses mains robustes de fille qui a beaucoup travaillé et qui déversait sur elle un chapelet d'insultes religieuses que tout homme qui s'est un jour donné un coup de marteau sur le pouce aurait été heureux de connaître.

La foule était en liesse et encourageait les participants au défilé de la Fierté gaie par des mises en garde :

— Attention le frisé, y'a un traître qui veut t'attaquer par en arrière !

— Envoyez les danseurs ! Foncez dans l'tas ! C'est rien que des gros ivrognes !

— On veut voir le défilé ! On veut voir le défilé ! On veut voir le défilé !

Des coups brefs de sirène et le clignotement des gyrophares de trois ou quatre voitures de police furent à l'origine du sauve-qui-peut des piliers de la taverne *La mousse qui pousse* qui avaient sans doute quelque délit mineur à se reprocher.

Les spectateurs de plus en plus nombreux applaudirent à tout rompre la victoire des participants au défilé et des protestataires du groupe de François et Rachel.

Les agents de la paix eurent tôt fait de séparer les derniers combattants et de calmer les esprits surchauffés. En s'approchant d'un petit groupe qui formait un cercle, ils découvrirent que Rachel avait eu le meilleur sur Ludmilla, dont la coiffure en désordre et les vêtements salis témoignaient de l'ardeur de l'autre à jouer à Saint-Georges terrassant le dragon.

Assise à califourchon sur le dos de la prêtresse du sexe, elle lui tenait le bras droit replié vers l'arrière et criait :

— Dis ma tante ! DIS MA TANTE !

— Ma... Ayoye ! Ma... ma... tante.

— Maintenant, promets-moi de laisser nos *Pitonneux* en paix. Promets ou je te tords le bras jusque dans le cou !

— Je promets !! Je promets !

— Maudite niaiseuse, tu mériterais que j'te sacre une vraie volée. Pis t'as besoin de tenir tes promesses sinon, tu vas avoir affaire à moi !

Au moment où un policier se penchait pour séparer les deux femmes, Rachel se mit rapidement debout et rejoignit François, la face fendue jusqu'aux oreilles d'un sourire victorieux.

Il la prit dans ses bras et la pressa contre lui. Rachel frémissait de tension.

— Je ne sais pas ce qui m’a pris...

— L’important, c’est de n’avoir pas résisté.

Le groupe des *Pitonneux grisonnants* se rassembla aussitôt autour d’eux en applaudissant bruyamment et, sous la gouverne de Paul-Émile, se lancèrent dans une marche triomphale en direction de *La Galette de Séraphin* en chantant à tue-tête au son des gazous nasillards :

Halte-là, halte-là, halte-là !

Rachel Gingras, Rachel Gingras,

Halte-là, halte-là, halte-là !

Rachel Gingras est là ! (ter)

Rouge de confusion, Rachel souriait à tous, solidement assise sur l’épaule droite de Paul-Émile et sur celle de gauche de F.-M., ce qui la forçait à maintenir une position de guingois. Elle se tourna pour contempler le champ de bataille.

Derrière eux, la musique vigoureuse jouait de nouveau et le défilé se remettait en marche sous les applaudissements soudains rares de la foule qui avait reconnu le maire dans une limousine qui roulait au ralenti.

Les participants agitaient des ballons multicolores, des drapeaux fleurdelisés et se laissaient photographier dans leurs plus beaux atours : un soldat romain tenait Charlie Chaplin par la main, des échassiers costumés en ramoneurs de Londres marchaient à pas comptés, Marilyn Monroe déambulait aux côtés de « Rocky » Stallone au milieu d’un groupe de divas de toutes les origines et des deux sexes. Nulle trace de Ludmilla et de sa cohorte d’illuminés.

La fête avait repris ses droits.

Quatorze

L'été se flétrissait comme une rose attaquée par des scarabées japonais. La fin des vacances et la victoire sur Ludmilla ramenaient les fidèles clients à *La Galette de Séraphin*. Même les ex-adeptes de la secte de *La trampoline céleste* se pointaient de plus en plus au restaurant, honteux et repentis.

Ils jetaient un coup d'œil sur un cahier à anneaux attaché par une chaînette sur le comptoir ; il renfermait des coupures de journaux et des photos protégées par une pellicule plastique qui racontaient l'affrontement rocambolesque du Défilé de la fierté gaie. Le papier-journal commençait déjà à jaunir sous l'effet des fluorescents.

Tous manquaient de mots pour faire leur *mea culpa* auprès de Rachel qui poursuivait ses déambulations au service des tables.

— On savait pas que c'était une *gamiq*. Vous savez Rachel, quand on est vieux pis qu'on s'ennuie, on est fragile.

— On se laisse convaincre plus facilement par des beaux parleurs.

— Pis, Ludmilla Yperciel, c'était pas une inconnue... On lui faisait confiance.

— J'aurais don' dû me douter qu'une patente améri-

caine, ça vaut pas grand-chose. Eux pis leurs *pritcheurs* à la TV...

— Ouan. Pis on n'allait plus sur Internet. Sœur Soja euh... Ludmilla nous l'interdisait. Son Mégaplus disait que c'était la porte de l'enfer.

— Pourtant, lui, il l'utilisait l'Internet... Quand je pense qu'y s'faisait appeler Sa Sainteté... Comme l'autre là, le gars qui croyait aux soucoupes volantes. Comment y's'appelait déjà ?

— I'm'semble que c'était Raoul ou quelque chose du genre... J'ai oublié son nom, et j'tiens pas à m'en rappeler.

— On sait ben, toi, le seul mort dont tu t'rappelles, c'est René Lévesque.

— Pis j'en ai pas honte ! Ça vaut mieux que de se rappeler seulement de Maurice Duplessis, comme toi.

Rachel écoutait doléances et regrets avec le même sourire et réconfortait les plus humiliés de cette mésaventure rocambolesque.

À entendre ses vieux clients se disputer pour des vétilles, elle comprenait que les choses revenaient à la normale. Le sujet du défilé surgissait de moins en moins souvent dans les conversations.

Il n'y avait qu'à la cuisine où régnait une légère tension. François avait repris son poste avec ardeur. Sa relation avec Rachel avait progressé. Ils passaient plus de temps ensemble les fins de semaine. La jeune femme quittait le restaurant avec lui le samedi midi et ne revenait à l'appartement de son père que tard le dimanche soir. Et parfois même le lundi matin, pour changer de vêtements et l'amener en vitesse au restaurant à temps pour l'ouverture.

Léon ne faisait aucune remarque à sa fille. Il avait maigri. Sans être devenu acariâtre, il se réfugiait dans un silence buté, limitant ses efforts de conversation à des sujets qui ne concernaient que le restaurant. Il semblait résolu à

dissimuler son sentiment à propos de la liaison de Rachel et F.-M.

François souffrait du malaise qui les tenait à distance, mais n'avait aucunement l'intention d'aborder la question avec son patron. Il travaillait d'arrache-pied à préparer les plats et les menus. Ses efforts étaient récompensés par une légère reprises de la fréquentation, en particulier celle des résidents du Village gai qui avaient eu vent de l'implication du personnel du restaurant et des *Pitonneux* dans la foire d'empoigne.

Léon était comme une corde désaccordée dans le solo de guitare flamenco que produisaient les voix de la clientèle exubérante chaque matin à l'aube. Il se sentait de trop et avait fini par communiquer la même impression à ceux qui l'entouraient.

Ses vieux amis ne parvenaient pas à le sortir de sa mélancolie. Ses entretiens avec eux étaient souvent brefs et leurs blagues parvenaient à peine à lui arracher un pâle sourire avant qu'il ne s'efface à la cuisine, où il se grattait furtivement le menton et *jonglait* de longues minutes.

— Papa est comme un mauvais joueur de poker. Son attitude révèle tout ce qu'il tente de cacher, répondit Rachel à F.-M. qui lui demandait son avis sur le comportement de Léon. Cette semaine, il a reçu deux appels comme nous arrivions à la maison pour souper. Dans ce temps-là, il s'enferme dans sa chambre avec le téléphone au bout du fil étiré à la limite et parle à voix basse. Il a sûrement un plan en tête, mais il ne m'en dit rien.

— Crois-tu qu'il prépare la vente du restaurant sans t'en parler ?

— L'idée m'est passée par la tête. Papa n'est plus le même depuis son altercation avec Ludmilla Yperciel, la fois où il lui a versé un seau d'eau sale sur la tête. C'est un vieux

bougonneux, mais ça ne lui ressemble pas de perdre la maîtrise de soi comme cela. En s'en prenant à notre Sœur Soja nationale, il s'en prenait à celui qui a convaincu maman de refuser le traitement anti-cancer. Son deuil n'est pas vraiment commencé. Il n'était pas dévot, mais ce triste épisode l'a fait basculer dans la haine des sectes et des religions. Un dimanche matin, à l'appartement, il a agressé deux Témoins de Jéhovah avec une telle fureur, que j'ai dû le retenir pour l'empêcher de les frapper à coups de manches de balai.

— Au moins, ils vont réfléchir à deux fois avant de revenir lui prêcher la bonne nouvelle.

— Ne ris pas. Il aurait pu s'attirer des ennuis.

— Bof, il pouvait invoquer la raison qu'il y avait eu tentative d'intrusion de domicile.

— Ce n'est pas une comédie de Louis de Funès, François. On vit à une époque où il suffit de brandir les mots « accommodements raisonnables » pour déclencher des querelles aussi stupides qu'interminables en cour.

— Moi, j'ai utilisé à une ou deux reprises un vieux truc qui marche. J'ai offert à deux zélotes mormons d'entrer dans mon micro appartement et de nous déshabiller au plus vite pour faire une petite « partouze » à trois. Ils sont partis au pas de course dans le corridor et ne sont jamais revenus.

— Et s'ils avaient acquiescé à ta demande ? Comme les murs ne sont pas isolés, tu imagines le scandale ?

— J'aurais crié « Au viol ! » bien fort.

— Ouais... Je crois tout de même que ce n'est pas un risque à courir.

— Je ne refuse jamais de m'amuser au dépens des imbéciles.

— On s'en est rendu compte au Défilé... Et si on passait à autre chose ?



Septembre s'égreña comme un vieux chapelet dépoli par la moiteur des doigts d'une grenouille de bénitier. Les arbres des parcs et ceux des campagnes, où les deux nouveaux amoureux s'aventuraient pour profiter de la présence de l'autre sans qu'il leur en coûte une fortune, ne résistaient plus à l'invasion des couleurs.

Le couple profitait des samedis après-midi, à l'occasion de longues promenades à la montagne, et des dimanches matins, lors de balades sur les routes de la campagne lanaudoise dans la vieille R-5, pour apprendre à se connaître. Ils se plaisaient aussi à déguster lentement des soupers préparés à deux, avant de s'aimer dans le lit étroit du minuscule appartement, au son des téléviseurs des voisins ou des chasses d'eau des toilettes.

Ils en riaient et rêvaient du jour où ils seraient à l'abri des autres, dans un endroit bien à eux, où les seuls bruits seraient les coassements des grenouilles la nuit, et le chant des oiseaux à 3 h 30 les matins d'été.

Bien que le silence impénétrable de Léon sur l'avenir de *La Galette de Séraphin* ne les dupât en aucune façon, ils avaient pris le parti de jouer le jeu, de faire semblant qu'ils ne se doutaient de rien et qu'ils tenaient pour acquis que leur avenir de restaurateurs était assuré.

F.-M. achevait l'apprentissage de la joie partagée, du plaisir que l'on donne et non que l'on vend, de l'espoir en une existence à deux. Rachel apprenait à vivre le bonheur avec un homme plutôt qu'à l'attendre, à partager son temps plutôt que de courir après lui, à rêver d'un ailleurs qui leur ressemblerait à eux deux.

Puis vint le moment où François se sentit obligé de révéler à Rachel l'existence de sa vieille amie Jeanne et leur

drôle de relation fondée sur le cinéma. Il lui avait laissé entendre qu'il y avait eu des périodes de sa vie dont il ne gardait aucun sentiment de fierté, mais avait affirmé que cette relation-ci n'avait rien à voir avec son passé de gigolo dans les grosses résidences cossues de Westmount.

Elle accepta de l'accompagner chez Jeanne par un dimanche après-midi maussade du début d'octobre. Celle-ci les accueillit avec joie, curieuse de constater de visu si le jeune homme réservé et solitaire qu'elle côtoyait depuis plus de huit mois avait enfin commencé à s'épanouir, comme il l'avait laissé entendre en l'appelant pour lui demander l'autorisation d'amener une amie.

Rachel se présenta avec un bouquet de fleurs variées ; le geste fit briller les yeux humides de Jeanne qui murmura :

— Comme c'est gentil. Il y a si longtemps qu'on ne m'a pas offert de fleurs. Si longtemps...

— Vous avez un vase, demanda Rachel ?

— Dans l'armoire au-dessus de l'évier. Ça ne me dérange pas qu'il me soit inaccessible. Il ne sert plus à rien depuis la mort de mon mari.

On entendit un « pop » sonore !

Les deux femmes sursautèrent. François leur fit une petite moue d'excuse, tel un enfant pris en flagrant délit. Il avait fait sauter le bouchon récalcitrant d'un « Blanquette de Limoux » bien frais qu'il avait su dissimuler sous son blouson depuis leur sortie de l'auto.

Une fois au salon, ils prirent le temps de déguster cet agréable vin, le premier mousseux de l'Histoire, rappela Jeanne, dont les joues tournaient déjà au rose. Elle s'animait facilement en présence de visiteurs, trop habituée au silence que lui imposait sa vie solitaire.

C'est ainsi qu'en quelques minutes seulement, elle avait tracé le portrait de sa liaison avec François en ne ménageant

pas les mots d'humour qui mirent Rachel en joie. F.-M. se contentait de sourire, sachant bien que ces légers accrocs à la vérité permettaient à Jeanne de se détendre, d'oublier son existence confinée à quatre murs.

Le contact avec les clients âgés à *La Galette de Séraphin* lui avait enseigné que l'humour fait passer la vie comme deux aspirines font passer un mal de tête.

— La présence de cette charmante jeune femme dans votre vie explique vos absences à nos rendez-vous hebdomadaires, ajouta-t-elle avec un sourire malicieux.

— Il faut que vous sachiez que François m'avait caché votre existence, dit doucement Rachel. Ce n'est qu'hier qu'il m'a invitée à venir faire votre connaissance.

— C'est typique. Il n'est pas bavard lorsqu'il s'agit de lui. C'était le compagnon idéal de nos après-midi de cinéma maison. Il ne mangeait pas de maïs soufflé, ne rotait pas en buvant de la bière et ne commentait aucun film à voix haute. Je dois préciser qu'il riait au bon moment durant les comédies, ce qui est souvent rare chez le spectateur moyen. Nous formions une bonne équipe d'archéologues des souvenirs.

— Vous parlez au passé, Jeanne. Est-ce à dire que vous me congédiez ? demanda F.-M., incapable de dissimuler une légère déception dans sa voix.

— Mais pas du tout, mon ami. Seulement, je vois clair et je devine que vous n'aurez plus beaucoup de temps libre à partir de maintenant. Et c'est tant mieux pour vous deux, bien que je le regrette pour moi.

Rachel se pencha vers Jeanne et lui mit la main sur le bras gauche.

— J'aimerais bien, moi aussi, être invitée à vos séances de cinéma privées, Madame Jeanne. Je suis bon public et j'aimerais passer du temps avec vous.

— Ma chère enfant, j'apprécierais votre présence, très sincèrement, croyez-moi, mais le fait de vous voir ensemble m'a fait tout drôle. J'ai eu tout de suite l'impression que vous étiez sur le point de connaître des changements dans votre vie.

François et Rachel se regardèrent, intrigués. Un instant, l'idée que Jeanne commençait à divaguer à cause de la solitude assaillit le jeune homme. Le moussoux faisait-il trop d'effets à une personne à la santé fragile comme elle ? Jeanne affichait pourtant l'air espiègle qu'il lui connaissait.

— Pourquoi dites-vous cela, Jeanne ? Êtes-vous devenue diseuse de bonne aventure ? Vous prédisez l'avenir maintenant ? Vous m'aviez caché ce don.

— Mademoiselle Rachel, voilà ce que vous devez savoir de ce jeune homme avant de l'accepter définitivement dans votre vie. Un moment de gêne et il se met aussitôt à débiter des sornettes dans un langage de théâtre de vaudeville. Vous aviez remarqué n'est-ce pas ?

— À vrai dire, répondit Rachel, euh... oui...

— Bon, ça y est. Une autre conspiration de femmes, les nargua F.-M. Il n'y a vraiment qu'à moi que ça arrive. Et si vous nous expliquiez comment vous êtes devenue si habile à deviner ce qui attend les autres, Jeanne ?

— En me fiant au passé, tout simplement.

— Pouvez-vous être plus claire ?

— Mais si, mes tourtereaux. Voyez-vous, en dépit de mes airs de fausse jeunesse, je suis une vieille femme qui a accumulé de très nombreux souvenirs, en particulier à propos de l'amour. Il y a des comportements chez un couple d'amoureux qui sont perceptibles aux gens de mon âge. Une certaine façon de sourire à tout bout de champ, l'air rassuré qui n'appartient qu'aux amants qui ont fait l'amour la nuit d'avant, une langueur dans le regard, une excitation

dans la voix... Bref, mes chers amis, vous ne trompez personne. Quant à prédire des changements, c'est encore plus simple. Vous avez tous les deux la trentaine ; vous faites un travail harassant qui ne vous satisfait plus comme avant, à voir vos traits tirés et les cernes sous vos yeux. Vous rêvez d'autre chose à faire à deux. Et, si possible, ailleurs que dans cette ville. C'est le lot de tous les romantiques. Réalisez-vous François que, pour la première fois depuis que je vous connais, vous avez trouvé le moyen de vous asseoir ? Normalement, vous aviez toujours hâte d'être ailleurs. Mais cette fois, vous êtes moins pressé. Vous vous tenez auprès de Rachel, pour lui caresser la nuque ou remettre une bouclette de ses cheveux en place, bien qu'elle en ait nul besoin. Rachel m'apparaît une femme de décision qui est bien où qu'elle soit. Mais, elle rêve aussi de changer de lieu parce qu'elle est demeurée trop longtemps à la même place. Elle dissimule à peine son énergie. Voilà pourquoi je pense que vous êtes sur le point d'entreprendre quelque chose. Là s'arrête mon talent « divinatoire », qui n'est au fond qu'un sens de l'observation développé avec les années. J'ai enseigné durant près de quarante ans. J'ai appris la lecture du langage corporel. Il n'y a rien de mystérieux là-dedans.

Rachel éclata de rire et F.-M. *s'encanta* plus près d'elle, sur le divan, avec une fausse moue de lassitude.

— J'ai une nouvelle à vous annoncer François. Ce sera notre dernière session de cinéma. Ça n'a rien à voir avec vous ma chère, se hâta-t-elle de dire à Rachel qui avait eu un mouvement de protestation. Ni avec vous, mon fidèle projectionniste. Mais le temps passe plus vite que je ne l'aurais souhaité. Je cours pour que le temps ne me dépasse pas. J'ai l'impression qu'il fait semblant d'être lent derrière moi pour ne pas m'affoler. Mais je pressens qu'un jour ou l'autre il va me doubler sans crier gare dans un virage

imprévu et qu'il ne me restera plus qu'à le regarder filer. De plus en plus vite. À la vérité, c'est que je ne puis plus demeurer seule. Ma santé décline à un rythme que je n'avais pas cru possible si tôt, m'a confirmé mon médecin de famille la semaine dernière. Alors, j'ai trouvé une maison de retraite où je pourrai finir mes jours en toute sécurité. À Saint-Jean-de-Matha. De l'endroit, on a une vue imprenable sur la maison de Louis Cyr. L'homme fort. Je pourrai toujours rêver à lui.

— Et vous nous dites cela avec le sourire ?

— Y a-t-il une autre façon de le faire ? Je ne regrette pas la vie que j'ai eue et je vous en souhaite tout autant. Mourir avec la certitude qu'on a été utile, c'est tout ce qui compte. Le passé n'est pas un ennemi ; c'est son incompréhension qui l'est. Mais je ne veux pas m'éterniser sur le sujet. Voici le dernier film que nous allons voir ensemble, monsieur le projectionniste.

François prit la cassette VHS qu'elle lui tendait. Il lut à voix haute :

— *Le soleil se lève en retard...*

— Un film d'André Brassard, scénarisé par Michel Tremblay. À l'origine, il devait s'intituler *Le soleil se lève en retard sur la rue Bélanger*. Ça faisait un peu long sur les affiches, je crois. Le film a représenté le Canada au Festival de Moscou en 1977. Mon mari y avait été invité ; il rédigeait à cette époque des critiques de cinéma dans un mensuel. Ce fut un festival... disons... épique. Les Russes et les Québécois s'entendaient comme larrons en foire quand venait le temps de prendre un verre de vodka. Et il paraît que les réceptions étaient nombreuses.

Tandis que F.-M. introduisait la cassette dans le lecteur et mettait le téléviseur en marche, Jeanne fit un clin d'œil à Rachel en s'assoyant à sa gauche sur le sofa.

— Nous sommes privilégiées, ne trouvez-vous pas ma chère ? Un bel homme à notre service et rien que pour nous deux. Allez François, prenez place sur le fauteuil à ma droite.

— Quel âge a ce film ? demanda Rachel à voix basse.

— Probablement le vôtre, Rachel. Gardez la bouteille de mousseux à portée de main, François. Il n’y a rien comme un bon vin pour accompagner une tragi-comédie pleine de tendresse. L’interprétation est supérieure à la plupart des films d’aujourd’hui. Brassard et Tremblay avaient le don de s’entourer d’acteurs et d’actrices de talent. Malheureusement, certains sont disparus... Bon, je me tais. Je déteste les *placoteux* au cinéma. Et les mangeurs de croustilles.

La chanson thème de Beau Dommage, *Gisèle en automne*, avec ses accents *country folk*, fit sourire F.-M. et Rachel. Jeanne ne put réprimer une petite moue d’émotion. Tant de souvenirs amusés remontaient à la surface dans son esprit.

Rachel, les yeux fixés sur Yvon Deschamps et Rita Lafontaine en amoureux timides, mit doucement sa main sur celle de Jeanne qui tressaillit et échappa un bref soupir à peine audible. Puis, le charme opéra sur le trio ; ils se laissèrent captiver par l’histoire pleine d’émotion et d’humour.



— Vous avez aimé, demanda timidement Jeanne pendant que F.-M. rembobinait la cassette ?

— J’ai vu peu de films québécois de cette époque, je l’avoue, dit doucement Rachel et celui-ci n’en faisait pas partie. Il m’a beaucoup émue. Peut-être parce qu’on y

retrouve la caractéristique la plus émouvante de notre petite société, celle de la tendresse discrète... De l'émotion, euh, naturelle, de l'humour aussi et surtout du plaisir d'être bien ensemble, d'être en famille..

— Bravo, ma chouette. J'aurais aimé formuler une telle opinion. Dans une interview accordée à mon mari, Michel Tremblay avait dit que d'exprimer la tendresse dans une œuvre était un besoin constant pour lui. Et vous François ?

— Je partage assez ce point de vue, dit-il en rangeant le boîtier de la cassette. Cette histoire d'amour émouvante est racontée avec douceur et sympathie. Elle ne tombe jamais dans la mièvrerie, mais a beaucoup d'esprit.

— Je crois que c'est à cause des personnages, avança Rachel. Ils réunissent en eux la contradiction du bonheur et du malheur qui est le lot de chacun.

— Il y a quelque chose d'actuel dans ce film, murmura doucement Jeanne. Il correspond aux gens de votre génération, à ce que vous recherchez dans la vie. Du moins, c'est ce que je crois. Lorsque j'ai appris de François qu'il vous amenait à notre petite rencontre hebdomadaire, j'ai tout de suite pensé à ce film que je n'avais pas revu depuis au moins vingt ans. J'ai pris le risque de ne pas le prévisionner avant votre arrivée pour m'assurer qu'il convenait et j'en suis très contente. Vous avez tous les deux des traits ressemblants avec les deux héros.

Ils rirent. La bouteille de mousseux était vide. Jeanne désigna le réfrigérateur à F.-M. en lui faisant un petit signe de tête. Il alla ouvrir la porte pour découvrir une bouteille d'un autre mousseux, couchée sur le plateau inférieur. Jeanne lui dit :

— Allez, ouvrez-la. Il faut fêter. Et vous, ma chère, auriez-vous l'obligeance de me conduire à la toilette ? Il y a quelques semaines encore, je pouvais prendre soin de moi.

Mais ce temps est révolu. Vous comprenez pourquoi, François, je dois mettre fin à nos rencontres. Je déteste être une infirme dont les invités doivent prendre soin. À propos, ne me versez qu'un demi verre. Sinon, je risque de m'endormir sous vos yeux.

François détourna la tête et changea de siège pour permettre à Rachel d'amener Jeanne au cabinet.

— Vous aurez besoin d'aide pour le déménagement, demanda F.-M. lorsque les deux femmes eurent repris place sur le sofa ?

— Tout est arrangé, annonça Jeanne. Je n'ai gardé que quelques meubles essentiels qui me suffiront dans le petit appartement de deux pièces que j'occuperai. Les autres ont été promis à la St-Vincent-de-Paul. Le camion du déménageur est commandé et la concierge que vous avez rencontrée à votre première visite viendra me reconduire au Centre. Elle est habituée à m'aider dans mes déplacements.

— Nous aurions pu nous en charger, dit Rachel.

— Je sais, j'y ai pensé. Mais je souhaiterais plutôt que vous veniez me rendre visite, une fois à la maison de retraite, si le cœur vous en dit. Je ne peux me permettre de passer un autre hiver seule dans cet appartement que j'ai pourtant beaucoup aimé.

— Et votre collection de films ?

— Elle sera mise en entrepôt jusqu'à ce que vous ayez trouvé une façon de les utiliser, puisque je vous les donne.

— Vous me cachez quelque chose...

— Non. Je vous pose un petit défi. J'ai confiance qu'à vous deux, vous saurez quoi en faire. La location de l'entrepôt est réglée pour trois mois. Je suis persuadée que vous aurez trouvé une solution d'ici ce temps-là. Il faut faire confiance à la synchronicité. Cet événement que je provoque ne survient pas inutilement dans votre vie. J'anticipe

que les événements vont jouer en faveur de la confiance que j'ai en vous deux.

— Mais, Jeanne, voulut objecter François.

— Il n'y a pas de « mais », monsieur mon projectionniste. Vous êtes une personne plus valeureuse que vous ne le croyez. Et votre rencontre avec Rachel a été le signal d'un épanouissement que vous aviez toujours craint. Foncez. *Demain nous appartient*, comme on chantait en novembre 1976.

— Je crois que François va relever le défi avec succès, ajouta Rachel. Depuis son arrivée au restaurant, il nous a montré ce dont il est capable.

— J'ai l'impression d'avoir gagné un prix de popularité sans savoir pourquoi, ajouta ce dernier en sirotant son verre.

— *I'll drink to that*, dit Jeanne sur un ton joyeux.

Quinze

— J'ai une lettre recommandée pour un M. François Loubier.

Le jeune facteur était entré dans *La Galette de Séraphin* après la période du petit-déjeuner. Rachel cessa de remettre les chaises et les tables en place et s'approcha du fonctionnaire qui la dévisageait d'un air dubitatif.

— Il faut que le lui remette en mains propres.

— Ça va être difficile. Il est à la cuisine en train de préparer de la pâte à pizza pour ce midi. Il a les mains pleines de pâte et de farine.

Le cher homme à peine évadé de l'adolescence fit la moue, un peu désarçonné.

— C'est parce que... j'ai besoin de sa signature...

— Bon. Accompagnez-moi à la cuisine. Vous allez voir de vos propres yeux que je ne vous mens pas.

— J'ai pas dit ça, *mamaiselle*. Mais ça me prend sa signature ; c'est écrit sur le bon de commande de l'envoyeur.

— D'accord, d'accord !

Rachel poussa l'employé de la poste royale dans le dos jusqu'à la porte battante que le pauvre bougre ouvrit de son ventre sous la poussée que lui imprimait Rachel.

Comme elle l'avait expliqué au facteur, F.-M. avait les deux mains plongées dans la pâte et pétrissait avec vigueur le magma blanchâtre.

Rachel eut tôt fait de le renseigner sur la raison de l'intrusion.

— Êtes-vous d'accord pour attendre quelques minutes, demanda François ? Si vous tenez absolument à obtenir ma signature, il va falloir que je me débarrasse de cette pâte collante, et ça ne se fait pas en criant lapin. Par contre, j'ai deux témoins ici qui pourraient...

— C'est une lettre officielle. Il faut que ça seye le receveur qui signe, répondit l'autre en brandissant un petit bloc note informatique et son crayon électroniques reliés par un mince câble. Si vous pouvez pas signer, je r'pars avec la lettre. J'ai pas rien que ça à faire moi.

D'un geste brusque, François saisit l'appareil à deux mains et y gribouilla sa signature avant de le remettre, décoré de pâte collante, au zouave qui confondait son uniforme avec celui d'un général.

Stupéfait, l'autre ne résista pas quand François lui subtilisa l'enveloppe pour la remettre aussitôt à Léon.

— Hey, là ! Une attaque contre la poste royale, c'est une attaque contre Sa majesté la reine elle-même !

— Ça suffit le niaisage, cria Léon du fond de la cuisine où il touillait une énorme chaudronnée de soupe aux légumes. Appelle au Palais de Buckingham et avertis la reine en personne. En attendant, pauvre nono, sors d'ici. Il y a du vrai travail qui nous attend, nous autres.

L'autre sortit précipitamment de la cuisine, suivie de Rachel qui voulait s'assurer qu'il pourrait retrouver la porte.

À son retour, Léon tenait la lettre à la hauteur des yeux de François. Il dit :

— Viens écouter ça, Rachel. Je pense que j'ai une bonne nouvelle. Il reprit sa lecture mais à voix haute :

— « Cher Monsieur,

J'ai le plaisir de vous annoncer que, conformément aux prescriptions du testament de votre mère, Mme Ariane Dumont, vous êtes dorénavant en droit de bénéficier du legs qu'elle vous a fait avant son décès.

Les médias ont beaucoup fait état, ces derniers temps, de l'attitude courageuse que vous avez manifestée publiquement en défendant les droits des citoyens du troisième âge.

Après examen du dossier qui a été constitué par nos soins, il nous est apparu que votre geste témoignait amplement du respect de la condition établie par votre mère à l'obtention de votre part d'héritage et je la cite : « Qu'il fasse la preuve, vérifiée par Me Lafleur, qu'il s'est investi dans l'aide aux personnes du troisième âge, soit par le travail, soit par tout autre moyen efficace. »

Je vous prierais de prendre rendez-vous auprès de mon adjointe administrative afin que nous puissions régler définitivement ce dossier. Le montant de la somme qui vous est due vous sera alors révélé.

Veillez recevoir le témoignage de mes sentiments les meilleurs.

Me Paul Lafleur

Notaire »

— Tab... faillit s'exclamer Léon.

Rachel restait muette, la mine perplexe, inquiète de ce que pourrait signifier cette annonce pour leur relation. F.-M. chercha son regard et y vit le désarroi qui commençait à l'envahir.

Il fit un geste en sa direction qu'il interrompit aussitôt. Il se figea, les deux mains et les avant-bras décorés de pâte à pizza. Le ridicule de sa situation n'échappa pas à son

amoureuse, qui s'esclaffa sans pouvoir empêcher ses yeux de se mouiller.

Sans dire un mot, Léon alla passer un grand essuie vaisselle sous l'eau et entreprit de rendre à F.-M. une allure plus appropriée avant de s'écarter pour le laisser prendre Rachel dans ses bras.

— Il n'y a rien de changé, ma belle. Ce sera peut-être plus simple désormais. Nous aurons tout notre temps pour préparer nos projets.

Et François l'embrassa doucement. Dans ses bras, Rachel se détendit.

Léon se détourna pour aller faire mine de s'occuper à la préparation du plat principal au menu du midi, le spaghetti sauce bolognaise.

François commença à former des boules de pâte pour favoriser la fermentation. Rachel était retournée à la salle à manger avec deux assiettes de crêpes bien dorées commandées par Paul-Émile et Madeleine, venus se restaurer par un petit matin frisquet où *La Galette de Séraphin* leur avait semblé plus accueillante que la cuisine trop étroite de leur appartement exigü. Le propriétaire laissait l'immeuble sans chauffage « parce que ce n'était pas encore le 1^{er} octobre. »

À la cuisine, la radio jouait un peu trop fort. François s'efforçait de ne pas prêter attention au verbiage d'un animateur d'extrême droite qui s'en prenait allègrement aux assistés sociaux du troisième âge « qui n'ont pas été assez intelligents pour se mettre de l'argent de côté quand ils travaillaient. »

— Vous n'aimeriez pas mieux écouter de la musique, Monsieur Gingras ?

Ce dernier haussa les épaules et dit :

— Écoute la station que tu veux, du moment que c'est pas du tapage en anglais.

— Je vais syntoniser une station de musique classique.
Ça vous va ?

— Ça puis le silence, pour moi, c'est pareil. Fais ce que tu veux.

François syntonisa aussitôt une autre station en diminuant le volume. Il déposa les boules de pâte décorées d'un X, sous un linge humide et les laissa dans le four à chaleur très basse pour activer le gonflement.

Léon ne lui prêtait aucune attention en apparence, mais François ressentait jusque dans ses muscles la tension qui ne cessait de s'accroître entre les deux hommes.

Pendant une demi-heure, ils marinèrent dans leur silence, en apparence absorbés dans leur travail. De la salle, seul leur parvenait le cliquetis des ustensiles et des couverts que Rachel déposait sur les tables en prévision du repas du midi.

— Je vais trancher le cheddar fort pour les tartes aux pommes du dessert, marmonna F.-M. pour alléger le malaise. Vous savez comme vos bonnes tartes aux pommes partent vite à chaque occasion.

— Bonne idée, répondit Léon d'une voix neutre.

Puis, à la suite de ce qui sembla un moment de réflexion, le vieux cuisinier lança à brûle-pourpoint :

— Combien m'avais-tu dit que tu allais empocher déjà ? Deux cent mille, j'pense hein ?

Le ton abrupt de Léon surprit François.

— À peu près... Sans les frais de notaire... Pourquoi la question ?

— Comme ça. C'est sans importance. Mais... euh... ça veut dire que tu vas... lâcher ton travail ici ?

François reçut la question comme une rondelle de hockey qu'il n'aurait pas vu venir sur son masque de gardien.

— Vous pensez que j’ai eu le temps de réfléchir à ça ? Je viens tout juste de recevoir la lettre du notaire ! Qu’est-ce qui vous trotte par la tête M. Gingras ?

— Rien de spécial. Je me disais seulement qu’un jeune homme qui a fait des études serait content de prendre le temps de se trouver un meilleur emploi que celui de cuisinier dans un petit restaurant de quartier. Ou bedon de partir en voyage, question de voir du pays...

— On dirait que vous me tenez la porte grand ouverte...

— Ben non, ben non ! On parle pour parler là. La preuve, j’aimerais ça que tu viennes à la maison avec Rachel et moi en fin d’après-midi. J’avais pensé que ce serait le bon moment pour fêter l’arrivée de ta fortune. On pourrait jaser... Qu’est-ce que t’en penses ?

— En avez-vous discuté avec Rachel ?

— Discuté de quoi ? demanda l’intéressée qui entraîment dans la cuisine, son bloc de commande bien en main.

— Ton père était en train de m’inviter à souper avec vous deux ce soir...

— Rien de bien exagéré, reprit Léon. J’ai cuisiné un pot-au-feu en fin de semaine. Tu sais comme c’est meilleur réchauffé...

— C’est une bonne idée papa. Ça fait longtemps qu’on a eu l’occasion de piquer une bonne jasette tous les trois. Maintenant, les hommes, embraiez en grande. J’ai déjà six commandes du spécial du jour, puis il y a d’autres clients qui entraîment quand j’ai quitté la salle. On va être dans le jus, ça ne sera pas long. Ouste !

— Yes bosse ! répliqua Léon sur un ton ironique.

— J’ai les deux mains sur le volant, ajouta F.-M., allusion qui ne manqua pas de faire s’esclaffer Rachel.

Il découvrit les boules de pâte qui avaient pris une proportion avantageuse. Il en manipula une dont l'élasticité était un poème en soi. Puis, il badigeonna une première assiette en métal de quelques gouttes d'huile d'olive, roula avec art la pâte avec de la farine et forma sa première abaisse mince qu'il disposa habilement sur l'assiette où il l'étendit habilement de ses mains enfarinées.

Comme un chef d'orchestre concentré sur l'exécution d'un concerto, il se lança dans la fabrication de son premier chef-d'œuvre. F.-M. se laissait aller au plaisir d'être inventif.



De l'endroit où il avait garé sa voiture, F.-M. apercevait la fenêtre illuminée du salon de l'appartement de Léon que Rachel et lui venaient de quitter, encore sous le choc de ce qu'ils venaient d'apprendre. Sans mot dire, F.-M. tenait la clé du moteur dans sa main ; Rachel appuyait la tête contre la vitre à sa droite.

Une petite pluie d'automne commença à laisser des gouttes éclater dans le pare-brise. Les coulisses d'eau sur la surface poussiéreuse scintillaient sous la lumière crue du réverbère.

— Veux-tu en parler ? demanda enfin F.-M. à voix basse.

— Peut-être, fit Rachel en se redressant sur son siège. Je m'attendais à quelque chose du genre, mais...

— Mais ?

— Pas à me faire... expulser de la vie de mon père d'une façon aussi définitive... Pourquoi me déteste-t-il tant ?

François pris une longue inspiration. Près de la voiture, sur le trottoir, un trio de jeunes voyous passa en tapant du

plat de la main sur le capot. Ils les dévisageaient d'un air salace et faisaient des gestes obscènes en poussant des cris et des rires gras.

F.-M. et Rachel les contemplèrent d'un air indifférent, inatteignables dans leur bulle de chagrin.

Le trio partit à la recherche d'une autre connerie à faire.

— Ce n'est pas toi qu'il déteste, finit par dire François. C'est moi. C'est pour m'effrayer au point de me faire sortir de ta vie qu'il a engagé les deux *bums* qui m'ont envoyé à l'hôpital. Il ne l'a pas fait seulement pour s'amuser. Même qu'il a avoué qu'il n'était pas parti en vacances. Il s'était dissimulé derrière une voiture pour regarder la scène.

— Je n'arrive pas à croire qu'il a pu être si méchant.

— Il t'a rayée de son testament en dépit de toutes ces années que tu lui a consacrées à tenir en vie ce petit restaurant de quartier. Il a vendu *La Galette* à une chaîne américaine de manufacturiers de hamburgers gras. Il nous a interdit de revenir au restaurant. Il t'a demandé de venir prendre tes affaires à l'appartement le plus tôt possible. Et sans moi. Qu'est-ce qu'il te faut de plus ?

Rachel gardait les yeux sur le pare-brise constellé de gouttes de pluie qui déformaient désormais la vue de la rue.

— Quinze années... Quinze années à faire la « ouétrese ». À prendre soin de mes parents, à ne pas avoir de vie personnelle, pas de *chum*, pas d'amies de filles... Quinze années de fatigue, sans voyager vraiment, sinon avec eux dans la même chambre de motel, en me contentant du cinéma de temps à autre, d'une soupe tonkinoise dans une petite gargotte vietnamienne, toute seule le samedi soir...

François tourna légèrement la tête pour l'observer du coin de l'œil. Le visage de la jeune femme était empreint d'une amertume butée qu'il ne lui connaissait pas. Il mit sa main sur la sienne. Elle eut un geste de recul, puis ses doigts s'entremêlèrent aux siens.

— Je déteste le chantage, François. Ce plan bizarre qu’il a concocté a été comme une gifle en plein visage. Me verser la moitié de la somme que lui procure la vente à la condition que je consacre ma vie à sa retraite dans le Bas-du-Fleuve. Comme s’il voulait me garder à sa disposition. Une princesse prisonnière d’une tour dans un conte de fée. Sinon, il me met à la rue. En fait, c’est ce qu’il a fait. Je me retrouve sans un sou vaillant.

Que répondre ?

Les souvenirs déboulaient dans la tête de F.-M. Quelques semaines auparavant, c’est à lui qu’Eugénie avait fait une proposition semblable. Et son refus lui avait fait croire qu’elle était responsable de la raclée qu’il avait reçue.

— Si on s’en allait d’ici ? demanda-t-il.

— Tu as raison. Mais je suis sortie sans rien prendre, aucun vêtement, aucune chemise de nuit, même pas de brosse à dents...

— Tu n’as pas besoin de chemise de nuit, je peux te prêter un pyjama si tu es si prude. Mais ça m’étonnerait. Je pense que je connais bien ton corps, depuis... Euh, j’ai aussi des brosses à dents. Je les achète toujours par cinq...

— Toujours prévoyant, à ce que je vois. Mais pourquoi cinq ?

— J’ai toujours cru que c’était mon chiffre chanceux.

— Et tu gagnes souvent ?

— Ça fait 55 jours qu’on se fréquente. Je ne me suis pas sauvé et tu ne m’as pas laissé tomber... Si c’est pas de la chance, ça... Allez, on s’en va chez nous.

— Chez nous ?

— À mon appart’ si tu préfères.

— Non, je préfère *chez nous*. Il y a une note de musique que j’aime dans ça. Tu as de quoi pour le petit-déjeuner demain matin ?

— Tout ce qu'il faut. Tu l'as dit : je suis prévoyant. Et il faudra être en forme. Nous avons rendez-vous chez le notaire, à 10 heures.

Alors qu'il s'apprêtait à tourner la clé du démarrage, elle se pencha vers lui et le serra dans ses bras.

— Je pense que la princesse a quitté sa tour grâce au chevalier blanc dans sa R-5 de... de... collection. En avant !

F.-M. lui donna un baiser sur le bout du nez et fit démarrer la petite voiture.

La sonnerie du cellulaire de Rachel retentit quelques secondes plus tard. Elle jeta un coup d'œil à l'afficheur et referma l'appareil.

— C'était lui ? demanda F.-M.

— Qui d'autre...

— Tu ne réponds pas ?

— Plus jamais.

F.-M. tourna le bouton de la radio. Sam « The Man » Taylor tirait des sonorités émouvantes de son saxophone dans *Harlem Nocturne*.

— Je croyais qu'on ne faisait plus jouer de musique d'*old-timers* du genre à la radio, dit Rachel.

— Ça arrive quand c'est un vieux *beatnik* des années 1950 qui est le seul à vouloir travailler la nuit dans une radio de campagne. Tard le soir, on capte toutes sortes de stations régionales. C'est beau n'est-ce pas ?

— Trop... Je pense que je ne dormirai pas beaucoup cette nuit. J'espère que tu as du café fort...

Ils se sourirent.



Me Lafleur les reçut avec amabilité, sans tenter de dissimuler qu'il mâchouillait des pastilles de menthe comme

s'il visait un record olympique, sa façon à lui de combattre l'envie de fumer qui le tenaillait.

— Ma femme m'a obligé à cesser de fumer à la maison, sous la menace de me faire coucher dans le cabanon à outils. Ma secrétaire n'a déchiré sa lettre de démission que sous ma promesse de ne plus fumer au bureau. Trop de clients m'ont retiré leur pratique parce qu'ils toussaient à fendre l'âme dans mon bureau à cause de la fumée. Mon médecin de famille me menace de problèmes cardiaques, de cancer du poumon ou de l'œsophage, je ne sais plus trop. J'ai jeté les cendriers, j'ai noyé ma dernière cartouche de cigarettes dans un seau d'eau, et depuis je me gave de *paparmes*. Avec le résultat que j'ai pris cinq kilos. Mais que voulez-vous, « *Ad augusta per angusta* ».

— « *À des résultats augustes par des voies étroites* », traduisit instantanément F.-M.

— Vous avez étudié le latin ? fit le notaire, une petite lueur de joie dans les yeux ? C'est pourtant rare pour un jeune homme de votre âge.

— Tu ne m'avais pas dit cela, François, ajouta Rachel avec une fausse admiration ironique. Et ça se place bien dans une conversation.

— Ariane, ma mère, avait trouvé cette façon de m'em-bêter en m'inscrivant dans un collège privé. Malheureusement, elle n'avait pas imaginé que j'y prendrais goût.

— Je n'ai rencontré votre mère qu'à deux ou trois reprises. Mais j'avais vite compris que c'était une femme dépareillée.

— C'est le moins que l'on puisse dire, maître, conclut F.-M.

— Bon, alors, venons-en aux faits. Si Mademoiselle Gingras vous accompagne, puis-je en conclure que vous n'avez plus de secret l'un pour l'autre ?

— Nous avons en effet décidé de partager notre vie dorénavant, l'avisait François.

— Oui, nous avons décidé cela cette nuit. Euh... nous faisons tous les deux de l'insomnie, ajouta Rachel en rougissant.

— Bien, bien, bien, murmura le notaire en broyant une pastille sous ses dents, qui portaient encore la coloration jaune brun typique des gros fumeurs. Euh... Avant d'euh... vous annoncer la bonne nouvelle, euh... je suppose que vous n'avez pas eu l'occasion de lire cet article ce matin avant de venir au rendez-vous ?

Me Lafleur fit pivoter son ordinateur portable vers eux pour leur présenter un fait-divers accompagné d'une photo sur le site d'un quotidien. Rachel et F.-M. se figèrent. Sous le titre : *Une « madame » bienfaitrice des aînés*, la photo de Ludmilla Yperciel, qui avait adopté une allure sans lien commun avec celle de Sœur Soja, était mortaisée dans le cadre d'un article. Le visage très maquillé, une tenue provocante qui révélait un peu beaucoup ce dont la nature aveugle l'avait pourvu, Ludmilla affichait le visage courroucé de toutes dames patronnesses menottées que l'on conduirait à la prison sous de fausses accusations.

François se mit à lire à haute voix :

— *« La tenancière d'une agence d'escorte, appelée « Les anges de la miséricorde », a été appréhendée hier soir vers 11h30 dans son appartement du centre-ville, où elle dirigeait, apparemment avec succès, un soi-disant service d'aide sexuelle à l'intention des aînés des deux sexes.*

« Ses protestations vigoureuses contre deux membres de la brigade des mœurs, accompagnées de coups de poing et de morsures, lui ont valu son arrestation immédiate sous l'accusation de coups et blessures contre la personne d'un agent de police en fonction. Elle a dû passer la nuit à la prison des femmes pour se remettre de ses émotions. C'est

la seconde fois que la dame est accusée d'agression et coups sur la personne d'un agent de police.

« Sa comparution a été fixée à 14 h 30 cet après-midi. La dame en question s'était fait connaître, il y a quelques semaines, dans une tentative d'interrompre le défilé de la Fierté gaie, ce qui avait déclenché toute une commotion dans la rue et même des bagarres qui avaient obligé la police à intervenir.

« Madame Yperciel se faisait appeler alors Sœur Soja et se disait la représentante à Montréal d'une secte américaine appelée La Trampoline céleste qui promettait aux personnes âgées de rebondir (sic) jusqu'aux cieux grâce à une vie sexuelle hyperactive.

« La police s'est montrée peu bavarde sur la nature des activités qui se déroulaient dans l'appartement de la religieuse transformée en Madame, mais un habitué, Jérôme Bissonnette, qui connaissait bien l'endroit, a expliqué à mots couverts que les décors poussaient à la frénésie parce qu'ils s'inspiraient de tous les tabous religieux des grandes religions (chrétiennes, islamiques, judaïques) pour accompagner les jeux sexuels à la carte.

« Avant de nous quitter en toute hâte notre informateur a eu le temps de regretter la fermeture de l'établissement « qui était une véritable bénédiction pour les gens du troisième âge. »

— Vous connaissez cette dame, je crois, Mlle Gingras ? Il me semble avoir vu un reportage télé de quelques secondes où vous aviez maille à partir avec elle ?

— Si on veut, balbutia Rachel. Elle m'avait menacée. N'est-ce pas François ?

— Effectivement. J'étais témoin, répondit son amant. La dame en question est une véritable menace pour les personnes âgées qu'elle exploite jusqu'à leur dernier sou.

— Mais ne vous défendez pas, tous les deux, coupa le notaire en enfournant deux « *paparmans* » dans sa bouche avant de leur faire un sourire démesuré. Il se hâta de gober du bout de la langue un mince filet de salive provoqué par le combat de ses deux pastilles contre sa dentition. C'est justement à la suite de votre intervention lors du défilé que j'ai décidé de faire enquête. J'ai lu tout ce que j'ai trouvé dans les quotidiens, j'ai enregistré les bulletins de nouvelles et j'ai envoyé un éclaireur discuter avec votre clientèle. C'est ainsi que j'ai pris conscience que M. François-Marie Loubier avait rempli la condition inscrite par sa mère dans son testament.

Il ouvrit une chemise de carton bleu dûment identifiée pour y prendre une copie du testament. Il tourna les deux premières pages, puis suivit du bout de l'index les lignes du texte tout en démenageant de la langue les *paparmans* prisonnières de ses joues gonflées. Il mit fin à son manège pour lire la clause recherchée :

— « *Quand Me Lafleur le jugera justifié, il remettra à mon héritier, en l'occurrence mon fils François-Marie Loubier, la totalité de la somme que je lui lègue, avec l'obligation pour lui de l'utiliser à bon escient.* » Pardonnez-moi de devoir vous demander cette question, M. Loubier, mais puis-je savoir comment vous entendez utiliser cette somme de... de... (il s'empressa de sortir une autre feuille du dossier) 206 744,37 \$, y compris les bénéfices accumulés depuis un an ?

— Nous n'avons aucune objection à vous le révéler, Me Lafleur. Voilà ce qui en est...

Pendant de longues minutes, François et Rachel firent un portrait enthousiaste de la manière qu'ils comptaient employer leur vie dès qu'ils auraient obtenu les moyens de mettre sur pied le projet qui leur tenait à cœur. Le notaire

en oubliait de croquer ses *paparmans* tout en rattrapant du bout de la langue la salive sucrée qui apparaissait à la commissure des lèvres.

D'abord sceptique, son regard finit par s'allumer au fur et à mesure que le jeune couple s'enthousiasmait à réfuter ses objections et à le convaincre du bien-fondé de leur idée. Au terme des explications que lui fournissaient en surabondance ses deux interlocuteurs, il finit par reconnaître que « c'était plein d'originalité et que ça pourrait marcher avec un bon plan d'affaire. » Rachel en profita pour lui demander :

— Êtes-vous disposé à nous conseiller au besoin ? Du moins si vos honoraires ne grugent pas tout notre capital ?

— Vous aurez droit à un traitement de faveur. J'ai l'impression de revoir l'époque où j'étais moi aussi plein d'enthousiasme. Ça va m'être utile dans ma cure de désintoxication du tabac. Pour l'instant, je vais vous faire une avance confortable qui vous permettra de démarrer, de chercher un endroit convenable où vous établir, d'évaluer vos chances de succès, etc. Vous me tenez au courant ? J'ai confiance. Je fais le chèque...

Ils se levèrent pour serrer la main du notaire qui ne mâchait plus ses affreux bonbons et se dirigèrent vers la sortie du bureau. Sur le pas de la porte, F.-M. se retourna pour lui conseiller :

— Vous devriez essayer les timbres transdermiques. Il paraît que c'est plus efficace...

Épilogue

La vaste maison centenaire en briques sur Grande Côte Est, entre Lanoraie et Berthierville, était inhabitée depuis près de deux ans. Les derniers occupants, un couple de septuagénaires à la retraite, avaient tenté de la vendre durant plusieurs mois avant d'aller habiter dans un centre de retraite neuf, *todo includo*.

Ils y avaient trouvé ce que leurs trois enfants, deux filles et un garçon, ne leur apportaient plus : une présence,

L'aînée était allée exercer la médecine en Californie où elle s'était mariée à un chirurgien esthétique. Elle leur envoyait une carte de Noël petit format et en anglais à la fin novembre, mais n'était pas venue les visiter depuis quinze ans. Le seul souvenir que les grands-parents conservaient des jumeaux (maintenant âgés de 13 ans), c'était des photos prises à un an. Ils ne parlaient que l'américain, mais les deux vieux n'avaient aucune idée de la tonalité de leurs voix.

Leur fils enseignait le ski à Tignes en France après une carrière assez bien menée dans l'équipe de descente du Canada durant son adolescence et sa jeunesse. Jamais premier, mais quelquefois dans le peloton de tête, il avait découvert qu'il avait plus de talent pour l'enseignement que pour la compétition. C'était un célibataire qui n'avait aucun goût pour la perpétuation de l'espèce humaine.

La benjamine était partie vivre en Afrique comme missionnaire laïque et enseignait à lire et à écrire aux jeunes enfants dans une petite agglomération qui n'avait pas les moyens d'avoir une école. Sur place, elle avait fait la connaissance d'un autre *Jesus'Freak* en son genre et l'avait épousé. Elle écrivait de longues lettres à ses parents pour leur parler de Jésus dont elle était convaincue qu'il venait lui glisser des messages d'encouragement à l'oreille durant son sommeil. Elle non plus ne donnait aucun signe de vouloir rentrer au Québec.

La fière allure victorienne de la maison avait séduit François et Rachel. Les propriétaires en demandaient un prix abordable, mais le jeune couple doutait de parvenir à rembourser l'hypothèque rapidement. Leur projet n'était pas voué à une rentabilité immédiate.

La visite des lieux s'avéra satisfaisante. Le rez-de-chaussée, avec ses grandes pièces, permettait d'accueillir de petits groupes de participants aux activités qu'ils envisageaient d'y tenir. Le premier étage pourrait leur servir de logement et le grenier, d'atelier de réparation et de rangement. Quant au sous-sol, il accueillerait la buanderie, une chambre froide pour la nourriture et tout ce qui ne manquerait pas de s'accumuler au fil des ans.

Ils expliquèrent au courtier immobilier la nature de leurs intentions et lui demandèrent si les propriétaires n'accepteraient pas de louer la maison à la condition qu'eux-mêmes puissent être les premiers à faire une offre d'achat si la rentabilité de leur projet se manifestait en cours de route.

Le courtier avait le mandat de vendre cette maison depuis plus d'un an sans parvenir à attirer beaucoup d'acheteurs potentiels. Les jeunes familles la trouvaient trop vaste pour le peu d'enfants qu'elles prévoyaient avoir et les *baby boomers* ne voyaient pas l'avantage d'une maison

ancienne qu'ils ne parviendraient pas à meubler sinon à grands frais, sans compter les frais de ménage et d'entretien.

— Où habitez-vous présentement ? demanda l'agent.

— Dans un deux et demi à Joliette, fit Rachel.

— Ah, je comprends. Ce n'est guère facile d'y trouver une maison du genre pour le projet que vous avez en tête. Laissez-moi appeler mes clients.

Le courtier sortit se promener sur la pelouse devant la maison. François et Rachel le regardèrent un instant parler dans son portable, puis ils se tournèrent pour refaire des yeux une évaluation des grandes pièces de cette vieille habitation familiale dans laquelle la vie semblait renaître tout à coup en dépit de la poussière et des housses sur les meubles et les étagères.

Le soleil perça les nuages d'automne et bagarra avec eux pour se faire une place derrière la grande fenêtre qui trouait le mur ouest du salon.

— Ce serait l'endroit idéal, n'est-ce pas ? murmura F.-M.

— Sans doute... Après des semaines de recherches, c'est curieux de tomber par hasard sur une si belle demeure et qui offre tant de possibilités d'aménagement, à un point que...

Le courtier entrouvrit la porte, le portable appuyé contre son imperméable.

— Êtes-vous disponibles ? M. et Mme Bellehumeur aimeraient vous rencontrer pour discuter de votre fameux projet... Ils habitent tout près d'ici.

— Oui ! répondirent Rachel et François d'une même voix enthousiaste.



Le couple de retraités les accueille avec une bonhomie non feinte. Ils avaient consacré leur vie à leur clinique

familiale et conservaient l'étonnante facilité de communication de cette génération de médecins qui avaient adoré leur métier.

La conversation battit son plein en un rien de temps. F.-M. et Rachel se relayaient pour répondre aux questions.

— En somme, ce que vous voulez établir, c'est une sorte de club social à l'intention des retraités encore actifs, de manière à leur fournir l'occasion de moins s'embêter, demanda M. Bellehumeur ?

— C'est plus que cela, avança Rachel. Nous souhaitons évidemment offrir des activités individuelles et collectives, telle une initiation à l'Internet, un ciné-club pour détendre, l'incitation à écrire des récits de vie mis en vente sous format électronique pour limiter les coûts, un club de lecture pour permettre la publication d'opinions publiées sur un blogue que les membres alimenteront eux-mêmes. Mais aussi un réseau de correspondance électronique entre retraités de diverses régions, l'échange de livres et de magazines, l'installation d'un potager communautaire... Et sans doute d'autres projets qui naîtront de l'imagination des membres.

— Ce que nous cherchons à faciliter, c'est la prise de conscience chez les gens du troisième âge qu'ils représentent une force sociale non négligeable, poursuivit F.-M. Il faut leur fournir l'occasion de se prendre en main, de ne pas se limiter à jouer aux cartes ou à regarder la télévision en attendant l'heure des repas ou la rare visite de leurs proches. Nous avons vécu un lien rapproché avec des dizaines de personnes âgées qui avaient appris à se regrouper grâce à leur penchant pour l'Internet et...

Lorraine Bellehumeur eut un petit rire ironique.

— Vous voyez la vie des gens en maison de retraite comme celle d'une garderie ou d'une maternelle. Vous n'avez pas entièrement tort. Nous sommes la première génération,

celle des *war babies*, à n'avoir eu que des petites familles qui se sont dispersées d'elles-mêmes. C'est ce que nous vivons mon mari et moi.

— Les préjugés actuels nous vouent à jouer au golf ou à cultiver des géraniums en pot, dit son mari Jean-Paul. Les politiciens nous prennent pour acquis ; on placote beaucoup sur les soins à accorder aux personnes de notre génération, mais il ne viendrait à personne l'idée de nous consulter collectivement sur un projet social d'envergure. Tout se passe comme s'il était impossible qu'on ait une idée valable après 65 ans.

— François et moi ne vous voyons pas comme des clients de garderies pour vieux, mais comme des gens qui ont des idées, des opinions, des habiletés, des aptitudes qui peuvent être utiles à plusieurs. Nous venons de vivre une expérience bouleversante où des gens âgés ont été pris en otage par des exploiters. De là est né notre projet de favoriser l'activité intellectuelle pour maintenir les cerveaux en état de veille.

— Et si vous étiez d'accord, nous souhaiterions que vous participiez à la direction et au fonctionnement de ce centre, avançâ prudemment François.

Le couple de jeunes septuagénaires se lança un coup d'œil amusé.

— J'ai hérité d'une somme intéressante de ma mère se hâta d'ajouter F.-M. Mais l'achat d'une demeure comme la vôtre représente un trop grand investissement pour nous permettre ensuite de mettre notre projet à exécution. C'est pourquoi, nous avons pensé à une location...

— Ça demande réflexion, bien sûr, répondit Lorraine. Que diriez-vous d'un verre de vin blanc pour nous aider à poursuivre la discussion ? Jean-Paul, ouvre une bouteille de Sauvignon pendant que je prends des verres...



Le lendemain, au matin d'une journée froide d'automne où le ciel gris annonçait la venue d'une première neige, F.-M. se rendit au marais de l'Île de la Commune. Il grimpa au sommet de la tour d'observation, ignorant du fait que c'était l'endroit même où Maureen s'était réfugiée deux ans plus tôt pour prendre la décision de changer de destin.

Il chercha de l'œil l'endroit approximatif, désigné par un agent de la SQL, où l'on avait retrouvé le corps gelé de sa mère, Liliane, enveloppé dans un drapeau du R.I.N.

— Salut, maman, dit-il dans un souffle. Je crois que tu serais fière de moi. Tu as réussi.

Et d'un élan vigoureux, il lança l'urne funéraire dans l'eau du marais. La fine pellicule de glace qui s'était formée durant la nuit éclata ; le récipient en métal fut aussitôt englouti. Il ne resta aucun cerne sur l'eau.

Durant de longues minutes sur la plate-forme, il admira debout le ciel bas, pendant que la rumeur des industries métallurgiques de Sorel bruissait au loin.

Il se sentait enfin utile.

FIN

HUMOUR

Maurice Nadeau *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur*
Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, 2^e éd.
Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, tome 2

MÉMOIRES

Henri Beaudout *Les tribulations de Bob Brumas*

NOVELLA

Dominique Girard *Bon anniversaire, Murielle !*

POÉSIE

Armande Millaire *Si l'on s'arrêtait*
Au fil des jours
Au gré du vent
S'écoule le temps... En trois temps

RÉCIT

Lina Savignac *Gens du voyage, une expérience de caravaning*

ROMAN

Claude Daigneault *Le culte des déesses, tome 1*
Le courage du mouton, tome 2
Petite vengeance deviendra grande
Une fille, ça ne pleure pas
Les Fricekanoks

Marc Fleury *Le Spleen du carré St-Louis*
Shaktis

Sylvain Goulet *L'ermite millionnaire*

Monique Michaud *Le dernier regard*

ROMAN

Lina Savignac *Éva, Eugénie et Marguerite*
Lili
Charles
La maison sur la grève
L'Irlandais Tome 1 : Elwin
L'Irlandais Tome 2 : Martin

TÉMOIGNAGE

Sylvain Goulet *Susciter une réflexion qui t'appartienne 2^e éd.*
Francyne Nadeau *Le cancer a donné un sens à ma vie*
Lise Ste-Marie *Permission d'écrire la vie*

SUPENSE

Yvan Savignac *Le projet Panatium*
La piste maudite
Alain Trudeau *Protocole*

Collection jeunesse

La petite caboche

Album + de 5 ans

Claude Daigneault *Une amitié explosive*
Le grand projet

Album + 6 ans

Lina Savignac *Les petits souliers roses et La chatte de Jeanne*

Achévé d'imprimer
en août 2012
sur les presses de Marquis imprimeur inc.
à Cap Saint-Ignace
Imprimé au Canada

Dans cette suite au roman « Le culte des déesses », François-Marie (dit F.-M.) est confronté à l'obligation de supporter la réalité quotidienne d'un travail peu rémunéré. C'est pour lui la fin des illusions, mais aussi l'apprentissage de la « vraie vie », celle où les autres finissent par compter de plus en plus.

Pour arrondir ses fins de mois, il accepte de tenir compagnie à Jeanne, une retraitée handicapée qui possède une vaste collection de films qu'elle veut revoir à nouveau en compagnie d'un cinéphile averti. Cette relation hebdomadaire lui ouvre peu à peu les yeux sur le troisième âge, celui où l'on peut devenir la proie des faux messies, mais aussi livrer combat contre les envahisseurs de la stupidité.

Cette tragi-comédie fait place à de nombreuses situations fortement teintées de sarcasme, sans doute, mais où F.-M. apprend le véritable sens d'un lien entre lui et l'objet de son amour. Le mot « engagement » acquiert enfin une signification chez cet « adulescent » désormais affranchi ; et la lutte qu'il va mener contre une secte religieuse lui fournira l'occasion de régler ses comptes avec son passé.



Photographie : Jean-Pierre Rivest

Claude Daigneault a été publicitaire, journaliste, critique de cinéma et script-éditeur pour la télévision et le cinéma et maintenant blogueur. Auteur de treize livres, il signe ici son cinquième roman.



9 782923 447957